This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Gr 75.371

Harvard College Library

FROM THE

CONSTANTIUS FUND

Established by Professor E. A. SOPHOCLES of Harvard University for "the purchase of Greek and Latin books, (the ancient classics) or of Arabic books, or of books illustrating or explaining such Greek, Latin, or Arabic books." Will, dated 1880.)

Received 19 May, 1902.

ESSAI

DE

CHRONOLOGIE PINDARIQUE

ESSAI

DE

CHRONOLOGIE PINDARIQUE

PAR

CAMILLE GASPAR
DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES

πολλὰ γὰρ πολλᾷ λέλεκται· νεαρὰ δ' ἐξευ-
ρόντα δόμεν βασάνῳ
ἐς ἔλεγχον ἅπας κίνδυνος.

Ném. VIII.

BRUXELLES
H. LAMERTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
20, RUE DU MARCHÉ AU BOIS, 20

1900

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Gp 75.371

HARVARD COLLEGE
MAY 19 1909
LIBRARY

Constantius fund.

A

MONSIEUR VAN BRANTEGHEM

Principaux ouvrages consultés.

Editions et Traductions de Pindare.

ALDE. Venise, 1513.

CALERGI. Rome, 1515.

ERASME SCHMID. Wittemberg, 1616.

BENOÎT DE SAUMUR. Saumur, 1620.

HEYNE, C. G. *Pindari Carmina cum lectionis varietate.* Goettingen, 1773.

GEDIKE, F. *Pindari Carmina selecta.* Berlin, 1786.

HEYNE, C. G. *Pindari Carmina cum lectionis varietate et adnotationibus.* 3 vol. Goettingen, 1798-99.

— *Pindari Carmina cum lectionis varietate et adnotationibus.* Nova editio correcta et ex schedis Heynianis aucta. 3 vol. Dans v. III : *G. Hermanni dissertationes Pindaricae.* Leipzig, 1817.

BOECKH, Aug. *Pindari Opera quae supersunt.* 2 tom. en 3 parties. Leipzig, 1811-1821.

THIERSCH, F. *Pindarus Werke.* Urschrift, Uebersetzung in den pindarischen Versmaaszen und Erläuterungen. 2 Thle. Leipzig, 1820.

BOISSONADE, J. F. *Pindarus.* Paris, 1825.

DISSEN, L. *Pindari Carmina quae supersunt, cum deperditorum fragmentis selectis.* 2 vol. Gotha, 1830.

DONALDSON. *Pindar's epinician or triumphal Odes.* Londres, 1841.

DISSEN-SCHNEIDEWIN. *Pindari Carmina quae supersunt, cum deperditorum fragmentis selectis.* Editio altera auctior et emendatior. 2 vol. Gotha, 1843-50.

HARTUNG, J. A. *Pindar's Werke.* Griechisch mit metrischer Uebersetzung und prüfenden und erklärenden Anmerkungen. 4 vol. Leipzig, 1855-56.

MOMMSEN, Tycho. *Pindari Carmina.* — *Annotationis criticae supplementum ad Pindari Olympias.* 2 vol. Berlin, 1864.

DE JONGH. *Pindari Carmina Olympia,* cum annotatione critica, interpretatione latina et commentario. Utrecht, 1865.

BERGK, Th. *Poetae Lyrici Graeci.* 3 part. (p. I : *Pindari Carmina*). 3e édit. Leipzig, 1866-67.

— 4e édition. 3 vol. (v. I : *Pindari Carmina*). Leipzig, 1878-82.

BURY, J. B. *The Nemean Odes of Pindar,* with introductions and commentary. Londres, 1890.

— *The Isthmian Odes of Pindar,* with introduction and commentary. Londres, 1892.

BOEHMER, Ed. *Pindars sicilische Oden nebst den epizephyrischen.* Mit Prosaübersetzung und Erläuterungen. Bonn, 1891.

GILDERSLEEVE, B. L. *Pindar : The Olympian and Pythian Odes,* with an introductory essay, notes, and indexes. Londres, 1892.

FENNELL, C. A. M. *Pindar : The Olympian and Pythian Odes,* with notes explanatory and critical, introductions, and introductory essays. New edition. Cambridge, 1893.

— *Pindar : The Nemean and Isthmian Odes,* with notes explanatory and critical, introductions, and introductory essays. New edition. Cambridge, 1899.

CHRIST, W. *Pindari Carmina prolegomenis et commentariis instructa.* Leipzig, 1896.

SCHROEDER, O. *Pindari Carmina.* (Theod. Bergk, Poetae Lyrici Graeci. Editionis quintae Part. I, Vol. I). Leipzig, 1900.

DE SOZZI. *Les Olympiques de Pindare,* traduites en français avec des remarques historiques. Paris, 1754.

CHABANON. *Les Odes Pythiques de Pindare,* traduites avec des remarques. Paris, 1772.

VAUVILLIERS. *Essai sur Pindare.* Paris, 1772. Réimprimé en 1859, avec de nombreuses additions, sous le titre de : *Traduction poétique des odes les plus remarquables de Pindare,* etc.

OLRY. *Les Néméennes de Pindare,* traduction nouvelle. Paris, 1840.

LUDWIG, G. *Pindars Siegesgesänge.* Metrisch übers. 3 Bde. Stuttgart, 1856.

BOISSONADE, J. F. *Odes de Pindare.* Traduction nouvelle, complétée et publiée par E. Egger. Paris, 1867.

PALEY, F. A. *The Odes of Pindare,* translated into english prose. Londres, 1868.

MYERS, E. *The extant odes of Pindare,* translated into english. Londres, 1892.

FRACCAROLI, G. *Le Odi di Pindaro,* dichiarate e tradotte. Verona, 1894.

Études et commentaires sur Pindare [1].

MINGARELLI. *De Pindari odis conjecturae*. Bologne, 1772.
HERMANN, Gdfr. *Opuscula*. 8 vol. Leipzig, 1827-77. *(Passim)*.
RAUCHENSTEIN, R. *Zur Einleitung in Pindar's Siegeslieder*. Aarau, 1843.
MOMMSEN, Tycho. *Pindaros*. Zur Geschichte der Dichters und der Parteikämpfe seiner Zeit. Kiel, 1845.
BIPPART, G. *Pindar's Leben, Weltanschauung und Kunst*. Iena, 1848.
VILLEMAIN. *Essais sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique*. Paris, 1859.
SCHMIDT, Léop. *Pindar's Leben und Dichtung*. Bonn, 1862.
FRIEDERICHS, K. *Pindarische Studien*. Berlin, 1863.
BUCHHOLZ, E. *Die sittliche Weltanschauung des Pindaros und Aeschylos*. Leipzig, 1869.
MEZGER, F. *Pindars Siegeslieder*, erklärt. Leipzig, 1880.
LUEBBERT, E. *Pindar's Leben und Dichtungen*. Bonn, 1882.
CROISET, A. *La Poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec*. 2e édit. Paris, 1886.
DRACHMANN, A. B. *Moderne Pindarfortolkning*. Copenhague, 1891.
RUMPEL, J. *Lexicon Pindaricum*. Leipzig, 1883.
LEHRS, K. *Die Pindarscholien*. Eine kritische Untersuchung zur philologischen Quellenkunde. Leipzig, 1873.
ABEL, E. *Scholia vetera in Pindari Nemea et Isthmia*. Berlin, 1884.
— *Scholia recentia in Pindari Epinicia*. Vol. I : Scolia in Olympia et Pythia. Berlin, 1891.
SCHMIDT, M. *Ueber den Bau der Pindarischen Strophen*. Leipzig, 1882.
GRAF, E. *Pindars logaoedische Strophen*. Marburg, 1892.

SCHMIDT, Léop. *Zur Chronologie der pindarischen Gedichte*. Dans : *Commentationes philol. in honorem Th. Mommseni*. Berlin, 1877.
— *Supplementum quaestionis de Pindaricorum carminum chronologia*. Marburg, 1880 (Ind. lect.).
— *Quaestionis de Pindaricorum carminum chronologia supplementum alterum*. Marburg, 1887. (Ind. lect.).

---

[1] Pour les brochures consacrées à des odes déterminées, j'ai suivi autant que possible l'ordre de mon travail.

LUEBBERT, E. *Commentatio de Pindari studiis chronologicis*. Bonn, 1887. (Ind. schol.).

CHRIST, W. *Zur Chronologie pindarischer Siegesgesänge — Sitzungsber. der bayr. Akad.* 1889, I, p. 1-64.

FRACCAROLI, G. *Per la Cronologia delle Odi di Pindaro. — Museo Italiano di Antichita classica*. Vol. III (1890), p. 125-208.

SCHRÖDER, O. *Pindarica : Jahreszahlen. — Philologus*, LIII (1894), p. 717-728.

LEUTSCH, E. VON. *Pindarische Studien I. Die Quellen für die Biographie des Pindaros. — Philologus*, XI (1856), p. 1-35.

RHEM, A. *Pindar und die Aigiden. — Commentationes Philologicae*. Munich, 1891, p. 146-159.

LUEBBERT, E. *Dissertatio de Pindari carminibus aegineticis quattuor postremis*. Kiel, 1879.

STEFFEN, C. *Zu Pindar Nem VII*. Leipzig, 1882 (Progr.).

BORNEMANN, L. *Pindar's 7. nemeische Ode ein Siegertodtenlied. — Philologus*, XLV (1885), p. 596-613.

RAUCHENSTEIN, R. *Zu Pindars Nemeen. — Philologus*, XIII (1858), p. 245-263 et 421-442.

LLOYD, W. *Pindar and Themistocles : Aegina and Athens*. Londres, 1862.

BULLE, C. *Pindaros achte Nemeische Ode. — Jahrb. f. class. Philol.*, IIIC (1868), p. 15-25.

BORNEMANN, L. *Pindars 6. pythische Ode. — Philologus*, LI (1892), p. 465-473.

POMTOW, H. *Die drei Brände des Tempels zu Delphi*, mit drei Beilagen. Beil. II : *Die Datirung der VII. Pythischen Ode Pindars. — Rheinisches Museum f. Phil.* LI (1896), p. 577-588.

LEUTSCH, E. VON. *Pindarische Studien*. II. *Die Epinikien auf Chromios von Aetna. — Philologus*, XIV (1859), p. 45-68.

LUEBBERT, E. *Commentatio de Pindari poetae et Hieronis regis amicitiae primordiis et progressu*. Bonn, 1886. (Ind. schol.).

— *Meletemata in Pindari locos de Hieronis regis sacerdotio Cereali*. Bonn 1886 (Ind. schol.).

CROISET, A. *Observations sur le sens du mythe d'Ixion dans la IIe Pythique de Pindare. — Annuaire des Études grecques*, X (1876), p. 83-96.

HOMOLLE, TH. *Les offrandes delphiques des fils de Deinoménès et l'épigramme de Simonide.* Dans : *Mélanges Weil* (p. 207-224), Paris, 1898.

SCHNITZER, C. F. *Interpolation in Pindar (Isthm. III).* Ellwangen, 1868 (Progr.)

BULLE, C. *Pindars dritter und vierter isthmischer Siegesgesang.* Bremen, 1869 (Progr.).

— *Pindars 3. isthmische und 11. pythische Ode.* — *Jahrb. f. class. Philol.* CIII (1871), p. 585-596.

PERTHES, Herm. *Beiträge zur Erklärung Pindars (3. isthmische and 11. pythische Ode).* Treptow a. R., 1871 (Progr.).

HERBIG, G. *Zur Chronologie der pindarischen Siegesgesänge Isthm. III-IV und Isthm. VII. (VIII).* — *Commentationes philologicae.* Munich, 1891, p. 129-145.

BOEDEKER. *Pindari carmen Isthmicum tertium num in duo carmina divisum sit.* Münster, 1895.

BASTGEN, Ph. *Quo tempore et consilio Pindarus carmen Olympicum secundum et tertium composuerit.* Münster, 1883.

LUEBBERT, E. *Meletemata de Pindari carminum quibus Olympiae origines canit fontibus.* Bonn, 1882.

LUEBBERT, E. *Prolusio in Pindari locum de ludis Pythiis Sicyoniis.* Bonn, 1883 (Ind. schol.).

LUEBBERT, E. *Prolegomena in Pindari carmen pythium nonum.* Bonn, 1883 (Ind. schol.).

STUDNICZKA, F. *Kyrene, eine altgriechische Göttin.* Leipzig, 1890

BORNEMANN, L. *Pindar's elfte pythische Ode, ein Sieger und Todtenlied.* — *Philologus,* LII (1894), p. 38-48.

CHRIST, W. *Der Aetna in der griechischen Poesie.* — *Sitzungsber. der bayr. Akad.*, 1888, III, p. 349-398.

WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, U. VON. *Isyllos von Epidauros.* (Phil. Untersuchungen, 9. Heft). Berlin, 1886.

JURENKA, H. *Zur Kritik und Erklärung der sechsten olympischen Ode des Pindar.* — *Zeitschrift f. die österr. Gymn.* 1893, 12, p. 1057-1066.

LUEBBERT, E. *Commentatio de Pindaro Locrorum Opuntiorum amico et patrono.* Bonn, 1882. (Ind. schol.).

FRITZSCHE, TH. *Beiträge zur Kritik und Erklärung des Pindar. Spec. I. Pind. Olymp. VII.* Gustrów, 1880 (Progr.).

GRAUX, CH. *Une Olympique de Pindare écrite a l'encre d'or.* — *Revue de Philologie,* V (1881), p. 117-121.

BORNEMANN, L. *Pindars erste isthmische Ode « An die Vaterstadt ».* Hambourg, 1893.

STUART POOLE. R. *The use of the coins of Kamarina in illustration of the fourth and fifth Olympian Odes of Pindar.* Londres, 1874.

JURENKA, H. *Psaumidea.* Ein Beitrag zur höheren Kritik und zur Exegese des Pindar. — *Wiener Studien,* XVII (1895), p. 1-20.

BORNEMANN, L. *Pindars achte pythische Ode, nebst einem Anhang über die Pythiadenrechnung.* — *Philologus,* L (1891), p. 230-247.

BORNEMANN, L. *Jahresbericht über Pindar seit 1879.* — *Bursian-Müllers Jahresbericht,* XLII (1885), p. 52-122.

— *Jahresbericht über Pindar* 1885-1887. — *Bursian-Müllers Jahresbericht,* L (1887), p. 21-33.

— *Jahresbericht über Pindar* 1888-1890. — *Bursian-Müllers Jahresbericht,* LXVII (1891), p. 1-28.

— *Jahresbericht über Pindar* 1891. — *Bursian-Müllers Jahresbericht,* LXXI (1892), p. 268-291.

— *Jahresbericht über Pindar,* 1892-1896. — *Bursian-Müllers Jahresbericht,* XCII (1897), p. 205-232.

Bacchylide.

KENYON, F. G. *The poems of Bacchylides.* Londres, 1897.

JURENKA, H. *Die neugefundenen Lieder des Bakchylides.* Text, Uebersetzung und Commentar. Vienne, 1898.

BLASS, F. *Bacchylidis carmina cum fragmentis.* 2e édit. Leipzig, 1900.

MICHELANGELI, L. A. *Della vita di Bacchilide e particolarmente delle pretese allusioni di Pindaro a lui e a Simonide.* Messine, 1897.

WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, U. VON. *Bakchylides.* Berlin, 1898.

CHRIST, W. *Zu den neuaufgefundenen Gedichten des Bakchylides.* — *Sitzungsber. der bayr. Akad.* 1898, I, p. 3-52.

BAUMSTARK, A. *Zur Chronologie des Bakchylides.* — *Neue Heidelberger Jahrbücher,* VIII (1898), p. 125-142.

SCHÖNE, J. *De dialecto Bacchylidea.* — *Leipziger Studien,* XIX (1899), p. 179-309.

Ouvrages généraux.

CROISET, A. et M. *Histoire de la littérature grecque.* 5 vol. Paris, 1887-99.

FARNELL, G. S. *Greek lyric Poetry.* Londres, 1891.

CHRIST, W. *Geschichte der griechischen Litteratur bis zum Zeitalter Justinians.* 3e édit. Munich, 1898.

MÜLLER, C. Otfr. *Aegineticorum liber.* Berlin, 1817.

— *Orchomenos und die Minyer.* 2e édit. Breslau, 1844.

— *Die Dorier.* 2 vol. 2e édit. 1844.

DUNCKER, Max. *Geschichte des Alterthums.* Neue Folge. 9 Bde. Leipzig, 1878-86.

CURTIUS, E. *Histoire grecque,* traduite de l'allemand sur la 5e édit. par A. Bouché-Leclercq. 5 vol. et un atlas. Paris, 1883.

GROTE, G. *History of Greece.* New edition. 10 vol. Londres, 1888.

BUSOLT, G. *Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chaeroneia.* 2e édit. 3 vol. Gotha, 1893-95-97.

LLOYD, W. *The history of Sicily to the Athenian war, with elucidations of odes of Pindar.* Londres, 1872.

FREEMAN, E. A. *The history of Sicily, from the earliest times.* 4 vol. Oxford, 1891-94.

RAWLINSON, G. *History of Herodotus.* 4 vol. Londres, 1880.

SANDYS, J. E. *Aristotle's Constitution of Athens,* a revised text, with an introduction, critical and explanatory notes, testimonia and indices. Londres, 1893.

WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, U. VON. *Aristoteles und Athen.* 2 vol. Berlin, 1893.

LLOYD, G. *Series chronologica Olympiadum, Pythiadum, Isthmiadum, Nemeadum.* Oxford, 1700.

CORSINI. *Fasti Attici.* 4 vol. Florence, 1744-61.

— *Dissertationes IV agonisticae.* Florence, 1747.

CLINTON. *Fasti Hellenici.* The civil and literary chronology of Greece to the death of Augustus. 3 vol. Oxford, 1824-30.

SCHÖNE, G. *Eusebi Chronicorum libri duo.* 2 vol. Berlin, 1866-75.

MOMMSEN, Aug. *Chronologie.* Untersuchungen über das Kalenderwesen der Griechen, insonderheit der Athener. Leipzig, 1883.

SCHMIDT, A. *Handbuch der griechischen Chronologie.* Nach des Verf. Tode herausg. von Fr. Rühl. Iena, 1888.

UNGER, G. F. *Zeitrechnung der Griechen und Römer.* (Müller's Handbuch d. klass. Altertumswiss. Bd. I, p. 713-831). 2e édit. Munich, 1892.

KRAUSE, J. H. *Die Gymnastik und Agonistik der Hellenen,* aus den Schrift-und Bildwerken des Alterthums wissenschaftlich dargestellt. 2 vol. Leipzig, 1841.

— *Olympia,* oder Darstellung der grossen Olympischen Spiele. 1 vol. Vienne, 1838.

— *Die Pythien, Nemeen und Isthmien,* aus den Schrift und Bilderwerken der Alterthums dargestellt. Leipzig, 1841.

MOMMSEN, Aug. *Delphika.* Leipzig, 1878.

FÖRSTER, H. *Die Sieger in den olympischen Spielen.* 2 Thle. Zwickau, 1891-92.

STENGEL, P. *Die griechischen Kultusaltertümer.* (Müller's Handbuch d. klass. Altertumswiss. Bd. V, 3). 2e édit. Munich, 1898.

GRENFELL et HUNT. *The Oxyrhynchus Papyri.* Part. II. Londres, 1899.

ROBERT, C. *Die Ordnung der olympischen Spiele und die Sieger der 75-83 Olympiade.* — *Hermes,* XXXV (1900), p. 141-195.

HEAD, B. V. *Historia Numorum,* a manual of greek Numismatics. Oxford, 1887.

FRAZER, J. G. *Pausanias's Description of Greece,* translated with commentary. 6 vol. Londres, 1898.

ROESCHER, W. H. *Lexicon der Mythologie.* Leipzig, 1884-1900.

Nota. — C'est par erreur que la note 1 de la page 33 s'est glissée à l'endroit qu'elle occupe; sa vraie place est à la page 39, où elle doit être incorporée avec la note 2.

ESSAI

DE

CHRONOLOGIE PINDARIQUE

INTRODUCTION

HISTORIQUE DE LA QUESTION. — LES SOURCES

Malgré l'importance capitale que présente au point de vue de l'interprétation de l'œuvre de Pindare, la détermination des dates auxquelles les odes individuelles ont été composées, ce n'est guère que vers la fin du siècle dernier que la critique a commencé à prendre la question en sérieuse considération.

Aristophane de Byzance, le compilateur alexandrin des poèmes de Pindare [1], ne s'est nullement préoccupé dans sa classification de l'ordre chronologique [2], bien que les scholies, — qui, passant par Didyme, remontent en dernière analyse à ce même Aristophane et à son école, — nous donnent les dates d'un certain nombre de Pythiques et d'Olympiques.

---

[1] Thom. Mag., *Vita Pindari.*

[2] Le scholiaste le fait remarquer à propos de l'épigraphe de la VIe Pythique : φανερὸν δὲ, ὅτι αἱ ᾠδαὶ οὐ κατὰ χρόνον διάκειντται.

Depuis la Renaissance jusqu'au dernier quart du XVIIIe siècle, les commentateurs se sont bornés à enregistrer ces quelques dates, sans essayer ni de les contrôler, ni de les compléter.

Heyne et Hermann [1], et après eux Thiersch, sont les premiers qui aient soumis les données du scholiaste à une critique quelque peu sérieuse, et qui aient entrepris de les rectifier là où elles leur semblaient évidemment erronées. Mais c'est à Boeckh et à Dissen que revient l'honneur du premier travail d'ensemble [2], d'un travail qui s'efforce de coordonner, de corriger et de compléter les renseignements épars dans les scholies et dans les auteurs classiques, tout en les mettant en apparente harmonie avec le texte des odes et avec les allusions que celles-ci renferment. L'immensité du travail, l'érudition profonde qu'il révélait, les résultats brillants auxquels il semblait aboutir, jetèrent comme un éblouissement dans le monde de la philologie, si bien que pendant des années on ne jura que par la chronologie de Boeckh. Elle était cependant entachée d'un vice radical, portant sur un point essentiel : le calcul des Pythiades.

Les dates de la plupart des victoires célébrées dans les douze odes dont se compose le recueil des Pythiques de Pindare, nous ont été transmises par les scholies, — et se retrouvent intactes dans quelques-uns des meilleurs manuscrits.

Ces dates sont exprimées en années de l'ère Pythique, que le scholiaste raccorde à l'ère des Olympiades d'après une computation qu'il nous indique lui-même dans une scholie célèbre [3], et suivant laquelle la Ire Pythiade se place en l'Ol. 49, 3.

C'est cette computation que Boeckh, rompant avec ses devanciers et notamment avec Lloyd [4] et avec Corsini [5], prétendit corriger en reportant de quatre ans en arrière toutes les

---

[1] Dans Heyne, édition de 1817.

[2] A. Boeckh, *Pindari Carmina*, t. II, 2e partie parue en 1821.

[3] Schol. Pyth. III, *ad init.* V. *infra*.

[4] Guil. Lloyd, *Series chronologica Olympiadum, Pythiadum, Isthmiadum, Nemeadum*, Oxford, 1700.

[5] Corsini, *Fasti Attici*, Florence, 1744-61, t. III, p. 83 et suiv. ; *Dissertationes Agonisticae*, Florence, 1747, t. II, p. 1-5.

dates pythiques des scholies, sur l'autorité du seul Pausanias, qui fait partir l'ère des Pythiades de l'Ol. précédente : 48, 3.

La correction, comme nous le verrons bientôt, n'était rien moins que justifiée; mais le prestige du maître était tel qu'il s'écoula près d'un demi-siècle avant que la critique pindarique [1] reprît sérieusement la question, et discutât à nouveau les bases mêmes du système.

Théodore Bergk dans les deux dernières éditions de ses *Poetae Lyrici Graeci* (1866 et 1878), revint enfin résolument à la chronologie vraie, celle qu'avaient suivie Lloyd, Corsini et Clinton, — Heyne, Hermann et Thiersch, et qui n'aurait jamais dû être abandonnée. Jusqu'à présent il n'a trouvé malheureusement que de rares adhérents dans le monde des pindarisants : ceux-ci, à part MM. Fraccaroli [2] et Bornemann [3], qui ont vaillamment soutenu la bonne cause, sont restés en général obstinément fidèles aux théories surannées de Boeckh, — et malgré les travaux de chronologistes comme Aug. Mommsen [4] et d'historiens comme Max Duncker [5] et Busolt [6], même les plus récentes éditions de Pindare, notamment celles de Bury [7], de Gildersleeve [8], de Fennell [9] et de Christ [10] calculent encore les dates des Pythiques d'après l'ancien système.

Comme la question est vitale pour la chronologie pindarique et que depuis les découvertes récentes, elle n'a guère été exposée dans son ensemble, je crois nécessaire de la résumer ici, dans ses généralités, aussi brièvement que la complexité du sujet le permet.

---

[1] Au point de vue de la chronologie générale, Clinton (*Fasti Hellenici*, Oxford, 1824-1830, 3 v.) était resté fidèle au vrai système.

[2] *Per la Cronologia delle Odi di Pindaro* (dans *Museo Ital. di Antichita classica*, 1890, vol. III, p. 125-208). *Le Odi di Pindaro*, Verona, 1894.

[3] *Philolog.*, L, p. 230, etc.

[4] *Chronologie*, Leipzig, 1883.

[5] *Geschichte des Altertums*, Leipzig, 1884, t. VIII.

[6] *Griechische Geschichte*, 1re édit. 1884, 2e édit. Gotha, 1893.

[7] *The Nemean Odes of Pindar*, London, 1890 ; *The Isthmian Odes of Pindar*, London, 1892.

[8] Pindar, *The Olympian and Pythian Odes*, London, 1892.

[9] Pindar, *The Olympian and Pythian Odes*, 2e édit., Cambridge, 1893.

[10] *Pindari Carmina*, Leipzig, 1896.

La controverse se rattache intimement aux origines des Jeux Pythiques, et roule, comme on l'a vu, sur la question de savoir quelle est la Pythiade qui a servi de point de départ à l'ère Pythique et sous quelle Olympiade il faut la placer.

Il existait de temps immémorial à Pythô un ἀγών musical, dont on faisait remonter l'institution mythique à Apollon. Cet ἀγών était χρηματίτης, — et se célébrait la troisième année de chaque Olympiade impaire, — soit tous les huit ans (ἐνναετηρίς), — le second mois du calendrier de Delphes, Boukatios = août [1]. Au commencement du VIe siècle avant notre ère, les déprédations des Kriséens (ou Kirrhéens), qui rançonnaient et pillaient les pèlerins Delphiques, quand ils ne les massacraient pas, avaient fini par entraver sérieusement la libre consultation de l'oracle et par former un obstacle à la célébration régulière de l'ἀγών du dieu, — si bien que Delphes dut réclamer l'intervention des Amphictyons, pour mettre un terme aux brigandages de ses voisins, — et anciens suzerains. — Ce fut l'origine de la première guerre sacrée [2].

Sous l'archontat de Solon (594/3 av. J.-C.) l'Amphictyonie, sur l'ordre de l'Oracle, qui lui enjoignait de punir les sacrilèges, décida d'envoyer contre eux une expédition, dont le commandement fut confié au Thessalien Eurylochos.

L'ὑπόθεσις des Pythiques [3] raconte comment celui-ci, ayant mis en déroute les Kirrhéens et pris leur ville, — sous l'archontat de Simon à Athènes (scholie B dans Schroeder, v. *infra*, — la scholie A, l'appelle Simonidès), de Gylidas à Delphes,

---

[1] Aug. Mommsen, *Delphika*, p. 125; *Chronologie*, p. 192.

[2] Busolt, *Griech. Gesch.*², t. I, p. 690 et suiv.

[3] Les scholies de Pindare constituent notre principale source d'information pour ce qui concerne les Jeux Pythiques et leur institution : dans l'espèce, elles méritent confiance, puisqu'elles se fondent sur l'autorité d'Aristote, qu'elles invoquent à deux reprises différentes : Schol. Ol. II, 87 : κατὰ δὲ τὴν τοῦ Ἀριστοτέλους Πυθιονίκης μόνος Θήρων (il faut lire Ξενοκράτης, cf. Boeckh, t. II, 2, p. 127), ἀναγέγραπται. — Schol. Isth. II. *ad init.* (Abel, p. 379) : οὗτος δὲ ὁ Ξενοκράτης οὐ μόνον Ἴσθμια νενίκηκεν ἵπποις, ἀλλὰ καὶ Πύθια τὴν κδ' Πυθιάδα, ὡς Ἀριστοτέλης ἀναγράφει. Les grammairiens d'Alexandrie avaient donc probablement les Πυθιονῖκαι (ou Πυθιονικῶν ἔλεγχοι) aristotéliques, sous les yeux.

restaura (ἀνεκτήσατο) l'ἀγών du dieu sous la forme qu'il avait toujours eue, celle d'ἀγὼν χρηματίτης [1].

La chronique de Paros concorde avec le récit du scholiaste, et donne de plus la date de l'archontat de Simon (M. P. l. 53): [ἀφ' οὗ Ἀμφικτύονες ἐνίκησαν ἑλ]όντες Κύῤῥαν, καὶ ὁ ἀγὼν ὁ γυμνικὸς ἐτέθη χρηματίτης ἀπὸ τῶν λαφύρων, ἔτη HH[H]ΔΔΓII, ἄρχοντος Ἀθήνησι Σίμωνος [2] : le chiffre HHHΔΔΓII = 327, ajouté à celui de l'archontat de Diognètos (264 av. J.-C.), d'où part rétroactivement la computation du Marbre, nous rapporte à l'an 591 avant J.-C. = Ol. 47, 2.

Cette date, strictement parlant, ne s'applique qu'à la victoire d'Eurylochos : le scholiaste, comme le chroniqueur, ayant à dater deux événements qui se sont suivis de très près, les classe l'un et l'autre sous la date du plus ancien (la victoire), dont le plus récent (la célébration) était une conséquence immédiate [3].

La prise de Kirrha (ou plutôt Krisa) [4] et le rétablissement des jeux n'ont en effet pu trouver place sous un seul et même archontat.

Nous avons vu que les jeux se célébraient le second mois du calendrier Delphique, Boukatios, qui correspond au second mois du calendrier attique, Metageitnion. Or, il est à peine

---

[1] L'assertion de Kallisthenès (dans *Athénée,* XIII, p. 560, c.) qui assigne à la première guerre sacrée une durée de dix ans jusqu'à la prise de Krisa, est du domaine de la légende (cf. Busolt, *Griech. Gesch.*[2], t. I, p. 694, n. 1). Mais il est clair que les brigandages des Kirrhéens avaient dû interrompre la célébration régulière des fêtes pendant un temps assez long avant le commencement de la guerre : la célébration de l'ἀγών par Eurylochos était donc bien une restauration, et l'expression du scholiaste, ἀνεκτήσατο, est parfaitement justifiée.

[2] D'après ce texte le concours aurait été gymnique dès cette époque : toutefois Boeckh suggère la correction, qui paraît probable, de γυμνικός en μουσικός.

[3] Aug. Mommsen, *Chronologie,* p. 190. Le scholiaste et le chroniqueur auraient du reste été assez embarrassés de désigner par le nom d'un archonte l'année 590/89, si l'on admet l'interprétation donnée par Schroeder (*Philolog.*, LIII, p. 720), — d'accord avec Blass, — des premières lignes du chap. XIII de l'Ἀθηναίων πολιτεια, d'où il résulterait que l'année en question fut une année d'ἀναρχία.

[4] Busolt, *Griech. Gesch.*[2], t. I, p. 694, n. 3.

besoin de le dire, l'archonte qui donnait son nom à l'année, entrait en fonctions le premier du mois précédent : Hékatombaion. En admettant même que la chute de Krisa ait eu lieu dans les tout premiers jours de l'archontat de Simon, encore a-t-il fallu à Eurylochos le temps de reprendre haleine après sa victoire, de réunir les dépouilles, de se concerter avec l'Amphictyonie, d'envoyer des hérauts proclamer par toute l'Hellade le rétablissement des jeux, et de faire les préparatifs nécessaires pour la restauration de l'ἀγών du dieu.

Tout cela n'a pu être accompli en trois ou quatre semaines de temps : on approchait du reste d'une nouvelle Pythiade, — c'est-à-dire de la 3e année d'une Olympiade impaire, — et il est tout naturel d'admettre, avec M. Auguste Mommsen[1], que Krisa fut prise durant la seconde moitié de l'année d'archontat de Simon, et que, pour la célébration, l'on attendit quelques mois ou quelques semaines jusqu'au retour de l'époque normale, Ol. 47, 3.

Après l'accalmie qui suivit la prise de Krisa, et qui avait permis à Eurylochos de célébrer les jeux, les hostilités recommencèrent et se prolongèrent pendant six ans[2] encore, sous forme de combats de guérillas, entre les Kirrhéens qui s'étaient retranchés sur la colline de Kirphis, et la partie de l'armée des Amphictyons, qui était restée en arrière, sous le commandement d'Hippias, — aussi un Thessalien, — pour achever de soumettre les rebelles.

Lorsqu'après ces six ans — soit vers l'année 585 av. J.-C. = Ol. 48, 4 — la paix et la tranquillité furent enfin définitivement rétablies sur le territoire d'Apollon, les Amphictyons saisirent l'occasion du plus prochain retour d'une année pythique normale (toujours la 3e année d'une Olympiade impaire), pour

---

[1] *Chronologie*, p. 189.

[2] Schol. A Schroeder : μετὰ δὲ χρόνον ἑξαετῆ καταγωνισαμένων τῶν μετὰ τοῦ Ἱππίου τοὺς ὑπολελειμμένους τῶν Κιῤῥαίων, ἐπὶ μὲν Ἀθήνησιν ἄρχοντος Δαμασίου, ἐν δὲ Δελφοῖς Διοδώρου, ὕστερον καὶ σταφανίτην ἔθεντο κατορθώσαντες. Schol. B : καὶ ἔτει ἕκτῳ μετὰ τὴν τῆς Κίῤῥας ἅλωσιν ἀνεκήρυξαν τῷ θεῷ τὸν στεφανίτην, ἐπὶ Διοδώρου μὲν ἄρχοντος Δελφοῖς, Ἀθήνησι δὲ Δαμάσιδος. La concordance de ces deux scholies pour la partie historique a été démontrée par M. O. Schroeder, *Pindarica* dans *Philolog.*, LIII, p. 717 et suiv.

instaurer les jeux sous une forme plus solennelle et plus illustre : ils transformèrent l'ἀγὼν χρηματίτης en ἀγὼν στεφανίτης et proclamèrent en même temps qu'à l'avenir les jeux se célébreraient tous les quatre ans, comme les Jeux Olympiques, dont ils reproduiraient à peu près le programme.

Le scholiaste et le Marbre de Paros sont de nouveau en parfaite harmonie quant à la date exacte de cette instauration. L'ὑπόθεσις des Pythiques la place ἐπὶ μὲν Ἀθήνησι ἄρχοντος Δαμασίου [1], et le Marbre porte : ἀφ' οὗ [ἐν Δελφοῖς στεφ]ανίτης ἀγὼν πάλιν ἐτέθη, ἔτη ΗΗΗΔΓΙΙΙ [2] (318), ἄρχοντος Ἀθήνησι Δαμασίου τοῦ δευτέρου.

Le chiffre 318 ajouté à l'année initiale 264, donne pour l'ἀγὼν στεφανίτης et l'archontat de Damasias, l'année 582 av. J.-C.

L'Ἀθηναίων πολίτεια, chap. XIII, corrobore l'exactitude de cette date, en expliquant l'expression Δαμασίου τοῦ δευτέρου : Δαμασίας, dit le papyrus, αἱρεθεὶς ἄρχων ἔτη δύο καὶ δύο μῆνας ἦρξεν, ἕως ἐξηλάθη βίᾳ τῆς ἀρχῆς ; or, le contexte a permis d'établir que c'est tout juste la seconde année de l'archontat de Damasias qui correspond à l'année 582 (Ol. 49, 3) [3].

Enfin, sur la date de l'ἀγὼν στεφανίτης, Eusèbe [4], ou plutôt Sextus Julius Africanus, à qui il emprunte ses renseignements agonistiques, et Pausanias lui-même, dans le texte connu que je discuterai plus loin, sont d'accord avec les scholies et le Marbre [5].

---

[1] Schol. A dans Schroeder, *loc. cit.* ; la schol. B donne Δαμάσιδος.

[2] Ces chiffres sont actuellement en partie frustes dans le marbre d'Oxford et les signes ΓΙ n'existent plus. Mais Selden et Chandler ont encore pu les lire. (Cf. von Wilamowitz-Moellendorf, *Aristoteles und Athen*, t. I, p. 10, n. 14.)

[3] von Wilamowitz-Moellendorf, *Aristoteles und Athen*, t. I, p. 10.

[4] Dans les diverses versions que nous possédons de la *Chronique* d'Eusèbe, les chiffres varient pour l'ἀγὼν στεφανίτης entre Abr. 1435 = Ol. 49, 3 et Abr. 1436 = Ol. 49, 4. Mais le premier chiffre peut seul être exact, puisqu'il faut nécessairement que la date soit la 3e année d'une Olympiade.

[5] Strabon (p. 421) confond cette instauration de l'ἀγὼν στεφανίτης de l'Ol. 49, 3, avec la célébration d'Eurylochos, huit ans auparavant, et applique à celle-ci ce qui doit se rapporter naturellement à l'autre. (Cf. Baumstark, *Zur Chronologie des Bakchylides* dans *Neue Heidelb. Jahrb.*, 1898, p. 135.)

C'est précisément cette date, admise par tous pour l'instauration des jeux sous leur forme définitive, que les scholiastes de Pindare prennent pour point de départ de l'ère des Pythiades.

La computation suivie par eux se trouve nettement indiquée sous l'épigraphe de la IIIe Pythique, à propos de l'avènement au trône de Hiéron : καθίσταται δὲ ὁ Ἱέρων βασιλεὺς κατὰ τὴν ἑβδομηκοστὴν ἕκτην Ὀλυμπιάδα, τῆς εἰκοστῆς ὀγδόης Πυθιάδος τῇ προκειμένῃ Ὀλυμπιάδι συγχρόνου οὔσης [1].

D'après cette scholie la 28e Pythiade correspond donc à la 76e Olympiade, ou pour être plus exact, à la 3e année de cette Olympiade (474 av. J.-C.), — ce qui ramène la 1re Pythiade à l'Ol. 49, 3, soit à l'instauration solennelle de l'ἀγὼν στεφανίτης, et à l'élévation des Jeux Pythiques au rang de Grands Jeux, — le seul point de départ logique et possible de l'ère des Pythiades.

L'unique texte qui contredise, en ce qui concerne ce point de départ, les données historiques qui précèdent, est le passage de Pausanias (X, 7, 3) [2], dont Boeckh se sert pour établir sa correction.

Le Périégète place les deux premières célébrations historiques des Jeux Pythiques l'une, la χρηματίτης, à l'Ol. 48, 3, l'autre, qu'il appelle la seconde Pythiade et à laquelle il rapporte l'institution de l'ἀγὼν στεφανίτης, à l'Ol. suivante 49, 3.

Mais la première de ces deux célébrations n'est et ne saurait être autre chose que l'ἀγὼν χρηματίτης rétabli par Eurylochos après la prise de Krisa, — que Pausanias place erronément à l'Ol. 48, 3 et dont il fait sa première Pythiade. En réalité, il n'y a pas eu, et il n'a pas pu y avoir de célébration pythique à l'Ol. 48, 3, puisque ce n'est qu'à partir de l'Olympiade sui-

---

[1] Pour l'exégèse complète de ce passage et de son contexte, v. Schroeder, *loc. cit.*, p. 721 et suiv. Le scholiaste affirme cette même concordance en deux autres endroits (Ol. XII, *ad init.* et Ol. IX, 17), qui seront discutés sous les odes auxquelles ils se rapportent.

[2] Τῆς δὲ τεσσαρακοστῆς ὀλυμπιάδος καὶ ὀγδόης, ἣν Γλαυκίας ὁ Κροτωνιάτης ἐνίκησε, ταύτης ἔτει τρίτῳ ἆθλα ἔθεσαν οἱ Ἀμφικτυόνες..... δευτέρᾳ δὲ πυθιάδι οὐκ ἐπὶ ἄθλοις ἐκάλεσαν ἔτι ἀγωνίζεσθαι, στεφανίτην δὲ τὸν ἀγῶνα ἀπὸ τούτου κατεστήσαντο.

vante, 49, 3, que les Jeux ont commencé à être célébrés tous les quatre ans : avant cette dernière date, ils ne se célébraient que tous les huit ans [1]. La célébration de l'Ol. 49, 3 a été à la fois la dernière du cycle ennaétérique et la première du cycle pentaétérique : celle qui l'a précédée n'a donc pu avoir lieu que dans le cours de l'Ol. 47. Le silence du Marbre de Paros, qui ne connaît que les deux célébrations de l'Ol. 47, 3 et de l'Ol. 49, 3, et le fait que la guerre avec les gens de Kirphis n'avait pas encore pris fin à l'Ol. 48, 3 (586 av. J.-C.), achèvent de démontrer l'erreur de Pausanias [2].

Trois des papyrus récemment rendus à la lumière, l'Ἀθηναίων πολίτεια, les poèmes de Bacchylide et la liste de vainqueurs olympiques publiée dans le second volume des « Oxyrhynchus Papyri » de MM. Grenfell et Hunt (1899) sont venus successivement apporter à l'appui de la computation du scholiaste une série de preuves directes, qu'on trouvera exposées plus loin, à propos des odes auxquelles elles se rapportent plus spécialement, à savoir les Pythiques I et VII, et les Olympiques I, IX et XII.

Les publications de MM. de Wilamowitz-Moellendorf [3], Otto Schroeder [4], Pomtow [5] et Baumstark [6], ne laissent actuellement plus guère de place au doute, si bien que, tant M. Blass dans sa dernière édition de Bacchylide [7], que M. Carl Robert, dans l'étude aussi remarquable que complète qu'il vient de consacrer à la liste d'Oxyrhynchus [8], suivent le système de Bergk et du scholiaste sans plus discuter.

La malencontreuse « correctio » de Boeckh, — qui brouille et renverse les rapports chronologiques des odes entre elles,

---

[1] Pomtow, *Philol.*, LIV, p. 250 et *Rhein. Mus.*, LI, p. 585, n.

[2] Cf. Aug. Mommsen, *Chronologie*, p. 191 et suiv. Pour la critique complète du passage de Pausanias, v. Baumstark, *Zur Chronologie des Bakchylides, loc. cit.*

[3] *Aristoteles und Athen.*, Berlin, 1893, 2 vol.

[4] *Pindarica* dans *Philol.*, LIII, p. 717.

[5] *Delphische Beilagen*, II, dans *Rhein. Mus.*, LI, p. 577.

[6] *Zur Chronologie des Bakchylides, loc. cit.*

[7] Leipzig, 1900.

[8] *Hermes*, XXXV, p. 141.

dénature ou rend incompréhensibles les allusions historiques des Pythiques, et fait notamment de la chronologie des odes siliciennes un imbroglio inextricable, — a donc vécu [1], et avec elle, les chronologies souvent fort ingénieuses de ceux qui l'ont adoptée, comme Tycho Mommsen, Leop. Schmidt, Mezger, Boehmer et Christ. Nous verrons dans le cours de cette étude, qu'une saine interprétation des Pythiques de Pindare n'est possible qu'à la condition de s'appuyer sur le système opposé à celui suivi par l'école de Boeckh.

Pour les odes Olympiques, comme pour les Pythiques, les scholies nous ont transmis les dates de la plupart des victoires à l'occasion desquelles les poèmes ont été composés. A l'époque des grammairiens d'Alexandrie, les listes des Olympioniques étaient facilement accessibles à tous, et le scholiaste n'a eu, pour se renseigner, que l'embarras du choix entre le recueil d'Hippias d'Elis, les Ὀλυμπιονῖκαι aristotéliques, les Ὀλυμπιάδες de Philochore, et probablement bien d'autres ouvrages encore dont la mémoire ne nous est pas parvenue.

Mais à la différence des dates pythiques, un bon nombre de dates olympiques sont corrompues dans les manuscrits, qui ne concordent même pas toujours entre eux.

Heureusement une découverte récente, dont j'ai déjà dit un mot, permet maintenant de rectifier à coup sûr les chiffres corrompus ou incertains des manuscrits.

Parmi les riches trésors en papyrus grecs que les fouilles de MM. Grenfell et Hunt ont exhumés à Oxyrhynchus, se trouve en effet un fragment de liste de vainqueurs olympiques, qui par le plus fortuné des hasards, se rapporte tout juste à l'époque qui nous intéresse davantage, celle de Pindare et de Bacchylide. Ce fragment, — copie transcrite par quelque lettré, en caractères semi-cursifs, au dos d'un compte, vers la fin du IIe ou le commencement du IIIe siècle de notre ère, — est

---

[1] Déjà en 1896, M. Pomtow, que notamment ses travaux sur Delphes ont placé au premier rang de la critique allemande, pouvait dire : « ... freilich ist aber auch der einen enggedruckten Bogen in Quart füllende Commentar des Letzteren (Boeckh) zu einem guten Theil gegenstandlos geworden. » (*Rhein. Mus.*, LI, p. 578.)

très probablement un extrait de l'ouvrage que Phlégon de Tralles avait composé à l'époque d'Adrien, sur les solennités olympiques, et dont la bibliothèque de Photius nous a conservé un autre fragment [1], se rapportant à l'Olympiade 177 [2].

Le fragment nouveau nous donne dans un ordre constant [3], la série presque complète des vainqueurs aux différents concours, pour les Olympiades 75, 76, 77, 78, — 81, 82 et 83 [4].

Il est à remarquer que la liste ne comprend pas les vainqueurs au char attelé de mules (ἀπήνη) : le concours à l'ἀπήνη ne fit partie du programme olympique que pendant un peu plus d'un demi-siècle (de l'Ol. 70 à l'Ol. 84) [5], et, du fait que les listes dont les scholiastes de Pindare se sont servis ne mentionnaient pas non plus les vainqueurs à ce concours [6], il est permis d'inférer que ceux-ci ne figuraient pas aux catalogues d'Olympioniques, — tous très postérieurs à la suppression de l'ἀπήνη à Olympie.

Le papyrus vise directement ou indirectement 10 des 14 Olympiques de Pindare [7], — et parmi ces 10 épinicies quelques-unes des plus importantes et de celles dont les dates ont été le plus discutées.

Actuellement, en combinant les données du scholiaste et celles de la liste d'Oxyrhynchus, il ne reste plus que deux Olympiques, dont la date ne soit pas établie directement par

---

[1] Müller, *Frag. Hist.*, t. III, p. 606.

[2] Cf. Grenfell et Hunt, *The Oxyrhynchus Papyri*, t. II, p. 86 et suiv. Carl Robert, *loc. cit.*, p. 143 et suiv.

[3] στάδιον, δίαυλος, δόλιχος, πένταθλον, πάλη, πύξ, παγκράτιον, παίδων στάδιον, παίδων πάλη, παίδων πύξ, ὁπλίτης, τέθριππον, κέλης.

[4] Les sept premières lignes manquent pour l'Ol. 75; entre l'Ol. 78 et l'Ol. 81, il y a une lacune de trente lignes, comprenant, outre les vingt-six vainqueurs des Ol. 79 et 80, le dernier (κέλης) de l'Ol. 78 et les trois premiers de l'Ol. 81 (στάδιον, δίαυλος, δόλιχος); les deux derniers vainqueurs de l'Ol. 83 (τέθριππον et κέλης) manquent également.

[5] Paus. V, 9, 1. — Polémon cité par le scholiaste Ol. V, *ad init.* — Schol. Ol. V, 6. — Schol. Ol. VI, *ad init.*

[6] Schol. Ol. VI, *ad init.*

[7] Ol. I, II, III, IV, V, IX, X, XI, XII, XIV, v. *infra* sous chacune de ces odes.

l'une ou par l'autre de ces sources : ces deux odes sont la VIe Olympique (qui célèbre une victoire à l'ἀπήνη) et la XIVe, pour laquelle le papyrus démontre que la date du scholiaste est corrompue.

Mais nous verrons que ces deux odes même se classent chronologiquement sans trop de difficulté. C'est également le cas pour la seule ode du recueil des Pythiques (la soi-disant IIe Pythique) pour laquelle les scholies ne nous donnent pas de date.

En ce qui concerne les Isthmiques et les Néméennes, les scholiastes ne semblent pas avoir eu de listes de vainqueurs à leur disposition, bien que Didyme fasse allusion aux listes des Néméoniques à propos de la VIIIe Néméenne, à Deinis d'Egine [1]. En tout cas, les scholies ne nous ont pas conservé les dates des victoires à l'Isthme et à Némée célébrées par Pindare, — sauf dans un seul cas (la Ném. VII), où le chiffre tout au moins est corrompu.

Il y a lieu de faire remarquer que les trois odes qui terminent la série des Néméennes n'ont aucun droit à figurer parmi celles-ci [2]. Dans la compilation d'Aristophane de Byzance, les Isthmiques, en tant que célébrant des jeux plus anciens et plus illustres, venaient certainement avant les Néméennes, qui n'occupaient que la quatrième place [3]; à la suite de celles-ci et pour clore le recueil des épinicies, les grammairiens avaient ajouté trois odes, qui n'avaient pu trouver place dans les divisions précédentes. Lorsque l'ordre primitif fut interverti, on laissa à la suite des Néméennes les trois poèmes en question, — dont le dernier, la Néméenne XI, n'est pas même une épinicie, —

---

[1] Schol. Ném. VIII *ad init.* : ... παρέχει δέ, φησὶν ὁ Δίδυμος τὴν ἀπορίαν τὸ μηδέτερον αὐτῶν ἐν τοῖς Νεμεονίκαις ἀναγεγράφθαι (Abel, p. 239). — Voir aussi schol. Ném. VI *ad init.* : Τοῦτον τὸν Ἀλκιμίδαν ἀναγράφεσθαί φησιν Ἀσκληπιάδης ἀντὶ Αἰγινήτου Κρῆτα οὕτως· Ἀλκιμίδας Θέωνος Κρής (Abel, p. 173).

[2] Schol. Ném. IX *ad init.* : αὗται δὲ αἱ ᾠδαὶ οὐκέτι Νεμεονίκαις εἰσὶ γεγραμμέναι· διὸ κεχωρισμέναι φέρονται (Abel, p. 256).

[3] Dans les sources anciennes les quatre grands jeux sont toujours énumérés dans l'ordre suivant: Olympiques, Pythiques, Isthmiques, Néméennes.

au lieu de les reléguer après les Isthmiques, qui forment actuellement la dernière division. — Pour ces trois odes les scholies ne renferment non plus aucune indication de date.

La chronologie des épinicies des deux derniers livres ne peut donc être établie qu'au moyen de présomptions basées sur les affinités de style et de pensée qu'elles présentent avec celles des odes dont la date est certaine, sur les allusions qu'elles renferment aux événements contemporains, sur les renseignements indirects, mais souvent fort précieux épars dans les scholies, et enfin, dans un petit nombre de cas, sur des considérations de métrique.

Dans l'essai de chronologie qui va suivre, je m'efforcerai de replacer chaque ode dans son milieu historique. Les épinicies étaient avant tout des pièces de circonstance; les événements du moment ne pouvaient manquer d'affecter l'âme du poète, — surtout quand le vainqueur qu'il chantait, sa famille, ou sa patrie, y avaient été mêlés, — et devaient nécessairement trouver un écho dans ses poèmes. « Une ode » de Pindare, dit excellemment M. Alfred Croiset [1], n'est pas » une œuvre de pure imagination créée arbitrairement par » l'enthousiasme d'un rêveur; elle est en relation directe et » forcée avec les circonstances au milieu desquelles elle se » produit. »

---

[1] *La Poésie de Pindare,* p. 305.

CHRONOLOGIE

Par une coïncidence qu'on dirait fatidique, Pindare naquit pendant que se célébraient à Pytho ces jeux, que ses poèmes devaient plus que tout autre chose contribuer à rendre immortels. Il nous l'apprend lui-même, dans un fragment cité dans la *Vita* des scholies ambrosiennes et dans la *Vita* d'Eustathe [1] :

. . . . . πενταετηρὶς ἑορτὰ
βουπομπός, ἐν ᾧ πρῶτον εὐνάσθην ἀγαπατὸς ὑπὸ σπαργάνοις.

Suidas [2] place cette Pythiade illustre κατὰ τὴν ξε' Ὀλυμπιάδα, *vers* la 65e Olympiade, ce qui permet de la fixer soit à l'Olympiade 64, 3, soit à l'Ol. 65, 3, séparées l'une et l'autre par un intervalle de 2 ans de l'Ol. 65, 1. La première de ces dates paraît la plus probable. Tous les textes anciens s'accordent à placer l'ἀκμή du poète, c'est-à-dire environ sa quarantième année, vers l'époque de la seconde guerre médique [3]. Cette guerre a duré depuis la fin de l'année 481

---

[1] Fragm. 193. *Vita Amb.* dans Christ, *Pind.*, 1896, p. c, l. 30. *Vita Eusth.*, ibidem, p. CIV, l. 21.

[2] *Vita ex Suidae lexico excerpta* (dans Christ, p. CX, l. 1) : γεγονὼς κατὰ τὴν ξε' Ὀλυμπίαδα...

[3] *Vita ex Eustathii commentariis Pindaricis excerpta* (Christ, p. CIV, l. 12) : κατὰ τὴν τοῦ Ξέρξου διάβασιν ἤκμαζε τὴν ἡλικίαν. — *Vita Thom. Mag.* (Christ, p. CVIII, l. 16) : κατὰ δὲ τὴν Ξέρξου κατάβασιν ἤκμαζε τῇ ἡλικίᾳ. — *Vita ex Suidae lexico excerpta* (Christ, p. CX, l. 1) : ... κατὰ τὴν Ξέρξου στρατείαν ὢν ἐτῶν μ'. — Diod. XI, 26, 8 : Τῶν δὲ μελοποιῶν Πίνδαρος ἦν ἀκμάζων κατὰ τούτου; τοὺς χρόνους (Ol. 75, 1).

(Ol. 74, 4) jusque vers le milieu de 479 (Ol. 75, 2). Si Pindare était né en 518 (Ol. 65, 3), il n'aurait eu que 37 ans au commencement de la guerre et 39 à la fin. Si au contraire on adopte la première date, — 522 (Ol. 64, 3), — sa quarantième année tombe un an avant l'expédition de Xerxès, et l'expression κατά des sources se trouve parfaitement justifiée.

Cette date s'accorde mieux également avec les différents passages des *Vitae* d'Eustathe [1] et de Thomas Magister [2], ainsi que de la vie d'Eschyle, qui nous donnent Pindare comme étant à peu près du même âge que l'auteur de l'Orestie, né en 525 ou 524 av. J.-C.

Nous savons de plus que dès l'année 498, Pindare fut appelé à la cour des Aleuades de Thessalie pour y célébrer par une épinicie le triomphe à Pythô d'un protégé de cette illustre famille, le jeune Hippokléas [3]. Or si le poète était né en 518, il n'aurait eu alors que 20 ans et il est peu probable que les Aleuades eussent choisi pour une occasion aussi solennelle un jeune homme qui débutait à peine, et cela à une époque où ils étaient, comme nous le verrons, en relations suivies avec Simonide, alors à l'apogée de sa gloire.

Les présomptions sont donc toutes en faveur de la date la plus ancienne, qui est celle de Boeckh et de la plupart des commentateurs.

Pindare passa les années de son enfance à Thèbes où il reçut sa première éducation, comme il le dit dans un fragment charmant que Chrysippe [4] nous a conservé :

Οὔτοι με ξένον
οὐδ' ἀδαήμονα Μοισᾶν ἐπαίδευσαν κλυταὶ Θῆβαι . . .

---

[1] Christ, p. CIII, l. 15 : . . . . . γενομένῳ ἐπὶ ἄρχοντος Βίωνος κατὰ τοὺς χρόνους Αἰσχύλου, . . .

[2] Christ, p. CVIII, l. 9 : γέγονε δὲ κατὰ τοὺς χρόνους Αἰσχύλου . . . . .

[3] Voir plus loin Ode III.

[4] Fragm. 198. — M. A. Körte (*Rhein. Mus.*, LV, p. 131) a excellemment démontré que le Chrysippe des scholies de Pindare n'a rien de commun avec le philosophe stoïque du même nom. C'était un grammairien d'Alexandrie, probablement contemporain de Cicéron.

Nous savons du reste fort peu de choses de ses premières années : ses biographes se bornent à nous dire qu'il eut pour maîtres son oncle, le flûtiste Skopelinos, et les poétesses Myrtis et Corinne.

Il venait d'avoir 16 ans, lorsque Thèbes fut troublée par des événements qui durent faire sur son âme d'adolescent une impression profonde : nous en retrouverons l'écho vivace dans la première de ses épinicies.

En 507 Cléomène, l'ambitieux et turbulent roi de Sparte, le même qui avait aidé les Alcméonides et le parti aristocratique à chasser les Pisistratides, était intervenu de nouveau dans les affaires intérieures d'Athènes à l'occasion des querelles entre Clisthène et Isagoras. Mais cette fois il avait eu le dessous, et lui et Isagoras avaient été à leur tour expulsés. Dans son dépit il souleva contre Athènes une coalition formidable. A la tête d'une armée qui réunissait toutes les forces du Péloponnèse, il traversa l'Isthme et envahit au printemps de l'année 506 [1] le territoire d'Eleusis, tandis que les Béotiens [2] et les Chalcidiens d'Eubée, avec qui il s'était concerté, pénétraient dans l'Attique par le Nord et par l'Est.

« Les Athéniens, dit Hérodote, menacés de tous les côtés, réservèrent pour plus tard les Béotiens et les Chalcidiens, et marchèrent d'abord contre les Péloponnésiens, massés à Eleusis [3]. »

Mais avant que les deux armées n'en vinssent aux prises, les Corinthiens, qui n'avaient pas la conscience très rassurée sur la justice de l'expédition, refusèrent de livrer bataille, et le collègue de Cléomène, Démarate, l'autre roi de Sparte, suivit leur exemple, si bien que le restant des alliés se débanda à son tour. Athènes alors eut beau jeu avec Thèbes et les Chalcidiens ainsi abandonnés à eux-mêmes, et les Béotiens

---

[1] von Wilamowitz-Moellendorf, *Aristot. und Athen*, t. II, p. 77, n. 9.

[2] L'animosité de Thèbes contre Athènes tirait son origine de ce que, dans la querelle entre Thèbes et Platée pour l'hégémonie de la Béotie, Athènes avait pris le parti de Platée. Hérodote, VI, 108. — Busolt, *Griech. Gesch.*[2], t. II, p. 399.

[3] Hérodote, V, 74.

d'abord, à la bataille de l'Euripe [1], — les Chalcidiens ensuite, furent mis en pleine déroute.

Ainsi se termina cette invasion hostile de l'Attique par les forces du Péloponnèse, qui avait été sur le point de faire éclater dès la fin du VIe siècle entre Athènes et Sparte la guerre de suprématie, que le péril médique supporté en commun ajourna pour plus d'un demi-siècle encore.

La bataille de l'Euripe ne mit cependant pas fin aux hostilités entre les Athéniens et les Béotiens : ceux-ci sur la foi de l'oracle appelèrent à leur aide les Eginètes avec qui ils prétendaient avoir des origines communes [2] et qui étaient alors la première et presque la seule puissance navale de la Grèce. C'est de cette époque que date l'alliance plus intime entre Thèbes et Egine, à laquelle il est fait si souvent allusion dans Pindare.

Les Eginètes répondirent à l'appel de leurs congénères, et sans même déclarer officiellement la guerre aux Athéniens, avec qui ils avaient eux-mêmes une vieille querelle à vider [3], ils envoyèrent leur flotte ravager les côtes de l'Attique. Nous ne connaissons que les débuts de cette guerre béoto-éginétique contre Athènes, et nous ignorons quand et comment elle se termina [4].

L'apprentissage que Pindare fit à Athènes, où, s'il faut en croire ses biographes, il eut pour maître Agathoclès, Apollodore, Lasos d'Hermione et d'après Thomas Magister, Simonide lui-même, doit probablement se placer avant les événements que je viens de résumer; il est invraisembable en effet que Thèbes ait envoyé ses fils faire leur éducation à Athènes alors qu'elle était avec celle-ci dans un état d'hostilité aiguë.

Les débuts de Pindare durent suivre d'assez près le rétablissement de la paix, et il paraît certain que ses premiers poèmes furent composés à Thèbes. Ce sont ces essais que vise l'anec-

---

[1] Un grand nombre de Thébains furent tués et 700 furent fait prisonniers. Voir pour cette guerre Hérodote, V, 70-77. — Busolt, *Griech. Gesch.*[2], t. II, p. 441 et suiv.

[2] Pind. Isthm., VIII, 18 et suiv. — Hérodote, V, 80.

[3] Hérodote, V, 82 et suiv.

[4] Hérodote, V, 79-81.

dote rapportée par Plutarque [1], d'après laquelle Corinne ayant blâmé le poète de négliger les mythes, Pindare aurait composé un hymne où ceux-ci étaient si abondants, que Corinne le reprit de nouveau en disant « qu'on devait semer à la main et non à plein sac ». Les premiers vers de cet hymne nous ont été conservés par Lucien (Éloge de Démosthène, ch. XIX), et le scholiaste (Nem. X, 1) nous apprend qu'il célébrait Thèbes. Il débutait ainsi [2] :

Ἰσμηνὸν ἢ χρυσαλάκατον Μελίαν,
ἢ Κάδμον, ἢ σπαρτῶν ἱερὸν γένος ἀνδρῶν,
ἢ τὰν κυανάμπυκα Θήβαν,
ἢ τὸ πάντολμον σθένος Ἡρακλέος,
ἢ τὰν Διωνύσου πολυγαθέα τιμάν,
ἢ γάμον λευκωλένου Ἁρμονίας ὑμνήσομεν . . .

Ces quelques vers et un autre fragment [3] du même hymne sont sans doute ce que nous possédons de plus ancien de toute l'œuvre de Pindare.

D'après l'ordre chronologique généralement admis, les premières victoires aux jeux qu'il fut appelé à célébrer auraient été des victoires pythiques, et pendant les quinze on seize premières années de sa carrière poétique, il n'en aurait guère chanté d'autres. Pour expliquer ce fait qui, s'il était vrai, présenterait en effet quelque chose de singulier, les commentateurs modernes ont supposé que sa qualité d'Aigide [4] avait placé Pindare dans une situation spéciale vis-à-vis de Delphes, situation qui l'aurait désigné pour ainsi dire d'office aux vainqueurs pythiques, comme poète attitré d'Apollon [5].

Cette explication est une pétition de principe : ni Pindare

---

[1] *De gloria Atheniensium*, XIV, 347. F.

[2] Fragm. 29.

[3] Fragm. 30.

[4] Les Aigides Thébains descendaient de cet Aigeus, qui, suivant les légendes thébaines, serait venu à Sparte avec les Héraklides. On se base pour attribuer la qualité d'Aigide à Pindare sur les vers 72 à 81 de la Ve Pythique. Mais cette interprétation du texte a été contestée. Cf. Mezger, *Pindars Siegeslieder*, p. 230. Studniczka, *Kyrene*, p. 73 et suiv.

[5] Cf. A. Croiset, *op. cit.*, p. 11. — Léopold Schmidt, *Pindar's Leben und Dichtung*, p. 50.

lui-même, ni le scholiaste, ne font la moindre mention de ces relations héréditaires, et les honneurs que, d'après ses biographes, on rendait au poète à Delphes, sont la conséquence et non la cause des poèmes immortels qu'il a composés en l'honneur du dieu et de l'ἀγών Delphique.

Il y a une explication plus simple et plus naturelle : c'est que les épinicies en question (Pythiques X, VI, XII, VII), qui n'ont d'autre titre à la priorité que le fait d'être les plus anciennes de celles expressément datées par le scholiaste, ne doivent pas seules être rangées parmi les premières qu'ait composées Pindare. Parmi les odes à date conjecturale, il s'en trouve en effet plusieurs qui, en même temps qu'elles célèbrent des victoires plus modestes, offrent un caractère juvénile bien marqué et présentent avec les premiers essais authentiques, des affinités de style et de pensée qui permettent de les classer tout au début de la série.

En ce qui concerne le style, Léopold Schmidt [1] remarque à propos de la Xe Pythique, — la plus ancienne des odes à date certaine, — que « ce qui frappe avant tout dans ce poème, » comme signe de l'inexpérience de l'auteur, ce sont les » phrases courtes, en lesquelles il est pour ainsi dire haché. » Deux fois seulement, — vv. 22 à 26 et vv. 55 à 59, — on » trouve des périodes d'une plus grande étendue, et encore la » première seule présente la forme de structure artistique » qui est prédominante dans les odes postérieures; tout le » reste du poème, par contre, est composé de phrases déta- » chées, reliées par τέ, καί, γάρ, — ou même pas reliées du » tout, — dont chacune comprend un ou deux vers ».

L'observation est juste, et le fait n'a rien que de naturel : si chez Pindare, comme chez tous les grands poètes, le génie poétique fut inné,

. . . . . σοφὸς ὁ πολλὰ ϝειδὼς φυᾷ ·[2],

son style et sa technique n'ont pu se développer qu'avec le temps, et ce n'est pas d'emblée qu'il a atteint à « ces très

---

[1] *Op. cit.*, p. 51.
[2] Ol. II, 94.

» longues phrases qui égalent ou dépassent en étendue une » strophe entière, et qui arrivent par une série de liaisons et » de conjonctions, à dérouler d'un seul mouvement huit, dix, » douze vers lyriques, ou même davantage ; » — à ces phrases entrelacées « qui, si elles ont à la rigueur un commencement, » n'ont aucune fin nécessaire, aucune limite qui leur soit » imposée par le plan même suivant lequel elles se déve- » loppent ; » — dont « le plan consiste précisément à n'avoir » par elles-mêmes aucun plan [1] », et dont nous avons de si magnifiques exemples dans les proêmes de la Ire Olympique et de la Ire, de la IVe et de la XIe Pythique.

Mais si les particularités de style de la Xe Pythique caractérisent la période initiale de la carrière poétique de Pindare, il est logique de placer dans la même période celles des odes non datées qui offrent des particularités identiques. Or l'observation de Léopold Schmidt s'applique avec tout autant de justesse à l'ode à Strepsiadès de Thèbes (VIIe Isth.) et à l'ode à Théaïos d'Argos (Ném. X), que je crois pouvoir ranger toutes les deux parmi les œuvres de jeunesse : la simple lecture de ces poèmes suffit à montrer que, comme la Xe Pythique, ils sont « hachés en phrases courtes », qui ne présentent en aucun endroit « la forme de structure artistique prédominante » dans les odes postérieures ».

La VIIe Isthmique et la Xe Néméenne offrent une autre particularité qui justifie encore davantage leur classement en tête de la série chronologique des odes triomphales : c'est l'analogie frappante qui existe entre les proêmes des deux épinicies et celui de l'hymne à Thèbes, auquel dans l'anecdote racontée plus haut, se rapporte la critique de Corinne. Le parallélisme est tel que cette critique aurait pu s'appliquer indifféremment à chacun des trois morceaux.

Pour la VIIe Isthmique l'analogie avait déjà frappé Heyne, Thiersch et Bergk, et leur avait paru suffisante pour placer l'ode parmi les œuvres de début. Mais elle est au moins aussi marquée pour le proême de la Xe Néméenne, à propos duquel

---

[1] A. Croiset, *op. cit.*, p. 408.

tout juste, le scholiaste [1] rappelle et cite l'hymne Ἰσμηνὸν ἣ χρυσαλάκατον Μελίαν, et où l'énumération d'une série de mythes, que rien ne relie entre eux si ce n'est qu'ils se rapportent tous à la patrie du vainqueur, occupe les dix-huit premiers vers de l'ode.

Un examen plus détaillé des deux poèmes montre que ces présomptions résultant de leur style, sont justifiées en fait.

ODE I

Isthmique VII [2] : A Strepsiadès de Thèbes.

(Isthmiade 40 = Ol. 69, 2 = 502 av. J.-C.)

L'ode célèbre un Thébain, vainqueur au pancrace, et à l'endroit ordinairement occupé par le mythe, elle chante l'éloge de l'oncle du vainqueur, nommé également Strepsiadès, mort en combattant pour sa patrie.

Le scholiaste dit que ce Strepsiadès l'aîné ἀνῃρέθη κατὰ τὸν Πελοποννησιακὸν πόλεμον [3].

Boeckh, entendant l'expression « guerre péloponnésienne » dans le sens que les modernes lui donnent, suppose que le scholiaste a voulu parler de la guerre entre Athènes et Sparte qui a marqué le dernier tiers du ve siècle, et traite naturellement l'assertion d'absurde [4]. C'est un moyen très commode pour se tirer d'une difficulté dans l'interprétation d'un passage obscur ou douteux que de le traiter d'absurde et de corrompu, au lieu d'essayer de l'expliquer.

Or, ici l'explication est très simple, si l'on admet avec Heyne, Thiersch et Bergk qu'il s'agit de l'invasion de l'Attique en 506 par les forces du Péloponnèse conduites par Cléomène,

---

[1]Ném. X, 1 (Abel, p. 290).

[2] Pour les Isthmiques, j'adopte la numération de Bergk basée sur la division en deux odes de l'Isthmique III, à Mélissos de Thèbes.

[3] Schol. Isthm. VII, 34 (Abel, p. 469.)

[4] Voir note *sub* schol. Isthm. VI (VII), 34 (Boeckh, t. II, 1, p. 553). A l'époque où Boeckh fit paraître la 1re partie du 2^d volume de son *Pindare* (1819), il penchait encore vers la théorie que je soutiens, comme la note citée en fait foi : *Fortasse*, dit-il, *Strepsiades major ante Persica in aliqua pugna cum Atheniensibus cecidit : quod quum relatum a grammatico antiquo esset, imperitus scholiastes ad bellum Peloponnesiacum retulit.*

allié aux Béotiens et aux Chalcidiens [1]. « C'est cette guerre des » Spartiates contre Athènes, dit Bergk [2], que le scholiaste » entend par l'expression πόλεμος Πελοποννησιακός, et il ne doit » nullement être taxé d'ignorance : les Athéniens désignaient » ainsi, fort exactement, cette guerre, que nous sommes en » droit d'appeler la première guerre du Péloponnèse. »

Nous pouvons donc admettre comme démontré sur la foi des scholies, que c'est dans une des batailles de l'année 506 que Strepsiadès l'aîné perdit la vie [3].

L'ode ne doit pas être très postérieure à ces événements, dont la mémoire était encore fraîche dans le cœur de tous quand elle fut écrite :

ἔτλαν δὲ πένθος οὐ φατόν· ἀλλὰ νῦν μοι
Γαιάοχος εὐδίαν ὄπασσεν
ἐκ χειμῶνος . . . . . [4]

Pour Thèbes et pour le jeune Strepsiadès la victoire à l'Isthme est comme un premier rayon de soleil qui vient percer les voiles du deuil.

---

[1] Voir plus haut, p. 17.

[2] *Neue Jahrb. für Philolog.*, 1869, p. 390. — *P. L. G.*[4], t. I, p. 11.

[3] Simonide a glorifié les fils d'Athènes tombés dans ces batailles, par trois épigrammes qui portent dans Bergk, *P. L. G.*[4] (t. III) les n°s 89, 108 et 132. Les deux derniers vers du n° 89 semblent apocryphes (cf. Schwartz, dans *Hermes*, XXXV, p. 117) — mais le n° 108

Χαίρετ' ἀριστῆες πολέμου μέγα κῦδος ἔχοντες
κοῦροι Ἀθηναίων ἔξοχοι ἱπποσύνῃ,
οἵ ποτε καλλιχόρου περὶ πατρίδος ὠλέσαθ' ἥβην
πλείστοις Ἑλλάνων ἀντία μαρνάμενοι.

est probablement authentique dans son entier et présente avec les vers 30 à 36 de l'ode à Strepsiadès :

τὺ δέ, Διοδότοιο παῖ, ...
. . . . . .
εὐανθέ' ἀπέπνευσας ἀλικίαν
προμάχων ἀν' ὅμιλον, ἔνθ' ἄριστοι
ἔσχον πολέμοιο νεῖκος ἐσχάταις ἐλπίσιν.

une analogie telle de pensée et d'expression, qu'on est tenté de voir dans ceux-ci un écho de l'épigramme, dont ils formeraient comme la contre-partie, revendiquant pour les guerriers de Thèbes la même gloire que pour ceux d'Athènes.

[4] Vers 37-39.

Les trois derniers vers permettent de dater le poème avec plus de précision encore :

ἄμμι δ', ὦ χρυσέᾳ κόμᾳ θάλλων, πόρε, Λοξία,
τεαῖσιν ἁμίλλαισιν
εὐανθέα καὶ Πυθόϊ στέφανον.

De cette prière à Apollon en vue d'une victoire pythique, il faut naturellement conclure qu'une célébration pythique était proche, et que Strepsiadès se préparait à y concourir. L'Isthmiade 40 [1], qui tombe dans le dernier tiers de l'année olympique 69, 2 (printemps 502 av. J.-C.), et qui n'est séparée que de quelques mois de la Pythiade 21 (août 502 = Ol. 69, 3) est donc tout indiquée pour la victoire de Strepsiadès remportée quatre ans après la mort héroïque de son glorieux homonyme.

La plus ancienne épinicie de Pindare qui nous soit parvenue se trouve donc avoir été composée en l'honneur d'un compatriote du poète, et dans l'ordre naturel des choses, il semble tout à fait logique qu'il en ait été ainsi.

Les commentateurs qui, à la suite de Boeckh et de Dissen, font de la VIIe Isthmique une œuvre tardive, se basent sur un seul passage de l'ode, le vers 41, dans lequel ils prétendent trouver une preuve de la vieillesse du poète à l'époque où le poème fut écrit.

Après les vers superbes (24-37), tout brûlants de patriotisme, consacrés à Strepsiadès l'aîné, mort pour sa patrie, Pindare revient à la victoire Isthmique du neveu, qui a fait succéder la joie au deuil, et ajoute par la bouche du chœur :

. . . ἀείσομαι χαίταν στεφάνοισιν ἁρμόζων· ὁ δ' ἀθανάτων μὴ θρασσέτω φθόνος,
ὅ τι τερπνὸν ἐφάμερον διώκων
ἔκαλος ἔπειμι γῆρας ἔς τε τὸν μόρσιμον
αἰῶνα. . . . . [2]

---

[1] Les Jeux Isthmiques se célébraient la 2e et la 4e année de chaque Olympiade : ils avaient lieu au printemps, c'est-à-dire dans le dernier tiers de l'année olympique (cf. Busolt, *Griech. Gesch.*[2], t. I, p. 654). Quand donc ils tombaient la seconde année d'une Olympiade, ils précédaient de 4 à 5 mois la célébration des Jeux Pythiques, qui avait lieu en août-septembre.

[2] Vers 39-42.

Quelle que soit la construction que l'on adopte pour cette phrase [1] ce n'est qu'à la condition de détacher le dernier vers de son contexte qu'il est possible d'y voir une allusion à la vieillesse du poète. Mais en relisant ce contexte depuis le vers 20 jusqu'à la fin, on trouvera que la pensée est toute différente. L'idée mère est résumée dans les vers 42 et 43 :

... θνάσκομεν γὰρ ὁμῶς ἅπαντες,
δαίμων δ' αἶσος.

« Tous nous devons mourir, mais notre sort est différent [2]. » Les uns comme l'oncle de Strepsiadès, meurent jeunes en combattant pour leur patrie ; aux autres il est donné d'atteindre la vieillesse et l'heure fatale en jouissant des plaisirs quotidiens d'une existence calme : chacun doit conformer sa vie aux besoins de sa nature et ne pas aspirer à des destinées trop élevées. Bellérophon fut cruellement puni de n'avoir pas su modérer ses désirs.

C'est ainsi, je pense, qu'il faut comprendre toute la fin de l'ode [3]. Les vers 39 à 41 ne sont en somme qu'une transition pour introduire ces idées générales sur la destinée humaine et ces conseils de modération, que nous retrouvons si souvent dans Pindare. Ce n'est que par un artifice de langage propre à la hardiesse du style lyrique, qu'ils se trouvent présentés ici sous une forme intime et personnelle.

---

[1] Celle que propose Heyne (édition de 1817, t. I, p. 649, note) paraît la meilleure et sape par la base toute l'argumentation de Boeckh. Heyne met une virgule après φθόνος et comprend ainsi : « μὴ θρασσέτω φθόνος ἀθάνατων (ἐς) γῆρας, ἔς τε τὸν μόρσιμον αἰῶνα, ὅ τι τερπνὸν ἐφάμερον διώκων ἔκαλος ἔπειμι. — Heyne ajoute : *ut* διώκων ἔπειμι *sit ornate pro* διώκω τὸ τερπνόν. Cette tournure est fréquente dans Pindare. — Boissonade traduit de même : « Ah ! puissent les dieux jaloux ne pas troubler le bonheur dont la tranquille recherche occupera chacun de mes jours, jusqu'à ce que viennent la vieillesse et le terme fatal. »

[2] Cf. F. Gedike, *Pindari Carmina selecta,* p. 264.

[3] C'est ainsi également que l'interprète M. Alfred Croiset (*op. cit.*, p. 238). — M. Christ (*Pind.*, 1896, p. 366), bien que voyant dans le vers 41 une allusion toute personnelle, a très bien exprimé la pensée générale contenue dans le passage : *Esse enim hominis sapientis, ut quae dies bona afferat, iis contentus vivat neque nova semper et quae mortalibus denegata sint appetat.*

Si l'on objecte que la sérénité même de ces maximes de modération révèle une certaine maturité d'esprit, je dirai que le poète se trouvait tout naturellement porté vers des pensées graves par les souvenirs douloureux qu'il venait de rappeler. Des sentiments semblables se rencontrent d'ailleurs dans la Xe Pythique [1], côte à côte avec une pensée au moins aussi caractéristique de la jeunesse du poète que le style lui-même, en ce qu'elle est inconciliable avec cette haute idée de la perfection divine qui pénètre les œuvres de Pindare à l'époque où l'évolution de son concept religieux fut complète [2] :

. . . μὴ φθονεραῖς ἐκ θεῶν
μετατροπίαις ἐπικύρσαιεν. . .[3]

La pensée du φθόνος, de l'envie des dieux, est encore un écho de cet anthropomorphisme grossier de la théologie homérique, qui prêtait à ses dieux tous les vices et tous les travers des humains, et que Pindare a si considérablement épurée en en éliminant « l'alliage naïf que la poésie des vieux » âges y associait [4] ».

Or la même pensée se retrouve sous une forme presque identique, et ne se retrouve que, dans une seul ode, qui est tout juste la VIIe Isthmique, loc. cit. : ὁ δ' ἀθανάτων μὴ θρασσέτω φθόνος, κ. τ. λ [5].

Dans le même ordre d'idées il y a lieu de remarquer que, racontant le mythe de Bellérophon [6], le poète accentue la fin tragique du héros téméraire, tandis que plus tard dans la XIIIe Olympique [7], fidèle à son système de ne rien dire qui puisse amoindrir la race des dieux, il s'arrête après les exploits du dompteur de Pégase et passe sa mort sous silence [8].

---

[1] Composée lorsque Pindare avait 24 ans ; voir Ode III.
[2] Cf. notamment Ol. I, 36 et 53 et suiv. ; Ol. IX, 35 et suiv.
[3] Pyth. X, 20-21.
[4] A. Croiset, *op. cit.*, p. 179.
[5] Au vers 25 de l'Ol. XIII l'adjectif ἀφθόνητος ne doit pas être rapporté à Zeus, mais doit être pris dans un sens passif. Cf. Mezger, *op. cit.*, p. 453.
[6] Vers 44 et suiv.
[7] Composée en 464 av. J.-C.
[8] Vers 91.

Il me reste à montrer l'impossibilité de concilier les allusions historiques de l'ode avec la théorie qui fait de celle-ci une œuvre de vieillesse.

La plupart des partisans de cette théorie font mourir Strepsiadès l'aîné à la bataille d'Oenophyta (septembre 457 av. J.-C. = Ol. 80, 4), et placent la victoire Isthmique du neveu sous l'une des deux Isthmiades qui suivent; l'Isthmiade 63 (dernier tiers de l'année olympique 80, 4 = 456 av. J.-C), ou l'Isthmiade 64 (dernier tiers de l'année olympique 81, 2 = 454 av. J.-C.).

Le texte de l'ode s'oppose à ce rapprochement.

La défaite sur l'Euripe, en 506, n'avait été pour Thèbes qu'un revers momentané, dont elle s'était promptement relevée par une alliance avec Egine, et qui lui avait laissé en tout cas, avec son indépendance, l'hégémonie sur les autres villes de la Béotie. Malgré cette défaite le poète pouvait donc encore nommer sa patrie μάκαιρα, rappeler, le front haut, les gloires du passé, et dire après quatre ans, à propos d'une victoire gymnique récente :

. . . ἀλλὰ νῦν μοι
Γαιάοχος εὐδίαν ὄπασσεν
ἐκ χειμῶνος [1].

Mais après le désastre d'Oenophyta, qui avait rendu les Athéniens maîtres de toutes les villes de la Béotie, fait perdre à Thèbes son hégémonie et presque son indépendance, et consommé son humiliation pour longtemps [2], tout le début de l'ode aurait semblé une dérision et les grands souvenirs évoqués n'auraient rendu que plus saisissant l'abaissement présent.

Tout cela est si évident, que quelques commentateurs décidés à maintenir à tout prix le poème parmi les odes de vieillesse, font mourir Strepsiadès l'aîné à la bataille de Tanagra où Thèbes fut victorieuse, et supposent l'ode écrite avant le désastre d'Oenophyta. Mais comme les deux batailles ne sont séparées que par un intervalle de 62 jours [3], pendant

---

[1] Vers 37-39.
[2] Thucyd., I, 108. — Busolt, *Griech. Gesch.*², t. III, p. 319.
[3] Thucyd., I, 108.

lequel ne tombe aucune célébration Isthmique, les partisans de Tanagra en sont réduits à placer la victoire de Strepsiadès jeune à l'Isthmiade précédente, faisant dire à Pindare cette énormité qu'une victoire gymnique remportée à l'Ol. 80, 2 aurait consolé de la mort d'un parent arrivée un an *après !*

Dans ce système, l'ode serait du reste antérieure de trois années pleines à la plus prochaine célébration Pythique, et la prière à Apollon pour le succès de Strepsiadès aux jeux Pythiques, ne se comprendrait plus guère.

Quant aux allusions précises aux circonstances particulières de la bataille d'Oenophyta, et notamment à la défection des Spartiates, que Boeckh croit trouver dans l'ode, elles s'appliquent aussi bien sinon mieux à la bataille sur l'Euripe.

Les considérations de métrique, qui ont permis à M. Ernst Graff[1] d'affirmer qu'au point de vue du rythme, l'ode à Strepsiadès présente absolument le caractère d'une œuvre de la toute première jeunesse, achèvent de démontrer la justesse de la date que j'assigne au poème.

ODE II

[Néméenne] X : A Théaïos d'Argos.

(Ol. 69, 4 = 500 av. J.-C.)

L'épinicie que je place immédiatement après l'ode à Strepsiadès, a été composée en l'honneur de deux victoires remportées au concours de la lutte par l'Argien Theaïos, fils d'Oulias, aux Heraea ou (Hekatombaea) d'Argos[2].

J'ai déjà parlé des analogies de style qu'elle présente avec les premiers essais authentiques de Pindare ; je vais essayer de montrer qu'ici aussi les présomptions résultant de ces analogies

---

[1] *Pindars Logaoedische Strophen*, p. 34. — M. Moriz Schmidt (*Ueber den Bau der Pindarischen Strophen*), avait déjà fait remarquer que la métrique de l'ode se rapportait à la même période à laquelle appartient la Xe Pythique.

[2] On ignore à quelle époque de l'année et à quels intervalles ces Jeux se célébraient.

sont suffisamment corroborées par d'autres indications, pour permettre de la classer parmi les plus anciennes du poète.

J'estime avant tout qu'il faut rejeter cette idée préconçue que, parce qu'elle renferme des beautés de tout premier ordre, elle doit être une œuvre de maturité. Ces beautés, qu'on découvre principalement dans le mythe final, — et qui consistent dans la fougue et la vivacité d'allure du récit, dans la splendeur et la force des images, dans le pittoresque des descriptions, dans le pathétique sublime et profond des sentiments et des pensées, — sont de celles qui tiennent au génie même de Pindare, et à ses qualités innées : elles dérivent de la nature, bien plus que de l'art, et il n'y a pas lieu de s'étonner si on les retrouve même dans une œuvre de première jeunesse. L'admiration qu'elles excitent a empêché de voir les traces d'inexpérience, pourtant très réelles, que la technique de l'ode révèle : en dehors du style haché en phrases courtes qu'elle a en commun avec les autres poèmes de jeunesse, — et des mythes « semés à pleins sacs », comme dans l'hymne à Thèbes censuré par Corinne, — la laxité de son plan trahit à elle seule l'œuvre d'un novice.

Ce plan est exceptionnel dans l'œuvre de Pindare, en ce que la symétrie ordinaire s'y trouve retournée : l'éloge du vainqueur par lequel débutent et finissent presque toutes les épinicies, occupe dans la Xe Néméenne le milieu de l'ode, qui commence et se termine par des mythes [1].

Il en est de même jusqu'à un certain point pour la IXe Pythique et la Ire Néméenne : mais dans celles-ci, comme dans toutes les odes d'une technique avancée, les parties sont intimement reliées les unes aux autres, et forment un tout indivisible : les mythes se rattachent directement à l'éloge du vainqueur et sont pour ainsi dire tissés et entrelacés dans la trame même du poème.

Tout au contraire, dans la Xe Néméenne, les parties sont simplement juxtaposées, et le mythe final surtout forme un véritable hors-d'œuvre, -- un hors-d'œuvre magnifique, je le

---

[1] Cf. A. Croiset, *op. cit.*, p. 365, 366.

veux bien, — mais néanmoins un hors-d'œuvre qui, dans la contexture du poème, pourrait facilement être détaché du reste, sans que la suppression s'en fît sentir. L'épinicie pourrait s'arrêter après la gnome : καὶ μὰν θεῶν πιστὸν γένος du vers 54, et si l'ode nous était parvenue privée de son épisode final, personne ne s'apercevrait qu'il y manquât quoi que ce soit.

Nous retrouvons cette même absence de liaison externe entre le mythe et le contexte, dans Bacchylide : l'épisode de Méléagre notamment [1], — dans l'ode V, à Hiéron, — n'est qu'inséré et comme glissé entre les éloges du commencement et de la fin, auxquels aucun lien apparent ne le rattache.

Or, s'il est probable que la technique de Bacchylide a été empruntée à son oncle et maître Simonide, on serait tenté de voir dans les particularités que nous venons de relever pour la Xe Néméenne, un reflet direct de l'influence qu'un grand poète comme Simonide, qui tenait encore à la fin du VIe siècle le sceptre incontesté du lyrisme, a très certainement dû exercer sur Pindare à ses débuts, soit que celui-ci ait été son élève, comme le veut Thomas Magister, soit qu'il n'ait été qu'un simple admirateur de son génie.

Mais il est temps que je laisse les questions de forme et de technique, pour arriver au fond même du poème, et aux conséquences qu'il est permis d'en tirer au point de vue de la chronologie.

C'est la patrie du vainqueur, la ville de Hèra, qui forme le thème dominant de l'épinicie, bien plus encore que l'éloge du vainqueur lui-même, dont les triomphes gymniques passés, même les plus illustres, à Pythô, à l'Isthme et à Némée, ne sont rappelés qu'en sous-ordre et comme une sorte de corollaire à ses victoires aux jeux nationaux d'Argos [2].

De même que l'ode à Strepsiadès énumère à son début les antiques gloires de Thèbes, de même la Xe Néméenne commence par une évocation de tous les héros et héroïnes dont s'enorgueillissaient les légendes argiennes. Mais tandis

---

[1] Kenyon, *Bacchyl.*, V, 55-175.
[2] Cf. Christ, *Pind.*, 1896, p. 308.

que l'énumération des gloires thébaines clôt par une pensée mélancolique :

ἀλλὰ παλαιὰ γὰρ
εὕδει χάρις, ἀμνάμονες δὲ βροτοί [1],

pour Argos, aucune ombre ne vient assombrir le tableau. Après avoir fait défiler successivement sous nos yeux Danaos et ses cinquante filles, Persée et la Gorgone, Épaphos, Hypermnestre, Diomède, Amphiaraos, Alcmène, Danaé, le père d'Adraste et Lyncée, Amphitryon et Héraklès, le poète conclut :

βραχύ μοι στόμα πάντ' ἀναγήσασθ', ὅσων Ἀργεῖον ἔχει τέμενος
μοῖραν ἑσλῶν · ἔστι δὲ καὶ κόρος ἀνθρώπων βαρὺς ἀντιάσαι · [2]

il ne s'arrête que faute d'haleine et pour ne pas fatiguer ses auditeurs, et laisse à leur imagination le soin de compléter la liste de ces illustres souvenirs.

Et de fait, à la fin du VIe et à l'aurore du Ve siècle, l'antique splendeur d'Argos n'avait guère été sérieusement entamée encore : si ses démêlés séculaires avec les Lacédémoniens pour l'hégémonie dorienne dans le Péloponnèse, avaient tourné peu à peu à l'avantage de ceux-ci, elle n'en conservait pas moins une position prépondérante dans la péninsule, tant par le nombre de ses citoyens que par le prestige dont l'histoire et la légende entouraient sa renommée séculaire [3].

Mais en 494 av. J.-C., — l'année même de la chute de Milet [4], — tout ce qui restait de ces gloires du passé s'abîma d'un seul coup dans une catastrophe terrible.

Toujours en quête d'aventures, Cléomène de Sparte, fort de la promesse de l'oracle qu'il prendrait Argos, — et désireux de paralyser définitivement une rivale que ses propensions « médisantes » pouvaient, en présence de la guerre imminente avec les Perses, rendre plus dangereuse que jamais, — envahit l'Argolide, et après une courte campagne, mit les Argiens, qui

---

[1] Isthm. VII, 16-17.
[2] Vers 19-20.
[3] Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*², t. II, p. 561.
[4] Hérodote, VI, 19 et 77.

s'étaient massés près de Tirynthe, en pleine déroute. Les vaincus se réfugièrent dans le bois sacré d'Argus; là, les Spartiates les entourèrent de façon à leur couper toute issue, firent mettre le feu au bois par les Hilotes, et anéantirent jusqu'au dernier homme tout ce qui restait de l'armée argienne [1].

Le but de Cléomène était atteint : Argos était ruinée et rendue impuissante pour longtemps [2]. Sur une population qu'on peut évaluer par analogie avec celle de Sparte, à environ 10.000 citoyens [3], elle en avait, d'après son propre aveu, perdu 6000 [4], et en réalité probablement bien davantage : Ἄργος δὲ ἀνδρῶν ἐχηρώθη οὕτω, dit Hérodote [5], ὥστε οἱ δοῦλοι αὐτῶν ἔσχον πάντα τὰ πρήγματα ἄρχοντες τε καὶ διέποντες, ἐς ὃ ἐπήβησαν οἱ τῶν ἀπολομένων παῖδες.

Tout le ton de l'ode exclut l'idée même d'une catastrophe pareille, et les remarques que j'ai faites à propos de la VIIe Isthmique, sur l'impossibilité de placer celle-ci après Oenophyta, s'appliquent avec plus de force encore au cas actuel : le proême célébrant les gloires de la cité de Hèra eut semblé une dérision après un désastre comme celui du bois d'Argus.

Même en supposant l'ode composée après le relèvement d'Argos, qui n'eut lieu que bien des années plus tard, il est inadmissible que Pindare n'ait fait dans ce cas aucune allusion à ce relèvement, comme il le fait pour Thèbes après Platée, dans la IVe Isthmique, à Mélissos [6].

Comment du reste aurait-il pu, après un écrasement semblable d'Argos par Sparte, prendre pour objet de son mythe principal la légende des Dioscures, les héros nationaux de Lacédémone, avec laquelle il accentue leur connexité, en les appelant εὐρυχόρου ταμίαι Σπάρτας ?

Comment surtout, en parlant dans une ode à un Argien de

---

[1] Hérodote, VI, 76-80.
[2] Busolt, *Griech. Gesch.*², t. II, p. 565.
[3] Cf. Rawlinson, *History of Herodotus*, t. IV, p. 121, n. 3.
[4] Hérodote, VII, 148.
[5] Hérodote, VI, 83.
[6] Vers 22-24. Strictement, ces vers ne visent que la famille du Thébain vainqueur, les Kléonymides : mais l'allusion à Thèbes est évidente, et ne pouvait manquer de frapper les auditeurs, Thébains eux-mêmes.

la visite de ces patrons de Sparte à l'un des ancêtres du vainqueur, aurait-il pu dire sans ironie : καὶ μὰν θεῶν πιστὸν γένος?

Au point de vue historique, l'ode est donc très certainement antérieure à l'expédition de Cléomène.

D'autre part, la prière à Zeus, en vue d'une victoire olympique (v. 29 à 33), montre que Théaïos se préparait à concourir περὶ ἐσχάτων ἀέθλων κορυφαῖς.

Il faut par conséquent que l'épinicie ait été composée peu avant une célébration olympique.

Le désastre du bois d'Argus a eu lieu sous l'Ol. 71, 3 : les deux célébrations précédentes les plus rapprochées sont donc Ol. 70 et Ol. 71 ; les considérations de style et de technique que j'ai exposées plus haut doivent faire préférer la plus ancienne comme étant celle à laquelle Théaïos se préparait à concourir, — et je ne crois pas me tromper en plaçant le poème vers le milieu de l'Ol. 69, 4 [1], peu de mois avant les Jeux Olympiques de l'Ol. 70.

Il me reste à dire quelques mots de la théorie de Dissen, qui a été acceptée, — faute de mieux, — par la plupart des commentateurs.

Elle peut se résumer comme suit : Pindare place Amphitryon parmi les illustrations d'Argos; or Amphitryon appartenant de par la légende à Mycènes et à Tirynthe, ce n'est qu'après la chute définitive de ces deux villes, c'est-à-dire après leur asservissement complet par Argos en 464/63 av. J.-C [2]., que Pindare a pu se permettre de leur enlever un de leurs héros les plus illustres pour le donner à Argos. L'ode serait donc postérieure à cette date [3].

---

[1] Les Jeux Néméens se célébraient tous les deux ans, au début (vers le mois de juillet) de la seconde et de la quatrième année d'une Olympiade. (Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*², t. I, p. 668).

[2] Tirynthe fut conquise par Argos vers 472/1, Mycènes vers 464/3. — Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*², t. III, p. 122 et 243.

[3] Si l'ode avait été composée, comme le veut Dissen, entre 464 et l'époque à laquelle les Argiens firent alliance avec Athènes contre Thèbes (458), Pindare n'aurait pas manqué de faire allusion à la prise de Tyrinthe et de Mycènes, d'autant plus que ces événements coïncidaient avec le relèvement d'Argos après les longues années d'affaissement qui avaient suivi la catastrophe du bois d'Argus.

Mais l'éclipse finale de Mycènes et de Tirynthe avait été précédée d'une longue période de déclin. Déjà l'invasion dorienne leur avait fait perdre leur renommée légendaire et le prestige dont elles étaient entourées à l'époque homérique. Sparte et Argos s'étaient peu à peu développées à leurs dépens, et dans la décadence graduelle de Mycènes et de Tirynthe, c'est aux deux grandes cités doriennes que les fluctuations de la légende avaient rapporté tout naturellement les gloires de leurs antiques rivales [1].

Il faut remarquer d'ailleurs qu'à la fin de son énumération, Pindare se sert de l'expression Ἀργεῖον τέμενος, qui couvre tout le territoire consacré à Hèra, dont Mycènes et Tirynthe formaient une partie intégrante [2].

La mythologie grecque ne connaissait du reste pas ces bornes rigoureuses que Dissen prétend lui imposer. Elle n'avait de déterminé que ses grandes lignes. Les multiples légendes de ses dieux et de ses héros présentaient suivant les lieux et les époques les formes les plus diverses et les plus variées, et les poètes qui s'en inspiraient n'y trouvaient pas d'entrave à leur libre fantaisie. Tel récit qui, à première vue, nous paraît en contradiction avec tel autre, n'est en réalité qu'une variation sur un thème que rien ne précisait, ni ne délimitait.

Les exemples sont nombreux dans Pindare de la liberté avec laquelle il traite les mythes et les légendes ; il n'en est pas de plus frappant que cette histoire même de Zeus, d'Alcmène et d'Amphitryon qu'il donne à Argos dans l'ode qui nous occupe, tandis que dans la VIIe Isthmique il la met à l'actif de Thèbes [3].

---

[1] Longtemps avant les tragiques et avant la destruction de Mycènes, Stésichore et Simonide avaient transféré à Sparte la royauté d'Agamemnon que l'Iliade et l'Odyssée plaçaient à Mycènes. — Schol. Eurip. Oreste, v. 46 : Ὅμηρος ἐν Μυκήναις φησὶ τὰ βασιλεῖα τοῦ Ἀγαμέμνονος· Στησίχορος δὲ καὶ Σιμονίδης, ἐν Λακεδαιμονίᾳ. — De même lors de la reconnaissance des Jeux Olympiques comme Jeux nationaux, Pélops fut enlevé à Mycènes et sa généalogie rattachée à Pise ou à Elis.

[2] Strabon (p. 372) rapporte que l'Heraion d'Argos, situé plus près de Mycènes que d'Argos, appartenait primitivement à Mycènes et plus tard en commun aux deux villes.

[3] Dans deux autres poèmes : la Ve Ném. et la VIIIe Isthm., adressées

L'argumentation de Dissen manque donc de toute base sérieuse : et en présence de son extrême faiblesse, déjà signalée par Bergk et par Mezger, il est permis de s'étonner qu'on ne l'ait pas rejetée depuis longtemps.

ODE III

Pythique X : A Hippokléas de Thessalie.

(Pythiade 22 = Ol. 70, 3 = 498 av. J.-C.)

J'ai exposé les considérations générales et spéciales qui empêchent d'admettre que ce poème soit la première épinicie que Pindare ait composée. Si le fait était vrai, les traditions d'école en auraient du reste très certainement conservé la mémoire, et nous en trouverions un écho dans le scholiaste, qui se borne à donner sans commentaire la date de la victoire célébrée dans l'ode, ἐνίκησε δὲ τὴν εἰκοστὴν δευτέραν Πυθιάδα.

Le vainqueur en l'honneur de qui elle a été composée, était un jeune Thessalien, nommé Hippokléas, parent ou protégé des Aleuades, la plus puissante des deux familles Héraklides qui se partageaient alors la Thessalie.

Le scholiaste nous apprend qu'Hippokléas remporta deux victoires le même jour, l'une à la course simple (στάδιον), l'autre à la course double (δίαυλος) : l'ode ne mentionne que la dernière ; comme les Aleuades semblent avoir entouré la célébration du triomphe d'un éclat tout particulier, il est possible que la victoire au στάδιον ait formé l'objet d'une seconde épinicie, dont la composition aurait été confiée à un autre poète. Or nous savons qu'entre la chute des Pisistratides et la première guerre médique, Simonide a fait un assez long

---

pourtant l'une et l'autre à des Eginètes, Pindare raconte de deux façons différentes et presqu'inconciliables le mythe de Thétis et de Pélée. — Dans la XIIIe Olympique il glorifie Corinthe de l'invention du dithyrambe, alors que d'après le scholiaste (Ol. XIII, 25), dans deux autres poèmes, malheureusement perdus, il attribue cette même invention respectivement à Naxos et à Thèbes

séjour en Thessalie [1] ; nous possédons un certain nombre de fragments de poèmes qu'il a composés à cette époque en l'honneur de membres tant de la famille des Aleuades de Larisse [2], que de celle des Scopades de Krannon [3]. On aimerait à se figurer que c'est lui que Thorax, le chef des Aleuades, chargea de l'autre épinicie, mettant ainsi l'illustre vétéran du lyrisme en compétition avec le jeune rival qui devait un jour éclipser sa gloire.

Le vers 64 de l'ode, dans lequel Pindare se félicite de l'hospitalité de Thorax,

πέποιθα ξενίᾳ προσανέι Θώρακος,..

indique qu'il était présent à l'exécution du poème.

ODE IV

Néméenne VII : A Sôgenès d'Egine.

(Néméade 41 = Ol. 71, 4 = 493 av. J.-C.)

Sur les quarante-quatre odes dont se compose le recueil des épinicies, il y en a onze qui sont adressées à des Eginètes [4]. Ces onze poèmes couvrent presque toute la carrière poétique de Pindare, depuis ses débuts jusqu'à son extrême vieillesse.

Pendant cette longue période, la fortune d'Egine traversa des phases diverses, que je vais résumer brièvement, en raison de l'importance qu'elles présentent pour l'interprétation chronologique des odes.

Au VIe siècle l'île avait atteint l'apogée de sa prospérité, et jusqu'aux guerres médiques, elle était restée la première puissance maritime de la Grèce : ni Corinthe, son ennemie

---

[1] Cf. Farnell, *Greek Lyric Poetry*, p. 199. — Croiset, *Hist. litt. grecque*, t. II, p. 337.

[2] Fragm. 34, Bergk, *P. L. G.*[4].

[3] Fragm. 5, 32, 33, Bergk, *P. L. G.*[4].

[4] Ol. VIII. Pyth. VIII. Isth. V, VI, VIII.Ném. III, IV, V, VI, VII, VIII.

séculaire, ni la rivalité naissante d'Athènes n'avaient réussi à entamer sa suprématie navale dans l'Archipel.

Les hostilités avec Athènes avaient duré presque sans interruption depuis le secours qu'Egine avait prêté aux Thébains après la bataille de l'Euripe [1], — lorsqu'en 491 Darius envoya des ambassadeurs par toute la Grèce, pour demander « la terre et l'eau ».

Il s'en faut qu'au début du péril perse, l'Hellade fût unanime à en apprécier la gravité : l'idée de solidarité devant le danger commun ne faisait que poindre, et n'avait pas encore étouffé les rivalités particulières de ville à ville qui divisaient alors toute la Grèce : l'intérêt personnel primait presque partout ce que nous appellerions aujourd'hui l'intérêt national.

Les Eginètes furent du nombre de ceux qui firent leur soumission au grand roi [2], dans lequel ils ne voyaient que l'ennemi d'Athènes, leur ennemie à eux, et celui dont la flotte, s'ils prenaient parti contre lui, avait le pouvoir de barrer à leur commerce tout accès vers les marchés d'Orient.

Les Athéniens de leur côté se servirent de cette défection d'Egine comme d'un moyen de se débarrasser d'une rivale dangereuse; l'île dorienne faisait partie de la Ligue Lacédémonienne [3] : c'est au chef de cette Ligue, à Sparte, qui avait jeté à l'eau les envoyés du grand roi, qu'Athènes dénonça les Eginètes « pour avoir trahi l'Hellade [4] ».

La plainte fut accueillie, et Egine dut livrer dix de ses plus notables citoyens, qui furent envoyés comme otages à Athènes [5].

---

[1] Voir p. 18.

[2] Hérodote, VI, 49.

[3] Cf. Busolt, *Griech.*, *Gesch.*², t. II, p. 572.

[4] Les termes employés par Hérodote (VI, 49) montrent bien qu'Athènes était en cette affaire guidée surtout par son intérêt personnel et qu'elle saisissait avec empressement un prétexte d'attaquer sa rivale : ποιήσασι δέ σφι ταῦτα ἰθέως Ἀθηναῖοι ἐπεκέατο, δοκέοντες ἐπὶ σφίσι ἐπέχοντας τοὺς Αἰγινήτας δεδωκέναι, ὡς ἅμα τῷ Πέρσῃ ἐπὶ σφέας στρατεύωνται. καὶ ἄσμενοι προφάσιος ἐπελάβοντο, φοιτέοντές τε ἐς τὴν Σπάρτην κατηγόρεον τῶν Αἰγινητέων τὰ πεποιήκοιεν προδόντες τὴν Ἑλλάδα.

[5] Hérodote, VI, 50 et suiv.

Vers 488, le refus par celle-ci de rendre ces otages fut le signal d'une nouvelle guerre avec l'île, qui ne cessa qu'à la veille de la seconde guerre médique [1].

Egine avait enfin ouvert les yeux et au mémorable congrès panhellénique qui se tint à l'Isthme dans l'automne de l'année 481, elle fit cause commune avec la Grèce, et se réconcilia sans réserve avec Athènes [2]. La réconciliation fut si complète qu'à l'époque de Salamine, ce fut à Egine que se réfugièrent en partie les femmes et les enfants de son ancienne ennemie [3].

A Salamine, les Eginètes rachetèrent vaillament leur erreur passée, et ce furent leurs vaisseaux qui, avec ceux des Athéniens, décidèrent du succès de la journée [4].

Après les guerres médiques, une longue période de paix et de prospérité s'ouvrit de nouveau pour l'île, et dura jusqu'en 458, lorsqu'après la défaite de la flotte Péloponnésienne par les Athéniens à Kekryphaleia, elle eut la funeste idée de faire alliance avec les vaincus. Sa confiance dans le passé, et sa jalousie de la puissance grandissante de son ancienne rivale furent sa perte. Le temps où elle pouvait se mesurer avec Athènes était loin, et elle et ses nouveaux alliés furent écrasés dans une grande bataille navale livrée non loin de ses propres côtes [5]. Sa force maritime était définitivement détruite : les Athéniens débarquèrent dans l'île, et après un long siège Egine dut capituler, et s'engager à démolir ses murs, à livrer ses vaisseaux de guerre, et à payer un tribut à Athènes [6].

Ainsi, pendant l'hiver 457/56 av. J.-C., prit fin la puissance d'Egine.

Sa prospérité matérielle néanmoins se releva bientôt, comme nous le verrons en traitant de la VIIIe Pythique, composée dix ans après la capitulation.

---

[1] Hérodote, VI, 85 et suiv.
[2] Hérodote, VII, 145.
[3] Hérodote, VIII, 41.
[4] Hérodote, VIII, 83 et suiv. ; VIII, 93.
[5] Thucyd, I, 105.
[6] Thucyd, I, 108.

Parmi les odes éginétiques, il n'y en a que deux, une Olympique [1], et une Pythique, — celle dont je viens de parler, — qui aient une date certaine. Des neuf autres, comprenant six Néméennes et trois Isthmiques, la plus difficile à classer chronologiquement est la VIIe Néméenne, — la seule de toutes les odes Isthmiques et Néméennes pour laquelle le scholiaste nous donne une date, mais malheureusement une date dont le chiffre est corrompu dans les manuscrits.

La scholie sous l'épigraphe de l'ode porte : Πρῶτος ὁ Σωγένης Αἰγινητῶν ἐνίκησε παῖς ὢν πεντάθλῳ κατὰ τὴν τεσσαρεσκαιδεκάτην Νεμεάδα. ἐτέθη δὲ ὁ πένταθλος πρῶτον κατὰ τὴν τρισκαιδεκάτην Νεμεάδα.

L'ère des Néméades partant de l'Ol. 51, 4 = 573 av. J.-C. [2], la 14e Néméade des manuscrits nous reporterait à l'année 547, soit à une date impossible pour une ode de Pindare [3].

Une correction s'impose donc, et comme il est probable que dans les manuscrits les plus anciens, les nombres étaient exprimés en chiffres, Hermann a proposé de lire νδ' (54) au lieu de ιδ' (14), pour la date de la victoire, et νγ' (53) au lieu de ιγ' (13), pour la date de l'introduction du πένταθλον aux Jeux Néméens.

De l'avis de M. Kenyon [4], cette double corruption, — supposant une faute identique dans deux lignes consécutives, — est improbable au point de vue paléographique. Rien n'empêche que le chiffre ιγ', pour l'introduction du πένταθλον, ne soit exact et c'est probablement ce chiffre, correct en lui-même,

---

[1] VIIIe Olympique.

[2] Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*², t. I, p. 668. — Christ, *Pind.*, 1896, p. LXXXVII.

[3] Corsini (*Diss. Agon.*, t. III, p. 3) a essayé de sauver le texte, en imaginant une instauration des Jeux Néméens, après les guerres persiques, instauration à partir de laquelle on aurait commencé une nouvelle numération des Néméades. Cette supposition n'a d'autre base qu'un passage de l'ὑπόθεσις des Néméennes, dans laquelle une des scholies dit que les vainqueurs ἐστέφοντο δὲ τὸ παλαιὸν ἐλαίᾳ, ὕστερον δὲ μετὰ τὴν συμφορὰν τῶν Μηδικῶν ἐπὶ τιμῇ τῶν κατοιχομένων σελίνῳ (Abel, p. 10). Cette assertion du scholiaste n'est corroborée par rien, et fût-elle exacte, elle ne justifierait pas l'hypothèse de Corsini, qui n'est du reste plus soutenue par personne.

[4] *In litteris.*

qui a été en partie cause de la corruption dans la ligne précédente.

Les manuscrits les plus anciens étaient certainement écrits en onciales, comme le démontrent les papyrus littéraires que nous possédons. La leçon corrompue a donc du être originairement :

KATATHNIΔNEMEAΔA

et le chiffre IΔ est un simple *lapsus calami* facilement explicable chez un scribe qui aura mal lu quelqu'original plus ou moins indistinct.

Quant à retrouver sous cette corruption la leçon vraie, la paléographie à elle seule ne nous offre aucun criterium qui permette d'arriver à une certitude. La correction de Hermann, adoptée sans discussion par les commentateurs modernes, est possible, mais il n'y aucune raison de la préférer à M, MA, MΔ, N ou NA, toutes leçons que M. Kenyon estime au moins aussi vraisemblables que NΔ.

De ces diverses leçons c'est MA, Néméade 41 = Ol. 71, 4 = 493 av. J.-C., qui me paraît la plus probable. La VIIe Néméenne serait ainsi la plus ancienne des épinicies adressées par Pindare à un Eginète, et appartiendrait à l'époque où la puissance de l'île n'avait encore subi aucune atteinte. La correction de Hermann placerait la victoire sous l'Ol. 78, 2 = 467 av. J.-C., et je ne puis me résoudre à voir dans l'ode une œuvre de maturité. Son style, en effet, présente encore à un degré très marqué les caractères distinctifs de jeunesse que j'ai relevés dans les trois épinicies précédentes : les phrases sont en général courtes, et reliées par de simples conjonctions; il n'y a nulle trace encore de cette ampleur qui commence déjà à poindre dans la VIIIe Néméenne (que les allusions historiques qu'elle renferme assignent à l'année 491), et surtout dans la VIe et dans la XIIe Pythique, qui sont de l'année 490.

L'inexpérience se révèle aussi dans le plan de l'ode, qui, malgré tous les efforts qu'on a fait pour l'expliquer, est indubitablement confus, et manque de pondération et d'unité. Le

poète se répète à plusieurs reprises, et n'a pas encore atteint cette maîtrise dans le maniement de ses pensées qu'il acquerra bientôt et qui le suivra jusqu'au bout.

Enfin l'insistance qu'il met à se défendre d'avoir voulu, ou de vouloir, médire de Néoptolème, semble également indiquer un débutant qui n'est pas encore sûr de lui-même.

D'autre part le proême de l'ode offre une analogie évidente avec celui de la VIIIe Néméenne, qui, dans la chronologie que je propose, la suit à deux années de distance.

Dans la première c'est Eleithyia, la déesse des enfantements, « parèdre des Moires aux pensées profondes » qui est invoquée : c'est grâce à elle que nous voyons le jour, — c'est elle qui nous remet pour ainsi dire entre les mains de sa sœur, ἀγλαόγυιος Ἥβα ; néanmoins

ἀναπνέομεν δ' οὐχ ἅπαντες ἐπὶ Ϝίσα·
εἴργει δὲ πότμῳ ζυγένθ' ἕτερον ἕτερα.[1]

L'invocation de l'ode à Deinis :

Ὥρα πότνια, κᾶρυξ Ἀφροδίτας ἀμβροσιᾶν φιλοτάτων,
ἅτε παρθενηίοις παίδων τ' ἐφίζοισα γλεφάροις,
τὸν μὲν ἀμέροις ἀνάγκας χερσὶ βαστάζεις, ἕτερον δ' ἑτέραις[2].

semble comme un écho et une continuation de ce début de la VIIe Néméenne.

Un autre point de contact entre les deux odes est le mythe de la querelle entre Ajax et Odysseus, qui leur est commun, quoique dans chacune d'elles il soit présenté sous un aspect, ou plutôt avec une morale différente, comme nous le verrons bientôt. Or, j'aurai à relever à plusieurs reprises une parenté pareille de mythes entre les odes d'une même époque.

Si les raisons que je viens d'indiquer semblent désigner la VIIe Néméenne comme une ode de jeunesse, par contre, d'après M. Graff[3], sa métrique devrait la faire classer parmi les œuvres d'une période plus avancée. La strophe de la

---

[1] Vers 5-6.
[2]Ném. VIII, 1-3.
[3] *Op. cit.*, p. 37.

VIIe Néméenne offrirait en effet une certaine analogie technique avec l'épode de la IIe Pythique, sur laquelle elle constituerait un progrès. L'argument est assez faible en lui-même, et ne saurait en présence de l'insuffisance de nos connaissances sur les lois de la métrique grecque, avoir dans le débat qu'une importance secondaire.

Quoi qu'il en soit, la chronologie de la VIIe Néméenne conservera toujours un certain degré d'incertitude : l'ode est une des plus difficiles, et certainement la plus obscure de toutes les épinicies de Pindare, et une partie de l'obscurité qui règne dans l'interprétation du poème lui-même semble avoir rejailli sur sa chronologie.

ODE V

Néméenne VIII : A Deinis d'Egine.

(Néméade 42 = Ol. 72, 2 = 491 av. J.-C.)

Nous nous retrouvons ici sur un terrain plus solide : en dehors des présomptions résultant du style et de la technique, qui, d'après Léop. Schmidt [1], indiqueraient à elles seules une œuvre de jeunesse, les allusions historiques que l'ode renferme sont suffisamment transparentes pour permettre de déterminer sa date d'une façon à peu près certaine.

Pindare célèbre une victoire au stade remportée aux jeux Néméens par le jeune Eginète Deinis, de la phratrie des Chariades [2], et mentionne une victoire semblable de son père Mégas [3], mort à l'époque où l'épinicie fut composée [4].

Après l'invocation charmante à la « Puberté souveraine », — allusion à la jeunesse du vainqueur, — le poète par une de ces transitions merveilleuses dont il a le secret, passe à Eaque, le fils de Zeus et de la nymphe Egine, le premier roi de

---

[1] *Op. cit.*, p. 430.
[2] Vers 46.
[3] Vers 16 et 47-48.
[4] Vers 44.

l'île, — à l'autorité duquel les héros des pays voisins se soumettaient à l'envi, « tant ceux qui dans l'âpre Athènes » gouvernaient le peuple, que les Pélopides de Sparte [1] ».

La supplication solennelle qui suit :

> ἱκέτας Αἰακοῦ σεμνῶν γονάτων πολίος θ' ὑπὲρ φίλας
> ἀστῶν θ' ὑπὲρ τῶνδ' ἅπτομαι... [2]

montre que cette puissance séculaire est menacée : la nature du péril est indiquée par le mythe.

C'est encore la querelle d'Ajax et d'Odysseus qui en forme l'objet : mais tandis que dans l'ode à Sôgenès, la légende est présentée comme illustrant la puissance de la poésie, qui seule donne l'immortalité, distribue la gloire et parfois exagère la renommée de celui qu'il lui plaît d'exalter, au détriment d'un autre plus méritant, — ici c'est le pouvoir néfaste de la calomnie et de l'éloquence artificieuse et mensongère, personnifiée par Odysseus, — qui est mis en lumière [3]. Cette éloquence pernicieuse a été la cause de l'injustice que les Grecs ont commise envers Ajax, le héros national d'Egine,

> κρυφίαισι γὰν ἐν ψάφοις Ὀδυσσῆ Δαναοὶ θεράπευσαν· [4]

et le passé légendaire est relié au présent par la réflexion que

> ... ἐχθρὰ δ' ἄρα πάρφασις ἦν καὶ πάλαι,
> αἰμύλων μύθων ὁμόφοιτος, δολοφραδής, κακοποιὸν ὄνειδος· [5]

Les événements historiques visés tant par le mythe lui-même, que par les réflexions qui en découlent, sont tout

---

[1] Vers 11-12.

[2] Ces vers (13-14) indiquent clairement que c'est Egine même et ses citoyens qui sont visés, et non pas le vainqueur et son père, comme le veulent certains commentateurs (Vauvilliers, *Traduction poétique des odes les plus remarquables de Pindare*, p. 290. — Bulle, dans *Fleckeisens Jahrbb.*, 1867, p. 385 et suiv.), ou même Pindare lui-même, comme d'autres l'ont prétendu (Léop. Schmidt, *op. cit.*, p. 432 et suiv. — Rauchenstein, *Philolog.* XIII, p. 431 et suiv.).

[3] Pindare accentue expressément, dans les vers 19 à 21, la nouveauté de l'aspect sous lequel il présente le mythe.

[4] Vers 26.

[5] Vers 32-33.

indiqués [1] : ce sont ceux qui suivirent l'arrivée en Grèce des envoyés de Darius, lorsque Athènes dénonça Egine pour avoir donné aux Perses « la terre et l'eau » et que Sparte imposa à l'antique cité d'Eaque l'humiliation de livrer des otages à sa rivale, comme gage de sa neutralité dans la guerre qui allait s'engager [2].

L'ingérence d'Athènes masquant ses vues égoïstes et envieuses derrière l'intérêt général, ne pouvait manquer d'être considérée par les Eginètes, comme un acte de mauvais gré injuste et perfide et comme un attentat à leur indépendance. L'intérêt général invoqué par Athènes était une idée trop nouvelle encore, pour leur paraître autre chose qu'un prétexte, à une époque où le panhellénisme n'était pas né.

Comme Ajax, les Eginètes se trouvaient donc victimes de l'éloquence astucieuse de leurs rivaux : Odysseus est le prototype des Athéniens rusés, éloquents et artificieux, tandis qu'Ajax représente la loyauté et la simplicité dorienne.

Boeckh et son école rapportent l'ode à l'époque qui suivit la bataille de Kekryphaleia (458 av. J.-C.), et voient dans le mythe une allusion à la situation d'Egine immédiatement avant sa chute. On ne comprendrait guère dans ce cas ce que viendrait faire l'éloquence astucieuse et mensongère, la calomnie et la perfidie, et les « suffrages » des Grecs circonvenus par des sophismes adroits. Il s'agit évidemment dans tout le poème, non d'une guerre, mais d'un différend dans lequel le droit est vaincu par l'astuce.

Les vers 35 et suivants :

> εἴη μή ποτέ μοι τοιοῦτον ἦθος, Ζεῦ πάτερ, ἀλλὰ κελεύθοις
> ἁπλόαις ζωᾶς ἐφαπτοίμαν, θανὼν ὡς παισὶ κλέος,
> μὴ τὸ δύσφαμον προσάψω.

sur lesquels Bergk se fonde pour ranger l'épinicie parmi les œuvres de vieillesse, ne sont pas plus probants dans la question

---

[1] M. Mezger (*op. cit.*, p. 325-326), le premier, a fait ressortir la vraie signification des allusions historiques de l'ode. Il a été suivi par M. Bury (*The Nemean odes of Pindar*, p. 145 et suiv.).

[2] Voir p. 37.

que les vers 40-42 de la VIIe Isthmique auxquels le même Bergk, par une inconséquence assez curieuse, refuse toute valeur comme argument dans un cas néanmoins absolument identique. Le souhait exprimé par les vers 35 et suivants est du reste tout général, et exprimât-il les sentiments personnels du poète, qu'on ne saurait y voir une preuve de vieillesse. On peut à tous les âges former le vœu de laisser en mourant à ses enfants une renommée de bon aloi.

ODE VI

Pythique VI : A Xénocratès d'Agrigente.

(Pythiade 24 = Ol. 72, 3 = 490 av. J.-C.)

Aux Jeux Pythiques de la 24e Pythiade (août-sept. 490 av. J.-C.), — quelques jours avant Marathon [1], — l'Agrigentin Xénocratès, de l'illustre famille des Emménides, frère de ce Théron qui devait devenir deux ans plus tard tyran d'Agrigente, remporta au quadrige la victoire dont Pindare s'est inspiré dans la VIe Pythique [2].

Les manuscrits donnent pour épigraphe à l'ode : Ξενοκράτει Ἀκραγαντίνῳ, mais par une anomalie que nous trouverons reproduite à l'Isthmique II, ce n'est pas au vainqueur lui-même, mais bien à son fils que le poème s'adresse.

La raison de cette anomalie est que l'ode de Pindare n'est pas l'épinicie officielle [3]. Comme il appert de la scholie à l'épigraphe de l'Isthmique II [4], c'est Simonide, alors dans tout

---

[1] *Metageitnion* de l'Ol. 72, 3. — Cf. A. Mommsen, *Delphika*, p. 214 et 298. — Pomtow, *Rhein. Mus.*, LI, p. 577, n.

[2] Schol. Pyth. VI, *ad init.* : Γέγραπται Ξενοκράτει Ἀκραγαντίνῳ νενικηκότι κατὰ τὴν κδ' Πυθίαδα. — Cf. Schol. Isthm. II, *ad init.* citée plus loin.

[3] Cf. Bury, *The Isthmian Odes of Pindar*, pp. 27-28 et p. 33.

[4] Οὗτος δὲ ὁ Ξενοκράτης οὐ μόνον Ἴσθμια νενίκηκεν ἵπποις, ἀλλὰ καὶ Πύθια τὴν κδ' Πυθιάδα, ὡς Ἀριστοτέλης ἀναγράφει· καὶ Σιμονίδης δὲ ἐπαινῶν αὐτὸν ἀμφοτέρας αὐτοῦ τὰς νίκας κατατάσσει (Abel, p. 379). — Bergk (*P. L. G.*[4], t. III ; Simonide, fragm. 6) suppose qu'il s'agit ici d'un encomion : mais qu'est-ce qu'un encomion qui chante une victoire aux jeux, si ce n'est une épinicie ?

l'éclat de sa gloire, qui doit avoir été chargé par Xénocratès de composer l'hymne destiné à la célébration solennelle du triomphe à Agrigente [1].

Le VIe Pythique est en réalité un monument (j'emprunte l'image à l'ode elle-même), distinct et spontané, consacré par l'amitié du poète au fils du vainqueur, Thrasybule, qui se trouvait alors en Grèce où il avait probablement accompagné le quadrige et les chevaux de son père [2], et avec qui Pindare semble avoir été lié de la plus étroite affection.

Ἀκούσατ' — dit-il au début de l'ode, — ἦ γὰρ ἑλικώπιδος Ἀφροδίτας ἄρουραν ἢ Χαρίτων ἀναπολίζομεν [3]..... ; c'est le champ d'Aphroditè [4] aussi bien que celui des Charites [5] que nous labourons!

Le poète et Thrasybule étaient jeunes tous deux : le premier avait 32 ans à l'époque de la victoire pythique, et le second, que l'ode nous représente comme ἄδικον οὔθ' ὑπέροπλον ἥβαν δρέπων (v. 48), ne devait guère être plus âgé.

La communauté de race et de caste a pu les rapprocher au début. Les Emménides se vantaient en effet d'une origine thébaine : ils prétendaient descendre de Cadmus par Oedipe et Polynice, et appartenaient au noble clan des Aigides, auquel il est probable que se rattachait également la famille de Pindare.

Peut-être s'étaient-ils déjà connus à Athènes, à l'époque où Pindare y faisait son apprentissage poétique. Le vers 49 de l'ode nous apprend que le jeune Agrigentin avait étudié la poésie : σοφίαν δ' ἐν μυχοῖσι Πιερίδων (δρέπει) [6]. Or dès la fin du

---

[1] Sic Bury, *loc. cit.*

[2] En interprétant à la lettre le vers 18 de la IIe Isthmique : ἐν Κρίσᾳ δ' εὐρυσθενὴς εἶδ' Ἀπόλλων νιν κ. τ. λ, on devrait en conclure que Xénocratès était également présent à la victoire.

[3] J'adopte la lecture de Boehmer (*Pind. Sic. Oden*, p. 2) : ἦ ... ἦ pour ἦ ... ἤ. La correction, si c'en est une, est tout indiquée par la paraphrase du scholiaste au vers 1.

[4] Les Grecs confondaient sous un même nom l'amour et l'amitié : Aphroditè présidait à l'une et à l'autre; cf. *Le Banquet de Platon*.

[5] En tant que conférant la victoire aux jeux.

[6] Cf. Bury, *loc. cit.*

VIe siècle, Athènes se préparait à devenir le centre littéraire de l'Hellade, et les étudiants de toutes les parties du monde grec commençaient à y affluer. C'est là très probablement que Thrasybule était venu puiser ses connaissances poétiques. Rien n'empêche donc de supposer que lui et Pindare aient été compagnons d'étude.

En tout cas il est permis d'induire des vers 52 à 54 [1] de la VIe Pythique et surtout du Scolion fragm. 124 [2] qu'ils étaient devenus plus tard camarades de plaisir. Tant le début de la VIe Pythique que celui de la IIe Isthmique, composée bien des années après, et le ton d'intimité affectueuse qui règne dans ces deux odes et dans le fragment cité, ne laissent aucun doute sur l'amitié qui unissait les deux jeunes hommes.

Aussi quand le père de Thrasybule fut proclamé vainqueur à Pythô, Pindare dédia à son ami un chant de triomphe séparé, tout spontané et désintéressé, un de ces παιδείοι ὕμνοι auxquels il devait faire allusion plus tard dans la IIe Isthmique (v. 3) [3], et dont l'ami est le véritable héros : cet hymne est la VIe Pythique et fut exécuté à Delphes, ainsi que les premiers vers l'indiquent.

Le mythe glorifie le dévouement filial d'Antiloque, mort en sauvant la vie de son père Nestor ; le poète en fait une application directe à Thrasybule : de même qu'Antiloque apparaissait aux jeunes hommes de jadis ὕπατος ἀμφὶ τοκεῦσιν ἔμμεν πρὸς ἀρετάν (v. 42), de même parmi ceux d'aujourd'hui, Thrasybule πατρῴαν μάλιστα πρὸς στάθμαν ἔβα (v. 45).

Ce parallèle entre Antiloque et Thrasybule a donné nais-

---

[1] γλυκεῖα δὲ φρὴν
καὶ συμπόταισιν ὅμιλεῖν
μελισσᾶν ἀμείβεται τρητὸν πόνον.

[2] Ὦ Θρασύβουλ', ἐρατᾶν ὄχημ' ἀοιδᾶν,
τοῦτό τοι πέμπω μεταδόρπιον. ἐν ξυνῷ κεν εἴη συμπόταισίν τε γλυκερὸν
καὶ Διωνύσοιο καρπῷ καὶ κυλίκεσσιν Ἀθαναίαισιν κέντρον,
δείπνου δέ λήγοντος γλυκὺ τρωγάλιον
καίπερ πεδ' ἄφθονον βοράν.

[3] Cf. Bury, *op. cit.*, p. 33.

sance depuis Heyne à une légende suivant laquelle le trait particulier de dévouement filial visé par Pindare, aurait consisté pour Thrasybule à avoir laissé proclamer vainqueur à sa place son père, dont il aurait mené le char à la victoire.

Cette hypothèse, qu'à de rares exceptions près tous les commentateurs modernes ont adoptée, ne repose absolument sur rien.

Avant tout il n'est nullement démontré que Thrasybule ait servi d'ἡνίοχος à Xénocratès; le scholiaste se fondant sur les vers 18 et suivants de la IIe Isthmique, dit expressément le contraire [1], et le vers 19 de la VIe Pythique n'est rien moins que probant [2].

D'ailleurs le fait, fût-il constant, n'aurait rien présenté d'extraordinaire [3], et n'aurait dans aucun cas donné à Thrasybule le droit de se faire proclamer vainqueur. Dans les concours hippiques la victoire appartenait non pas au jockey ou au cocher, mais au propriétaire des chevaux [4].

Ce serait du reste excéder au delà de toute mesure les limites de l'exagération permise au lyrisme, que de mettre sur le même pied le dévouement d'un fils qui donne sa vie pour sauver celle de son père, et le fait d'un jeune sportsman distingué [5], guidant les chevaux paternels à la victoire [6].

L'histoire troublée de la Sicile, et d'Agrigente en particulier — pendant les années qui ont précédé l'ode ont dû fournir au fils de Xénocratès plus d'une occasion de défendre la vie ou

---

[1] Schol. Pyth. VI, 13.

[2] Cf. Bury, *op. cit.*, Appendix B, p. 162.

[3] Dans la Ve Pythique nous verrons Karrhotos, le beau-frère d'Arkésilas, figurer comme ἡνίοχος du roi de Cyrène, aux Jeux Pythiques où le quadrige de celui-ci remporta le prix.

[4] Cf. P. Stengel, *Die griechischen Kultusaltertümer*, p. 181 (*Handbuch der klass. Altertumsw.*, von Iwan von Müller, Band V, Abth. 3). — Cf. Oxyr. Pap. où l'on trouve constamment mentionné comme vainqueur le propriétaire du τέθριππος ou du κέλης.

[5] Cf. vers 50-51.

[6] Cf. Hartung, *Pindar's Werke*, t. II, p. 270. — Gildersleeve, *Pindar*, p. 316.

l'honneur de son père, et de mériter ainsi les éloges de son ami [1]. Il n'est donc nul besoin de recourir à des hypothèses fantaisistes pour expliquer l'application à Thrasybule du mythe d'Antiloque.

ODE VII

Pythique XII : A Midas d'Agrigente.

(Pythiade 24 = Ol. 72, 3 = 490 av. J.-C.)

Aux mêmes Jeux Pythiques auxquels Xénocratès triompha au quadrige, un autre Agrigentin, l'aulète Midas, fut proclamé vainqueur au concours de la flûte. Le scholiaste nous apprend qu'il fut couronné deux fois à Pythô, à la 24e et à la 25e Pythiade (490 et 486 av. J.-C.) : γέγραπται ἡ ᾠδὴ Μίδᾳ Ἀκραγαντίνῳ. οὗτος ἐνίκησε τὴν εἰκοστὴν τετάρτην Πυθιάδα καὶ τὴν κε'; mais comme il n'est fait mention dans l'ode que d'une victoire, c'est évidemment à l'occasion de la première seule que l'épinicie a été composée.

Midas était un aulète célèbre: d'après M. Mezger [2], il aurait enseigné à Athènes, où il aurait compté parmi ses élèves Lamproklès, le maître de Sophocle et de Damon, et où il aurait été lié avec un des maîtres de Pindare, Agathoclès. Peut être y rencontra-t-il le poète thébain lui-même.

La VIe et la XIIe Pythiques sont les plus anciennes en date [3] des épinicies consacrées par Pindare à des Siciliens : elles forment comme un prélude exquis aux grandes odes à Hiéron, à Théron, à Chromios et à Agésias, qui marquent l'apogée de son génie.

---

[1] *Sic* Hartung, *loc. cit.*

[2] *Op. cit.*, p. 197.

[3] La XIIe Pyth. est évidemment postérieure à la VIe : les premiers vers de l'ode à Midas indiquent nettement qu'elle a été exécutée à Agrigente, tandis que l'ode à Xénocratès le fut à Delphes même, au lendemain de la victoire.

ODE VIII

NÉMÉENNE V : A PYTHÉAS D'EGINE.

(Néméade 43 = Ol. 72, 4 = 489 av. J.-C.)

[La chronologie de la Ve Néméenne étant intimement liée à celle de la Ve et de la VIe Isthmique, on la trouvera plus loin (Ode XIV), combinée avec l'étude de ces deux dernières.]

ODE IX

OLYMPIQUE XIV : A ASOPICHOS D'ORCHOMÈNE.

(Ol. 73 = 488 av. J.-C.)

D'après la scholie à l'épigraphe de la XIVe Olympique, la victoire d'Asopichos d'Orchomène au stade des enfants, aurait été remportée à l'Ol. 76 : οὗτος ἐνίκησε τὴν οϛ' Ὀλυμπιάδα σταδίῳ ; dans quelques manuscrits et dans l'Aldine l'épigraphe elle-même porte : νικήσαντι τὴν οζ' Ὀλυμπιάδα.

Le papyrus d'Oxyrhynchus montre que l'un et l'autre de ces chiffres sont corrompus : sous l'Ol. 76 (οϛ'), en effet, il donne comme vainqueur au stade des enfants un Lacédémonien [1], et sous l'Ol. 77 (οζ') un Corinthien [2].

Une correction s'impose donc, — et comme il est peu probable que le chiffre des dizaines ait pu être corrompu de π en ο, — c'est dans les 70 que la vraie leçon doit être cherchée.

Nous connaissons par le papyrus les vainqueurs au stade des enfants pour les Ol. 75, 76, 77 et 78, et M. C. Robert [3] a montré que le vainqueur à l'Ol. 79 est très probablement Pytharchos de Mantinée. La victoire d'Asopichos ne saurait par conséquent être placée que sous une des Olympiades antérieures

---

[1] C. I, l. 14 [.....λ] ακων παιδ σταδιον.
[2] C. I, l. 27 [...]τανδριδας κορινθιος παιδ σταδιον.
[3] *Hermes*, XXXV, p. 175 et 183.

à l'Ol. 75. La correction la plus vraisemblable est ΟΓ (73) : les signes Γ et ϝ (ϛ') [1] se ressemblaient fort, et nous connaissons de nombreux exemples de la corruption inverse (Γ pour ϝ).

Le poème, tout imprégné de fraîcheur et de grâce juvénile, serait donc la plus ancienne des épinicies de Pindare consacrées à une victoire olympique, et appartiendrait encore à la première période de sa carrière [2].

A ces mêmes Jeux Olympiques de l'Ol. 73, auxquels triompha Asopichos, Gélon, tyran de Géla, remporta la victoire au quadrige [3].

ODE X

Néméenne II : A Timodèmos d'Athènes.

(Néméade 44 = Ol. 73, 2 = 487 av. J.C.)

L'argument que M. Fraccaroli [4] tire du vers 13 de l'ode à Timodèmos, pour établir que le poème doit être antérieur à la bataille de Salamine (480 av. J.-C.), me semble décisif. Pindare, en effet, mentionnant l'île où le vainqueur avait été élevé :

> καὶ μὰν ἁ Σαλαμίς γε θρέψαι φῶτα μαχατὰν
> δυνατός [5].,

---

[1] Le caractère ϛ' pour exprimer le chiffre 6 est d'origine relativement moderne. Il dérive paléographiquement du Vau ou Digamma : ϝ, qui dans la numération ancienne en usage à l'époque alexandrine représentait le chiffre 6. (Cf. Reinach, *Epigraphie grecque,* p. 222.)

[2] Les analogies de métrique que M. Graff (*op. cit.,* p. 24-25) croit reconnaître entre la XIVe Olympique et la VIIIe Isthmique, qui date de l'Ol. 75, 2, n'ont plus qu'un intérêt de curiosité, depuis qu'il est devenu impossible de rapprocher les dates des deux odes.

[3] Voir Pausanias (VI, 9, 2), qui mentionne le quadrige dédié par Gélon à Zeus Olympien, en l'honneur de sa victoire. Le quadrige, et la statue de Gélon que le char portait, étaient l'œuvre du sculpteur éginète Glaukias. Une partie de la base de l'ex-voto portant la signature de l'artiste : ΓΛΑΥΚΙΑΣ: ΑΙΓΙΝΑΤΑΣ : Ε[Π]ΟΙΕΣΕ, a été retrouvée à Olympie (Roehl IGA, 359).

[4] *Le Odi di Pindaro,* p. 538.

[5] M. de Wilamowitz-Moellendorf (*Hermes,* XII, p. 342, n. 26), a démontré que parmi les diverses explications que les scholies proposent pour ces vers, c'est celle d'Asklépiadès qui doit être préférée : εἰκός ἐστιν αὐτὸν

ne fait aucune allusion à la bataille. Or, si l'ode avait été composée après la plus glorieuse des victoires navales qu'Athènes et les Grecs aient remportées sur les Barbares, il n'est pas admissible que le poète célébrant un Athénien, eût parlé de Salamine sans dire un seul mot de l'événement mémorable entre tous dont ce nom évoquait le souvenir [1].

D'autre part, il faut tenir compte de la victoire olympique, — également au pancrace, — que Timodèmos, d'après le scholiaste [2], remporta postérieurement à sa victoire à Némée. Or, nous connaissons les noms des vainqueurs olympiques au pancrace pour les Olympiades 75 (480 av. J.-C.), à 79 (464 av. J.-C.) [3], — et parmi ces noms ne figure pas celui de Timodèmos. Sa victoire olympique ne saurait donc trouver place qu'avant la première, ou après la dernière de ces deux dates. Mais s'il fallait la reporter après l'Ol. 79, c'est-à-dire, au plus près, à l'Ol. 80 (460 av. J.-C.), il se serait écoulé plus de 20 ans entre les deux victoires, ce qui serait tout à fait exceptionnel : c'est donc avant l'Ol. 75 qu'il faut chercher la date de la victoire olympique.

Enfin il résulte des vers 6 à 10 :

ὀφείλει δ' ἔτι, . . .
. . . . . .
θαμὰ μὲν Ἰσθμιάδων δρέπεσ-
θαι κάλλιστον ἄωτον ἐν
Πυθοῖσί τε νικᾶν
Τιμονόου παῖδ'.,

que la célébration néméenne à laquelle l'ode se rattache, doit avoir précédé à peu de distance une double célébration dans

---

εἶναι τῶν τὴν Σαλαμῖνα κατακληρουχησάντων Ἀθηναίων· εἰκὸς οὖν αὐτὸν γεννηθέντα Ἀθήνησι τεθράφθαι ἐν Σαλαμῖνι (Abel, p. 64). Les clérouques attiques de l'île pouvaient donc être correctement désignés comme Ἀθηναῖοι οἱ ἐν Σαλαμῖνι οἰκοῦντες.

[1] Cf. Pyth. I, 76; Isthm. V, 49. — M. Carl Robert, *op. cit.*, p. 184, reconnaît toute la force de l'argument.

[2]Ném. II, 1 (Abel, p. 51) : ἐλπὶς οὖν, φησίν, ἐστὶν ἀπὸ Διὸς αὐτὸν ἀρξάμενον τῶν ἀγώνων καὶ μετὰ ταῦτα νικήσειν· ὅ καὶ ἐγένετο εὐθέως· μετὰ γὰρ τὴν Νεμεακὴν νίκην ἐστεφανοῦτο τὰ Ὀλύμπια.

[3] Cf. C. Robert, *op. cit.*, p. 183.

une même saison (θαμά) des Jeux Isthmiques et des Jeux Pythiques; la Néméade 44 (Hékatombaion Ol. 73, 2 = juillet 487 av. J.-C.) qui précède de neuf mois l'Isthmiade 48 (Munychion Ol. 73, 2 = avril 486 av. J.-C.), — laquelle est suivie à son tour à quatre mois de distance par la Pythiade 25 (Métageitnion Ol. 73, 3 = août 486 av. J.-C.), — répond à ces conditions, et semble tout indiquée pour la victoire de Timodèmos, en raison des analogies de plan et de composition que la IIe Néméenne présente avec la VIIe Pythique, — dont la date (486 av. J.-C.) est certaine [1]. La victoire olympique trouve ainsi sa place naturelle à l'Ol. 74.

L'argumentation sur laquelle Léopold Schmidt [2] se fonde pour ranger l'ode parmi les œuvres de vieillesse, n'est guère sérieuse : étant donnée surtout la brièveté du poème, il est inexact que la victoire n'y occupe pas une place importante, et le fait fût-il vrai, qu'il ne prouverait rien : à toutes les époques de la carrière du poète, on rencontre des odes, — souvent bien plus longues que la Néméenne II, — où la victoire n'est que simplement mentionnée [3]. Quant aux prétendues analogies avec la IVe Olympique, elles n'existent pas.

Les considérations de métrique qui ont induit MM. Graff [4] et Christ [5] à placer l'ode entre les années 459-451, en raison, suivant ce dernier, des ressemblances rythmiques qu'elle présente avec la IXe Olympique et la VIIIe Pythique, ont perdu toute valeur, depuis qu'il est démontré, comme nous le verrons, que ces deux dernières odes sont séparées par un intervalle non de 6, mais de 20 ans.

---

[1] Voir Ode XI. — Cf. Thiersch, *Pindarus Werke*, t. II, p. 314.
[2] *Op. cit.*, p. 516.
[3] Cf. notamment Isthm. VII, Ol. II, Pyth. IV, etc.
[4] *Op. cit.*, p. 39.
[5] *Pind.*, 1896, p. 243.

ODE XI

Pythique VII : A Mégaklès d'Athènes

(Pythiade 25 = Ol. 73. 3 = 486 av. J.-C.)

L'Ἀθηναίων Πολιτεία a permis à MM. de Wilamowitz-Moellendorf[1] et Pomtow[2] de dégager la personnalité de l'Alcméonide Mégaklès, — auquel est adressée la VIIe Pythique, — de l'obscurité dans laquelle le silence du scholiaste l'avait laissée enveloppée, et d'établir d'une façon indépendante des scholies, la date à laquelle l'ode a dû être composée.

Il s'agit du Μεγακλῆς Ἱπποκράτους Ἀλωπεκῆθε de l'ostrakon célèbre trouvé sur l'acropole d'Athènes[3], lequel Mégaklès fut une des victimes de la réaction contre les Pisistratides[4] après la bataille de Marathon, et fut ostracisé en l'an 487 av. J.-C.[5]

Hippokratès était mort peu avant la victoire de son fils, et Pindare lui avait consacré un thrène, comme nous l'apprend le scholiaste qui ignore néanmoins le degré exact de parenté unissant le défunt au vainqueur[6].

L'ode est évidemment écrite sous l'impression du double malheur qui venait de frapper les Alcméonides : la mort d'Hippokratès et l'exil de Mégaklès.

La victoire Pythique au quadrige marque comme une éclaircie après les orages récents ;

νέᾳ δ' εὐπραγίᾳ
χαίρω τι·,

---

[1] *Aristoteles und Athen,* t. II, p. 323-328.

[2] *Rhein. Mus.,* LI, p. 577-588.

[3] CIA, IV, 3, p. 192.

[4] Mégaklès avait embrassé le parti des tyrans, v. Busolt, *Griech. Gesch.*[2], t. II, p. 567 et 638.

[5] Ἀθην. Πολ. chap. XXII : εὐθὺς δὲ τῷ ὑστέρῳ ἔτει ἐπὶ Τελεσίνου ἄρχοντος (Ol. 73, 2 = 487/86 av. J.-C.). . . . . ὠστρακίσθη Μεγακλῆς Ἱπποκράτους Ἀλωπεκῆθεν.

[6] Schol. v. 17 : ἔοικε δὲ τὸ περὶ τὴν τοῦ Ἱπποκράτους τελευτὴν περὶ τοῦτον τὸν καιρὸν ἀπηντηκέναι, εἰς ὃν καὶ θρῆνον γράφει ὁ Πίνδαρος· ἦν δὲ ὁ Ἱπποκράτης συγγενὴς τοῦ νικηφόρου. — Suivant Boeckh (t. II, 2, p. 625) le fragment : Ὄλβιος ὅστις . . . . . etc. (fragm. 137) proviendrait de ce thrène.

dit le poète au vers 18, puis il ajoute, visant clairement l'ostracisme :

. . . . . τὸ δ' ἄχνυμαι,
φθόνον ἀμειβόμενον
τὰ καλὰ Ϝέργα.

Les sympathies aristocratiques de Pindare souffraient de l'envieuse disgrâce qui venait de s'abattre sur l'un des membres de cette illustre et opulente famille dont il associait la grandeur à la grandeur même d'Athènes, et qui « dans la divine Pythô » avait construit admirable la demeure d'Apollon [1] ».

Il dépeint en quelques mots dans les derniers vers la fortune si tourmentée des Alcméonides :

. . . . . φαντί γε μὰν
οὕτω κεν ἀνδρὶ παρμονίμαν
θάλλοισαν εὐδαιμονίαν
τὰ καὶ τὰ φέρεσθαι.

L'absence de toute allusion à la bataille de Marathon n'a pas lieu de nous étonner ici. Les Alcméonides étaient suspects de « médisme » et avaient même été soupçonnés d'intelligence avec les Perses après leur défaite [2].

Les circonstances dans lesquelles l'ode a été écrite expliquent en même temps sa brièveté et sa simplicité : elle fut sans doute composée et exécutée à Delphes au lendemain de la victoire, et elle n'est autre chose, comme le dit M. Pomtow, qu'une « chaude poignée de main d'un ami fidèle, un court mais » d'autant plus cordial souhait de bonheur pour la νέᾳ εὐπραγίᾳ, » pour le premier sourire du soleil du bonheur, après d'aussi » lourds coups du destin ».

La date du scholiaste (κε' Πυθιάδα = 486 av. J.-C.), telle que nous l'ont transmise le manuscrit de Goettingue et le manuscrit D de Florence (les seuls où les chiffres ne soient

---

[1] Vers 10-12 :

. . . Ἄπολλον, οἳ τεόν γε δόμον
Πυθῶνι δίᾳ
θαητὸν ἔτευξαν.

[2] Hérodote, VI, 115.

pas évidemment corrompus [1], est donc en parfaite harmonie avec les allusions que l'ode renferme, et la computation des Pythiades suivie par les Alexandrins se trouve une fois de plus confirmée. S'il fallait avec Boeckh reporter la victoire de quatre ans en arrière, elle tomberait quelques jours avant Marathon et les allusions du poème n'auraient plus de sens.

ODE XII

ISTHMIQUE VI : A PHYLAKIDAS D'EGINE.

(Isthmiade 49 = Ol. 73, 4 = 484 av. J.-C.)

[Comme pour la Néméenne V, voir plus loin *sub* Isthmique V (ode XIV).]

ODE XIII

NÉMÉENNE I : A CHROMIOS DE SYRACUSE.

(Néméade 47 = Ol. 74, 4 = 481 av. J.-C.)

Des deux odes, — la Néméenne I et la Néméenne IX, — adressées au Sicilien Chromios, fils d'Agésidamos, celle-là seule célèbre une victoire à Némée ; l'autre (improprement classée, comme nous l'avons vu, parmi les Néméennes [2]), a été composée en l'honneur d'une victoire aux jeux pythiques de Sicyone.

La plus ancienne dans l'ordre chronologique est la Néméenne I.

Le scholiaste affirme expressément en deux endroits [3], que

---

[1] Ces deux manuscrits portent : Γέγραπται ἡ ᾠδὴ Μεγακλεῖ Ἀθηναίῳ νικήσαντι τὴν κε' Πυθιάδα τεθρίππῳ. κ. τ. λ. — Les autres manuscrits datent l'ode de la 88e Pythiade ! ! (τὴν ὀγδοηκοστὴν ὀγδόην Πυθιάδα). — Pour l'exégèse complète des scholies des manuscrits de Göttingue et de Florence, voir Pomtow, *op. cit.*, p. 579 et 586 et von Wilamowitz-Moellendorf, *op. cit.*, p. 324.

[2] Voir p. 12.

[3] Schol.Ném. I, 8 : νικᾷ δὲ νῦν ἵππων ἅρματι πρῶτον ἀγωνισάμενος (Abel, p. 24). — *Ibid.*, v. 49 : ... ὁ Πίνδαρος ἀπὸ τῆς πρώτης τοῦ Χρομίου νίκης προμαντεύεται, ὅτι καὶ τῶν λοιπῶν στεφάνων τεύξεται (Abel, p. 36).

la victoire au quadrige qui en forme l'objet est la première que Chromios ait remportée, et une lecture quelque peu attentive des deux poèmes montre que la Néméenne IX doit être postérieure de plusieurs années à l'autre ode.

Dans la Néméenne IX, en effet, Pindare passe en revue le passé glorieux de Chromios, depuis ses premiers exploits à la bataille d'Héloros (492 av. J.-C.), où il combattait à côté de Gélon au service d'Hippokratès, tyran de Géla, dans la campagne contre Syracuse :

. . . . . λέγεται μὰν Ἕκτορι μὲν κλέος ἀνθῆσαι Σκαμάνδρου χεύμασιν
ἀγχοῦ, βαθυκρήμνοισι δ' ἀμφ' ἀκταῖς Ἑλώρου,
ἔνθα Ῥέας πόρον ἄνθρωποι καλέοισι, δέδορκεν
παιδὶ τωὔτ' Ἀγησιδάμου φέγγος ἐν ἁλικίᾳ πρώτᾳ · [1],

jusqu'à sa vieillesse :

ἐκ πόνων δ', οἳ σὺν νεότατι γένωνται σύν τε δίκᾳ,
τελέθει πρὸς γῆρας αἰὼν ἁμέρα [2].

La Néméenne I, par contre, est encore toute tournée vers l'avenir ; la victoire à Némée, et la prospérité présente du vainqueur sont comme un présage de triomphes nouveaux. Le mythe de la naissance d'Hèraklès qui termine l'ode, et la prophétie de Tirésias, sont symboliques des brillantes destinées qui attendent encore Chromios [3], et les vers 42 et 43 de la Néméenne IX :

. . . . . τὰ δ' ἄλλαις ἁμέραις
πολλὰ μὲν ἐν κονίᾳ χέρσῳ, τὰ δὲ γείτονι πόντῳ φάσομαι.,

forment comme un écho de la prédiction concernant Hèraklès aux vers 61 à 63 de la Néméenne I :

. . . . . ὁ δὲ Ϝοῖ φράζε καὶ παντὶ στρατῷ, ποίαις ὁμιλήσει τύχαις,
ὅσσους μὲν ἐν χέρσῳ κτανών,
ὅσσους δὲ πόντῳ θῆρας ἀιδροδίκας ·

Un assez long intervalle doit donc séparer les poèmes, d'autant plus que le second, la Néméenne IX, dont la composition se

---

[1]Ném. IX, 39-42.
[2]Ném. IX, 44.
[3] *Sic* Didyme, schol. Ném. I, 49 (Abel, p. 36).

rapporte, comme nous le verrons, à l'année 476/75, est lui-même postérieur d'un certain temps à la victoire qu'il célèbre[1].

Mais à côté de la pensée prophétique, qui forme la note dominante de la première Néméenne, circule avec une délicatesse infinie une autre pensée toute gracieuse, celle de l'hymen, comme récompense des fatigues et des labeurs.

Dès le début le poète rappelle la légende d'Alphéos roulant ses flots sous la mer, à la poursuite d'Artémis, et la joignant pour s'unir à elle, à Ortygie [2] :

Ἄμπνευμα σεμνὸν Ἀλφεοῦ,

. . . . . .

δέμνιον Ἀρτέμιδος,.

Plus loin l'idée d'hymen est évoquée par celle du don que jadis Zeus fit à Perséphonè de la Sicile, — et que tout auditeur savait être le douaire de la déesse, εἰς ἀναχαλυπτήρια.

Enfin, dans la prophétie de Tirésias, c'est l'hymen d'Hèraklès avec Hèbè qui couronne la carrière du héros déifié.

Il ne saurait y avoir de doute que ces allusions répétées ne visent un fait personnel au vainqueur [3].

Nous savons par le scholiaste [4] que Chromios avait épousé la sœur de Gélon dont il avait été l'un des fidèles de la première heure et dont il avait, depuis ses débuts à Héloros, suivi la fortune. C'est évidemment ce mariage que l'ode a en vue.

Elle doit donc être antérieure à la mort de Gélon, survenue en 478 av. J.-C. (Ol. 75, 3) [5], mais postérieure à la conquête par celui-ci de Syracuse en 485 (Ol. 73, 4) [6],

---

[1] VoirNém. IX, 52: Pindare parle de la victoire comme d'une chose de jadis, ποτέ. — Cf. Ode XXIII, p. 99.

[2] Pindare suit la forme ancienne de la légende d'après laquelle c'est Artémis elle-même, et non Aréthuse, qui fut l'objet des poursuites d'Alphéos. Voir schol. Ném. I, 3 (Abel, p. 19) et Pyth. II, 12. — Cf. Roescher, t. I, p. 257.

[3] Cf. L. Schmidt, *op. cit.*, p. 462. — Mezger, *op. cit.*, p. 111. — Bornemann, *Bursian-Müllers Jahresbericht*, LXXI, p. 279.

[4] Schol. Ném. IX, 95 (Abel, p. 277).

[5] Diod. XI, 38. — Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*², t. II, p. 779, n. 3 et p. 797.

[6] Hérodote, VII, 155. — Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*², t. II, p. 779, n. 3 et p. 785.

puisqu'elle nous montre (v. 19-24) Chromios installé dans la nouvelle capitale.

D'autre part, comme Pindare ne fait aucune allusion à la bataille d'Himéra (480 av. J.-C.), dans laquelle Chromios a très certainement figuré à côté des fils de Deinoménès, l'ode doit être antérieure à cette bataille [1]; je crois donc pouvoir placer la victoire néméenne à la Néméade 47 = Ol. 74, 4 = 481 av. J.-C. [2].

Le scholiaste se trompe en associant la Néméenne I à la fondation d'Etna [3] : son erreur provient d'une fausse interprétation de l'épithète Αἰτναῖος appliquée à Zeus au vers 6. Cette épithète n'a rien de commun avec la ville d'Etna. Zeus était essentiellement le dieu des hauteurs : de même qu'en Grèce on l'invoquait sous le nom d'Ὀλύμπιος, à Rhodes sous celui d'Ἀταβύριος, en Syrie sous celui de Κάσιος, — en Sicile on l'appelait Αἰτναῖος.

Quant à la question de savoir s'il y a lieu de conclure des vers 19 et 20 :

ἔσταν δ' ἐπ' αὐλείαις θύραις
ἀνδρὸς φιλοξείνου καλὰ μελπόμενος,

que Pindare lui-même était présent à l'exécution solennelle de l'ode, et que celle-ci doit par conséquent se rattacher à l'un des séjours du poète en Sicile, elle a été définitivement tranchée dans le sens négatif par Rauchenstein [4], dont je ne sache pas

---

[1] Pindare, il est vrai, ne mentionne pas davantage la bataille d'Héloros; mais ici son silence s'explique par le fait que l'ode a été exécutée à Syracuse, et que c'est contre Syracuse que Chromios combattait à Héloros.

[2] Léop. Schmidt (*op. cit.*, p. 457) voit dans la Ném. I une œuvre de la quarantième année du poète, et fait remarquer très justement les analogies de pensée qu'elle présente avec l'Isthm. VI qu'il rattache à l'Ol. 74, 3 (482 av. J.-C.). Mais par une inconséquence assez étonnante, il n'en place pas moins la Néméenne sous l'Ol. 75, 4 (477 av. J.-C.), soit 5 ans après la date qu'il assigne à l'Isthmique, et à une époque où, d'après sa propre computation, Pindare aurait eu non pas 40, mais 45 ans. Par contre, la chronologie que je propose est en harmonie complète avec les prémisses posées par Schmidt.

[3] Schol. Ném. I, 1 (Abel, p. 14). — Cf. L. Schmidt, *op. cit.*, p. 455.

[4] *Zur Einleitung in Pindar's Siegesliedcr*, p. 124, note. — Voir aussi Léop. Schmidt, *op. cit.*, p. 456.

qu'on ait jamais sérieusement essayé de réfuter l'argumentation. Le mot ἔσταν du vers 19, ne doit pas plus être pris dans son sens littéral, que ἐπέβαν dans le vers précédent :

. . πολλῶν ἐπέβαν καιρὸν οὐ ψεύδει βαλών.

La métaphore de ἐπέβαν se continue logiquement dans ἔσταν, par une association naturelle d'idées. Rauchenstein cite toute une série d'expressions métaphoriques analogues dans Pindare : le plus frappant de ces exemples est tiré de la IIe Pythique, où le poète dit aux vers 3 et 4 :

ὔμμιν τόδε τᾶν λιπαρᾶν ἀπὸ Θηβᾶν φέρων
μέλος ἔρχομαι . . .,

alors qu'il résulte expressément des vers 67 et 68 :

. . . . . τόδε μὲν κατὰ Φοίνισσαν ἐμπολὰν
μέλος ὑπὲρ πολιᾶς ἁλὸς πέμπεται ·,

que l'ode est envoyée à Hiéron d'au delà des mers, « comme une marchandise phénicienne ».

Pour ce qui est de l'expression ἁρμόδιον δεῖπνον du vers 21 il faut, je crois, l'entendre avec M. Bornemann [1] du banquet nuptial, et lire au même vers ϝοι au lieu de μοι.

ODE XIV

Isthmique V : A Phylakidas d'Egine

(Ol. 75, 1 = 480 av. J.-C.)

La Ve Néméenne, et la VIe et la Ve Isthmique, dans lesquelles Pindare célèbre les victoires au pancrace des fils de l'Eginète Lampon [2], de l'illustre phratrie des Psachylides, forment comme une trilogie lyrique, dont les différentes parties sont intimement liées entre elles et dont l'unité est indiquée

[1] *Loc. cit.*

[2] Ce Lampon est sans doute le même qui, d'après Hérodote (IX, 78) se trouvait parmi les Eginètes à la bataille de Platée. Cf. Blass, *Bacchyl.*², p. LXIII.

par le poète lui-même au début de la VIe Isthmique, lorsque, souhaitant aux enfants de Lampon une nouvelle victoire à Olympie, il compare ses poèmes aux libations successives, de coutume aux banquets solennels [1].

Leur ordre d'antériorité est facile à déterminer. La plus ancienne est la Ve Néméenne adressée à Pythéas, l'aîné [2] des deux frères ; il était tout jeune encore,

οὔπω γένυσι φαίνων τέρειναν ματέρ' οἰνάνθας ὀπώραν [3],

lorsqu'il fut vainqueur à Némée, et l'ode ne fait aucune mention de son frère cadet Phylakidas.

Dès les premiers vers la VIe Isthmique s'affirme comme la seconde en date :

Θάλλοντος ἀνδρῶν ὡς ὅτε συμποσίου
δεύτερον κρατῆρα Μοισαίων μελέων
κίρναμεν Λάμπωνος εὐαέθλου γενεᾶς ὕπερ, [4] ;

elle rappelle du reste le précédent succès de Pythéas,

. . . . . ἐν Νεμέᾳ μὲν πρῶτον, ὦ Ζεῦ,
τὶν ἄωτον δεξάμενοι στεφάνων, [5].

Enfin la Ve Isthmique, qui énumère toutes les victoires antérieures des deux frères :

τὶν δ' ἐν Ἰσθμῷ διπλόα θάλλοισ' ἀρετά,
Φυλακίδα, κεῖται, Νεμέᾳ δὲ καὶ ἀμφοῖν,
Πυθέα τε, παγκρατίου. [6],

vient la dernière et renferme un passage qui permet de fixer sa date et d'établir en même temps, d'une façon tout au moins approximative, la chronologie des deux odes précédentes.

---

[1] Cf. Schol. Isthm. VI, 10 : τὸν μὲν γὰρ πρῶτον Διὸς Ὀλυμπίου ἐκίρνασαν, τὸν δὲ δεύτερον ἡρώων, τὸν δὲ τρίτον Διὸς σωτῆρος (Abel, p. 446).

[2] C'est ce qui résulte expressément des vers 6 et 7 de l'Isthm. VI, où le poète appelle Phylakidas le plus jeune des fils de Lampon :

. . . παίδων ὁπλοτάτου
Φυλακίδα νικῶντος.

[3]Ném. V, 6.

[4] Isthm. VI, 1-3.

[5] Isthm. VI, 3-4.

[6] Isthm. V, 17-19.

Ce passage (v. 48-53) est celui dans lequel Pindare rappelle le rôle glorieux joué par les Eginètes à la bataille de Salamine :

. . . καὶ νῦν ἐν Ἄρει μαρτυρήσαι κεν πόλις Αἴαντος ὀρθωθεῖσα ναύταις
ἐν πολυφθόρῳ Σαλαμὶς Διὸς ὄμβρῳ,
ἀναρίθμων ἀνδρῶν χαλαζάεντι φόνῳ.

L'expression καὶ νῦν et cette courte, mais si vivante description, dans laquelle on retrouve l'impression toute fraîche du danger terrible auquel la Grèce venait d'échapper, ne laissent aucun doute : l'ode, dont toute la partie mythique (v. 26-48) exalte les vertus guerrières et la bravoure des Eginètes, doit avoir été composée immédiatement après la bataille [1].

D'autre part les vers 51 à 53 :

ἀλλ' ὅμως καύχημα κατάβρεχε σιγᾷ·
Ζεὺς τά τε καὶ τὰ νέμει,
Ζεὺς ὁ πάντων κύριος.,

indiquent une époque où le péril persique n'était pas définitivement écarté et où l'avenir semblait encore chargé de nuages : l'ode est par conséquent antérieure à la bataille de Platée (commencement d'août 479)[2], qui a scellé la défaite des Barbares.

Quant à la victoire de Phylakidas elle doit avoir été remportée aux Jeux Isthmiques du mois d'avril 480 [3], quelques mois

---

[1] Commentant les mots : καὶ νῦν ἐν Ἄρει μαρτυρήσαι . . . , le scholiaste (Abel, p. 436) dit : ἤτοι τῷ Περσικῷ πολέμῳ· ἤκμαζε γὰρ κατὰ τὴν τούτων νίκην· ἢ ὅτι μετὰ τὴν ἐν Σαλαμῖνι ναυμαχίαν προσφάτως γεγενημένην ἐγράφη οὗτος ὁ ἐπίκνικος. — Soit qu'avec Boeckh l'on comprenne ἤκμαζε comme se rapportant à la guerre et κατὰ τὴν τούτων νίκην comme désignant la victoire des fils de Lampon, soit que l'on adopte l'interprétation de Bergk, d'après laquelle ἤκμαζε aurait pour sujet Pindare et κατὰ τὴν τούτων νίκην voudrait dire « vers l'époque de la victoire remportée sur les Perses », il est clair que le scholiaste considère l'ode comme écrite sous l'impression immédiate de Salamine.

[2] Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*², t. II, p. 725, n. 4.

[3] Aux Jeux Isthmiques suivants (avril 478), le prix du pancrace fut remporté par Kléandros d'Egine (voir Ode XV); il ne saurait donc être question d'y placer la victoire de Phylakidas, et si l'on suppose celle-ci remportée à une Isthmiade postérieure, l'allusion à la bataille de Salamine perdrait toute actualité. — L'extrême rareté daus Pindare d'allusions for-

avant la grande bataille navale (27 ou 28 septembre 480)[1]; mais le triomphe, sans doute en raison des graves préoccupations du moment, ne fut célébré, et l'ode composée, qu'à la fin de cette même année, après que la défaite des Perses eut ramené une tranquillité relative dans l'Hellade.

Entre la première victoire à Némée de l'aîné des frères (Ve Néméenne), et la seconde victoire à l'Isthme du plus jeune (Ve Isthmique), il doit s'être écoulé un certain temps : nous avons vu, en effet, que Pythéas était encore parmi les ἀγένειοι lorsque Pindare a chanté son triomphe, tandis que dans la Ve Isthmique il apparaît (v. 59-61) comme l'instructeur ou le modèle de son frère.

De plus, nous savons qu'à partir de l'année 488-87 av. J.-C. jusqu'à la veille presque de Salamine, Egine a été en guerre ouverte avec Athènes[2]. Durant cette période d'hostilité déclarée, l'éloge que fait Pindare (Ném. V, 48-49) de Ménandros, l'alipte athénien de Pythéas, et surtout la façon dont il accentue sa nationalité :

. . . . . χρὴ δ' ἀπ' Ἀθανᾶν τέκτον' ἀθληταῖσιν ἔμμεν.,

se comprendrait assez difficilement devant un auditoire d'Eginètes[3].

---

melles et expresses à un événement historique déterminé, empêche que l'on ne prenne, à l'exemple de M. Blass (*Bacchyl.*[2], p. LXIV), le passage concernant la bataille de Salamine comme une banalité qui aurait pu trouver place dans n'importe quelle ode éginétique postérieure à l'événement, et le καὶ νῦν comme une simple figure de rhétorique ; cf. les vers 50 à 51 de la Ire Pythique, où νῦν γε μὰν vise l'assistance que Hiéron avait prêtée aux Agrigentins contre leur tyran Thrasydaios, quelques semaines à peine avant la victoire à Pythô. (Voir plus loin Odes XXXI et XXXII.)

[1] Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*[8], t. II, p. 703, n. 3.

[2] Voir plus haut, p. 38. — Busolt, *Griech. Gesch.*[2], t. II, p. 644 et suiv.

[3] Si l'on accepte au vers 72 de la VIe Isthmique l'excellente correction de Tycho Mommsen, adoptée par MM. Mezger, Fraccaroli, Bury, etc. (Μένανδρον pour l'impossible νιν ἄνδρ' ἐν) l'alipte de Pythéas aurait également « entraîné » Phylakidas pour sa première victoire. Mais dans l'Isthmique VI la patrie de Ménandros n'est plus rappelée, et l'éloge se borne à une simple comparaison.

C'est ce qui avait décidé Tycho Mommsen [1] à reporter la victoire célébrée dans la Ve Néméenne à l'Ol. 71, 4 = 493 av. J.-C.

Mais depuis que nous possédons une ode de Bacchylide [2] qui chante la même victoire, il n'est plus possible de placer celle-ci à une date aussi reculée : Bacchylide, en effet, était plus jeune que Pindare d'au moins 12 ans [3], et n'a guère atteint sa vingtième année que vers 490 av. J.-C. ; en 493 il aurait eu tout au plus 17 ans.

Bacchylide mentionne également Ménandros et s'étend plus longuement que ne le fait Pindare sur les mérites de l'alipte, mérites qu'il attribue à la protection de « l'auguste et magnanime Athâna au char d'or [4] ». Il s'excuse néanmoins de sa hardiesse et proteste contre les attaques des malveillants, dans des termes qui présentent, ainsi que M. Kenyon [5] le fait très justement remarquer, une grande analogie avec ceux dont Pindare se sert dans la VIIIe Olympique, à Alkimédon d'Egine, à propos de l'éloge qu'il fait d'un autre alipte célèbre, Mélésias, également un Athénien [6].

Tout se concilie et s'explique, si l'on place la victoire de Pythéas aux Jeux Néméens de la Néméade 43 = Ol. 72, 4 (489 av. J.-C.), c'est-à-dire à une époque où les hostilités ouvertes n'avaient pas encore éclaté entre Athènes et Egine, mais où l'animosité séculaire existant entre les deux peuples, récemment ravivée par la question des otages, justifiait amplement les réserves de Bacchylide parlant à Egine d'un Athénien.

---

[1] *Pindaros*, p. 47.

[2] Ode XIII (Kenyon), ode XII (Blass [2]).

[3] Cf. Baumstark, *Zur Chronologie des Bakchylides*, *loc. cit.* — L. A. Michelangeli, *Della Vita di Bacchilide*, p. 4 et suiv.

[4] Vers 161-162.

[5] *Bacchyl.*, p. 131.

[6] A l'époque à laquelle Alkimédon remporta sa victoire (Ol. 80 = 460 av. J.-C., à peine 2 ans avant la guerre finale qui devait aboutir à l'asservissement complet d'Egine) les rapports entre Athènes et Egine était sensiblement les mêmes que ceux qui existaient entre les deux peuples durant les années qui ont précédé la guerre des otages : les hostilités ouvertes n'avaient pas commencé, mais de part et d'autre on s'observait et on n'attendait que l'occasion de s'entre-déchirer. L'analogie relevée par M. Kenyon s'explique donc très bien.

Quant à la première victoire isthmique de Phylakidas (Isthm. VI), je crois devoir la placer sous l'Isthmiade 49 (Ol. 73, 4 = 484 av. J.-C.), de manière à laisser place entre les deux victoires isthmiques, pour une célébration olympique (Ol. 74, 1) et pour une célébration néméenne (soit celle de la Néméade 46 = Ol. 74, 2, soit celle de la Néméade 47 = Ol. 74, 4).

D'une part, en effet, on peut conclure des vers 7 à 9 de l'Isthmique VI :

> . . . . . εἴη δὲ τρίτον
> σωτῆρι προσαίνοντας Ὀλυμπίῳ Αἴγιναν κάτα
> σπένδειν μελιφθόγγοις ἀοιδαῖς.,

que l'un des fils de Lampon se préparait alors à concourir à Olympie, (où néanmoins ses espérances ne furent pas réalisées), d'autre part, il résulte des vers 17 à 19 de l'Isthmique V cités plus haut qu'entre les deux victoires isthmiques, Phylakidas avait comme son frère triomphé à Némée.

Le tableau suivant résume la chronologie des diverses victoires des fils de Lampon et des odes qui les célèbrent :

	489 av. J.-C		
Ol. 72, 4	Juillet	Néméade 43	Victoire de Pythéas (Ve Néméenne de Pindare. — Ode XIII de Bacchylide).
	488		
Ol. 73, 1	. . . . .	. . . . .	La guerre éclate entre Athènes et Egine.
	487		
Ol. 73, 2			
	486		
Ol. 73, 3			
	485		
Ol. 73, 4			
	484		
	Avril	Isthmiade 49	1re victoire de Phylakidas à l'Isthme (Isthmique VI).
Ol. 74, 1	. . . . .	. . . . .	Echec à Olympie de Pythéas ou de Phylakidas.
	483		
Ol. 74, 2			
	482		
Ol. 74, 3			
	481		
Ol. 74, 4	Juillet	Néméade 47	Victoire de Phylakidas à Némée.
	480		
	Avril	Isthmiade 51	2de victoire de Phylakidas à l'Isthme.
Ol. 75, 1			
	Septembre	. . . . .	Bataille de Salamine. Composition de la Ve Isthmique.

ODE XV

Isthmique VIII : A Kléandros d'Egine.

(Isthmiade 52 = Ol. 75, 2 = 478 av. J.-C.)

Au témoignage du scholiaste [1], les allusions historiques, — très transparentes du reste, — de l'ode consacrée au pancratiaste Kléandros d'Egine, fils de Télésarchos, visent la campagne de Xerxès contre les Grecs [2].

La seconde guerre médique venait de finir : après Salamine, Platée et Mycale [3] avaient définitivement consacré le triomphe des Grecs. La liberté de l'Hellade était sauvée : Sparte, Athènes et leurs alliés exultaient, mais Thèbes était en deuil!

Presque seule parmi les cités grecques, elle avait jusqu'au bout fait cause commune avec les Mèdes, et à Platée la fleur de son aristocratie avait figuré aux premiers rangs de l'armée des Barbares [4].

Le châtiment ne se fit pas attendre : le onzième jour après la victoire, Pausanias, qui n'avait pris que le temps d'ensevelir ses morts, se présenta devant Thèbes pour exiger que les chefs du parti aristocratique, les vrais fauteurs de la trahison, fussent remis entre ses mains, et après un siège de vingt jours, la ville dut se soumettre : les chefs des oligarques coupables de

---

[1] Schol. v. 12 : ὡς ἔστιν εἰκάσαι, ἐν τῇ περὶ Σαλαμῖνα ναυμαχίᾳ προσήκοντές τινες Κλεάνδρῳ ἐτελεύτησαν· συντέτακται γὰρ ἡ ᾠδὴ ἐπὶ κατορθομένῳ τοῖς Ἕλλησιν ἤδη τῷ πολέμῳ· (Abel, p. 480). — Schol. v. 17 : le premier scholiaste, après avoir paraphrasé le vers, dit : φησὶ δὲ τὸν Ξέρξου πόλεμον, et le second ajoute : ἰστέον ὅτι μετὰ τὴν ἧτταν τῶν Περσῶν καὶ τὴν Ξέρξου στρατείαν ἐπὶ τοὺς Ἕλληναις ἐγράφη οὗτος ὁ ἐπίνικος (Abel, p. 482).

[2] Hartung (*Pindar's Werke*, t. IV, p. 136) est à peu près le seul qui ait mis ici en doute la véracité du scholiaste : mais d'une part son objection est basée sur la computation erronée des Isthmiades et des Néméades, qui avait cours de son temps, — d'autre part, la connexité qu'il prétend établir entre les allusions de l'ode et la bataille d'Oenophyta est inconciliable avec le texte, et notamment avec la fin du vers 5 et avec les vers 9 à 11.

[3] Août, 479. — Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*², t. II, p. 742, n. 2.

[4] Hérodote, IX, 67-69.

« médisme » furent livrés au général spartiate qui les fit mettre à mort [1].

La VIIIe Isthmique, toute imprégnée de mélancolie, reflète avec un pathétique admirable le double courant de sentiments qui devait se partager l'âme du poète sous l'impression immédiate des événements qui venaient de se dérouler.

Son cœur saigne à la pensée de sa patrie humiliée et de ses amis décimés, et cependant pour célébrer Kléandros et ses victoires, il faut qu'il invoque la Muse radieuse :

. . . . . τῷ καὶ ἐγώ, καίπερ ἀχνύμενος
θυμόν, αἰτέομαι χρυσέαν καλέσαι
Μοῖσαν [2].

Il s'efforce de faire taire sa douleur, pour ne penser qu'au récent triomphe :

. . . . . τὸ δὲ πρὸ ποδὸς ἄρειον ἀεὶ σκοπεῖν
χρῆμα πᾶν [3].

Il voudrait être tout à la joie puisque la Grèce est délivrée enfin du danger terrible qui la menaçait, « vrai rocher de Tantale, fardeau intolérable pour l'Hellade » :

. . . . . ἐκ μεγάλων δὲ πενθέων λυθέντες
μήτ' ἐν ὀρφανίᾳ πέσωμεν στεφάνων,
μήτε κάδεα θεράπευε· παυσάμενοι δ' ἀπράκτων κακῶν
γλυκύ τι δαμωσόμεθα καὶ μετὰ πόνον,
ἐπειδὴ τὸν ὑπὲρ κεφαλᾶς
γε Ταντάλου λίθον πκρά τις ἔτρεψεν ἄμμι θεός,
ἀτόλματον Ἑλλάδι μόχθον [4].

Mais malgré tout, ses pensées le ramènent au malheur de sa patrie; il espère pour elle en la liberté qui guérit tous les maux :

. . . . . ἰατὰ δ' ἐστὶ βροτοῖς σύν γ' ἐλευθερίᾳ καὶ τά [5].

---

[1] Hérodote, IX, 86-88.
[2] Vers 5.
[3] Vers 13-14.
[4] Vers 5-11.
[5] Vers 15.

Il invoque les liens étroits qui unissaient Thèbes et Egine, les deux villes sœurs [1] : les Eacides ne sauraient laisser périr Thèbes.

Dans les récits mythiques qui suivent l'idée dominante est une idée de pacification : Eaque comme Thémis a mis fin aux différends des dieux et a rétabli la paix parmi eux ; ainsi Pindare semble demander l'intervention pacificatrice d'Egine entre Thèbes et les vainqueurs de la veille.

Le mythe de Thétis et de Péleus contient en outre comme un avertissement prophétique : « Il était marqué par le destin », dit le poète, « que si la marine déesse s'unissait à Zeus où à » un des frères de Zeus, elle enfanterait un fils plus puissant » que son père [2]. »

Il semble que Pindare ait voulu mettre en garde Egine contre le danger pour elle et pour le reste de la Grèce de laisser l'une des grandes cités de l'Hellade s'emparer de la puissance maritime.

Ceci n'est qu'une hypothèse, mais elle me paraît bien d'accord avec les inquiétudes que devait inspirer au poète thébain le prestige de Sparte et d'Athènes accru par leur récent triomphe sur les Barbares.

L'ode célèbre deux victoires de Kléandros, l'une à l'Isthme, l'autre à Némée :

> Κλεάνδρῳ τις . . . . . .
> . . . . . ἀνεγειρέτω
> κῶμον, Ἰσθμιάδος τε νίκας ἄποινα, καὶ Νεμέᾳ
> ἀέθλων ὅτι κράτος ἐξεῦρε [3].

La façon intime dont le poète associe ces victoires ne permet pas d'admettre qu'elles aient été fort distantes l'une de l'autre. Le caractère tout d'actualité des allusions que je viens de relever, doit placer la victoire isthmique à la célébration d'avril 478, sept à huit mois après l'épopée de Platée et le

---

[1] Vers 15 et suiv
[2] Vers 33-35.
[3] Vers 1-5.

châtiment de Thèbes. Quant à la victoire néméenne elle a très probablement été remportée aux jeux de la 48e Néméade qui est presque contemporaine de Platée. L'ode doit avoir été composée immédiatement après la victoire isthmique.

ODE XVI

Pythique II : A Hiéron de Syracuse.

(Ol. 75, 4 = 477-76 av. J.-C.)

La chronologie de la IIe Pythique [1] est intimement liée aux circonstances qui ont marqué les débuts du règne de Hiéron, et ces débuts, à leur tour, sont inséparables des événements du règne précédent : il est donc nécessaire que je résume ici à grands traits, — comme préface aux grandes odes siciliennes, — l'histoire des fils de Deinoménès [2], à partir de l'arrivée au pouvoir de l'aîné, Gélon, jusqu'à la prise par Hiéron du titre de βασιλεύς.

C'est au service d'Hippokratès [3], tyran de Géla, dont il commandait la cavalerie à cette bataille d'Héloros, où nous

---

[1] C'est arbitrairement que les Alexandrins ont rangé cette épinicie parmi les Pythiques, faute de pouvoir déterminer à quels Jeux a été remportée la victoire au quadrige qu'elle célèbre. Le scholiaste (Pyth. II, *ad. init.*) nous renseigne longuement sur la controverse à laquelle la question a donné lieu parmi les critiques anciens, — mais il ne conclut pas, — et est naturellement muet sur la date de la victoire. — Les commentateurs modernes se fondant sur le vers 3 de l'ode admettent assez généralement, en l'absence d'une explication meilleure, qu'il s'agit d'une victoire gagnée à Thèbes, aux Jeux qui s'y célébraient annuellement en l'honneur d'Iolaos ou d'Hèraklès.— Sur ces Jeux Thébains, voir schol. Isthm. I, 11 (Abel, p. 359) et Isthm. III, 114 et 117 (Abel, p. 423). — Cf. Christ, *Pind.*, 1896, p. xci.

[2] Ils étaient quatre : Gélon, Hiéron, Polyzèlos et Thrasyboulos : les deux premiers et le dernier régnèrent sur Syracuse. Ils étaient issus d'une famille dorienne originaire de l'île de Télos, qui avait pris part à la fondation de Géla, et dans laquelle la dignité sacerdotale d'hiérophante de Dèmèter et de Korè était héréditaire. (Voir Hérodote, VII, 153; Schol. Ol. VI, 158. — Cf. E. Luebbert, *Meletemata in Pindari locos de Hieronis regis sacerdotio Cereali.*)

[3] Hérodote, VII, 154.

avons vu Chromios faire ses premières armes, que Gélon avait commencé sa carrière.

A la mort d'Hippokratès, en 491 av. J.-C., il usurpa la tyrannie à Géla [1], et en 485, il s'empara de Syracuse où il transporta le siège de sa souveraineté, laissant son frère Hiéron comme régent à Géla [2].

Le premier mariage de Hiéron doit vraisemblablement se placer vers cette époque : le scholiaste nous apprend qu'il avait épousé en premières noces la fille d'un Syracusain du nom de Nikoklès [3], et il est peu probable que ce mariage ait eu lieu avant la prise de Syracuse; de cette union naquit un fils qui fut appelé du nom de son grand père Deinoménès, et que Hiéron devait un jour faire roi d'Etna [4].

Gélon lui-même s'allia à l'illustre maison des Emménides, dont le chef Théron, était devenu en 488 tyran d'Agrigente : il épousa Dèmarétè, la fille de Théron, tandis que celui-ci prenait pour femme la fille de Polyzèlos, le troisième des fils de Deinoménès [5]. Enfin Gélon maria ses deux sœurs, l'une à Chromios, l'autre à Aristonoos [6], probablement aussi vers le même temps.

A l'époque de la seconde guerre médique, le tyran de Syracuse était déjà le chef incontesté des Hellènes de Sicile, et lorsqu'après l'entrée de Xerxès à Sardes (hiver 481-80), Sparte,

---

[1] Hérodote, VII, 155. — A l'Ol. 73, Gélon, alors qu'il n'était encore que tyran de Géla, remporta à Olympie une victoire au quadrige ; voir plus haut p. 51.

[2] Hérodote, VII, 155-156.

[3] Schol. Pyth. I, 112 : Δεινομένης δὲ υἱὸς Ἱέρωνος ἐκ τῆς Νικοκλέους τοῦ Συρακουσίου θυγατρὸς κατὰ Φίλιστον καὶ Τίμαιον· ἐκ γὰρ τῆς Ἀναξιλάου θυγατρὸς καὶ τῆς Θήρωνος ἀνεψιᾶς οὐκ ἐπαιδοποίησεν ὁ Ἱέρων προγήμας ταύτην· ὅθεν ἐστὶ καὶ ὁ παῖς ὁμώνυμος τῷ πάππῳ· Δεινομένης γὰρ ὁ πατὴρ Ἱέρωνος.

[4] Voir Ode XXXI (Pyth. I).

[5] Timée cité par le schol., Ol. II, *ad. init.* : καὶ αὐτὸς δὲ ὁ Θήρων τὴν Πολυζήλου τοῦ ἀδελφοῦ Ἱέρωνος ἔγημε θυγατέρα, καθά φησι Τίμαιος. — et Ol. II, 29 : Θήρων ὁ τῶν Ἀκραγαντίνων βασιλεὺς Γέλωνι τῷ Ἱέρωνος ἀδελφῷ ἐπικηδεύσας γάμῳ συνάπτει τὴν αὐτοῦ θυγατέρα Δημαρέτην, κ. τ. λ.

[6] Timée cité par le schol.,Ném. IX, 95 : τούτοις (Chromios et Aristonoos γὰρ ὁ Γέλων δέδωκε τὰς ἀδελφάς (Abel, p. 277). — Voir Ode XIII, p. 56.

Athènes et leurs alliés décidèrent d'appeller l'Hellade entière à leur secours, ce fut à Gélon que les fédérés envoyèrent une ambassade pour réclamer l'assistance de leurs congénères d'Occident [1].

Mais à ce moment, un péril presqu'aussi redoutable que celui qui faisait trembler la Grèce du côté de l'Orient, menaçait Syracuse et son alliée Agrigente [2].

Carthage, jalouse de la puissance maritime croissante des cités grecques de la Méditerranée, et cédant, — s'il faut en croire Ephore, cité par le scholiaste de Pindare [3], — aux injonctions de Xerxès, se préparait par des armements formidables à assaillir les Hellènes de Sicile, si bien que ceux-ci n'avaient pas trop de toutes les ressources dont ils pouvaient disposer, pour faire face à l'invasion phénicienne imminente.

Aussi Gélon déclina la demande des ambassadeurs, ou tout au moins mit à son intervention éventuelle des conditions qui rendaient celle-ci inacceptable [4].

Peu après, la guerre phénicienne éclata, et au commencement de l'été 480, les Carthaginois sous la conduite d'Hamilcar débarquèrent à Panormos, d'où ils marchèrent sur Himéra [5].

C'était le territoire d'Agrigente qui se trouvait ainsi envahi : mais Gélon était prêt, et au premier appel de Théron enfermé dans Himéra, il accourut à son secours, lui et ses trois frères, Hiéron, Polyzèlos et Thrasyboulos, avec une armée de 50.000 fantassins et de 5000 cavaliers [6].

La bataille qui suivit fut chaudement disputée, mais Syracuse et Agrigente l'emportèrent; les Phéniciens furent écrasés et

---

[1] Hérodote, VII, 153. — Cf. note 3.

[2] Hérodote, VII, 165.

[3] Schol. Pyth. I, 146 : ἱστορεῖ γὰρ Ἔφορος τοιοῦτον, ὅτι παρασκευαζομένου Ξέρξου τὸν ἐπὶ τῇ Ἑλλάδι στόλον, πρέσβεις παραγενέσθαι πρὸς Γέλωνα τὸν τύραννον ἱκετεύοντας εἰς τὸν τῶν Ἑλλήνων σύλλογον ἐλθεῖν· ἐκ δὲ Περσῶν καὶ Φοινίκων πρέσβεις πρὸς Καρχηδονίους, προστάσσοντας ὡς πλεῖστον δέοι στόλον· εἰς Σικελίαν τε βαδίζειν καὶ καταστρεψαμένους τοὺς τὰ τῶν Ἑλλήνων φρονοῦντας πλεῖν ἐπὶ Πελοπόννησον.

[4] Hérodote, VII, 157-162.

[5] Diod., XI, 20.

[6] Diod., XI, 21.

laissèrent entre les mains des vainqueurs un butin immense et un nombre énorme de prisonniers [1].

Presqu'en même temps donc que les Hellènes de Grèce triomphaient à Salamine, les Grecs de Sicile repoussaient l'assaut des Barbares à l'Occident [2], et Pindare [3] a pu avec justice placer Himéra parmi les batailles immortelles qui ont sauvé l'Hellade de la servitude [4].

Carthage, reconnaissant sa défaite, et craignant des désastres pires encore, si la guerre continuait, s'empressa d'envoyer une ambassade à Syracuse pour demander la paix [5], que le vainqueur, se montrant bon prince, consentit à lui accorder moyennant un payement de deux mille talents d'argent [6].

Gélon était arrivé à l'apogée de sa gloire : il voulut y mettre le sceau en la faisant consacrer par le suffrage de son peuple.

Dans une scène mémorable dont Diodore nous a conservé le récit, il se présenta seul et sans armes devant l'assemblée des Syracusains, et rendit compte de toute sa vie. Le peuple lui répondit en l'acclamant comme εὐεργέτην καὶ σωτῆρα καὶ βασιλέα [7].

---

[1] Diod., XI, 21-24.

[2] Hérodote (VII, 166) place les deux batailles le même jour, tandis que Diodore (XI, 24), dont le récit est probablement emprunté à Timée, fait coïncider la victoire d'Himéra avec la défaite des Thermopyles. — Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*[2], t. II, p. 790, n. 1.

[3] Pyth. I, 75-80

[4] En commémoration de cette victoire, les fils de Deinoménès consacrèrent à Apollon delphien quatre trépieds d'or dont les fouilles récentes à Delphes ont mis au jour les bases. Cette offrande est rappelée dans une épigramme de Simonide, dont l'authenticité, sous la forme sous laquelle le scholiaste de Pindare (Pyth. I, 155) nous l'a conservée :

Φημὶ Γέλων' Ἱέρωνα Πολύζηλον Θρασύβουλον
παῖδας Δεινομένευς τοὺς τρίποδας θέμεναι
βάρβαρα νικήσαντας ἔθνη πολλὴν δὲ παρασχεῖν
σύμμαχον Ἕλλησιν χεῖρ' ἐς ἐλευθερίην.,

ne paraît pas contestable (voir Homolle, dans *Mélanges Weil*, p. 207-224). Les mêmes trépieds d'or sont mentionnés par Bacchylide (Ode III, 17-21).

[5] Diod., XI, 24, 4.

[6] Diod., XI, 26, 2.

[7] Diod., XI, 26, 5-6.

Ceci se passait vers la fin de l'année 480. — A peu près à la même époque, Hiéron, devenu veuf, épousa la fille d'Anaxilas, tyran de Rhegium et de Messine [1], lequel, à la suite d'Himéra, avait fait aux fils de Deinoménès des avances aussitôt accueillies.

Gélon ne survécut pas longtemps à sa nouvelle grandeur : il mourut d'hydropisie pendant l'automne 478 [2]. Quelques mois auparavant, sentant approcher sa fin, il avait institué Hiéron régent de son empire [3], mais se défiant à juste titre de l'ambition de son puîné, il laissa la tutelle de son fils à son autre frère Polyzèlos, à qui il enjoignit d'épouser sa veuve, Dèmarétè, la fille de Théron, et à qui il confia le commandement de l'armée [4]. En cas de décès de Polyzèlos, Gélon disposa que la tutelle de son enfant serait dévolue à ses beaux-frères, Chromios et Aristonoos [5].

La situation politique, faite à Hiéron par la mort de son frère ne différait donc guère de celle qu'il avait occupée pendant les derniers temps du règne de celui-ci. Il n'était pas homme à s'en contenter, et un conflit ne tarda pas à éclater entre lui et Polyzèlos.

Peu après la mort de Gélon, les Locriens Epizéphyriens, en guerre avec le tyran de Rhegium, avaient sollicité l'assistance de Hiéron contre leur aggresseur, et il avait suffi au Syracusain d'envoyer Chromios en ambassade auprès d'Anaxilas pour

---

[1] Le fait du mariage résulte de la scholie citée plus haut (p. 70, n. 3). La date se déduit de ce que jusqu'à la paix qui suivit Himéra, Anaxilas tenait le parti des Carthaginois, à qui il avait donné ses fils en otages (Hérodote, VII, 165). — D'autre part, nous savons qu'en 476 Hiéron était déjà veuf de cette seconde femme, puisque c'est vers cette époque qu'il épousa en troisièmes noces la nièce de Théron (v. plus loin p. 75). — Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*², t. II, p. 796. — Fraccaroli, dans *Museo Italiano*, t. III, p. 152.

[2] Diod., XI, 38, 3. — Aristote cité par le schol., Pyth. I, 89.

[3] Diod., XI, 38, 3.

[4] Timée cité par le schol., Ol. II, 29 : τοῦ δὲ Γέλωνος τελευτᾶν τὸν βίον μέλλοντος Πολύζηλος ἀδελφὸς τὴν στρατηγίαν καὶ τὴν γαμετὴν τοῦ ἀδελφοῦ διαδέχεται κατὰ τὰς Γέλωνος τοῦ ἀδελφοῦ προστάξεις, ὥστε τὸ Θήρωνος εἰς Γέλωνα κῆδος εἰς τὸν Πολύζηλον μετατεθεῖσθαι.

[5] Timée cité par le schol.,Ném. IX, 95 : Ἐπιτρόπους δὲ τοῦ παιδὸς μετ' ἐκεῖνον κατέστησεν Ἀριστόνουν καὶ Χρόμιον τοὺς κηδεστάς· (Abel, p. 277).

faire renoncer celui-ci à ses projets de conquête [1]. Aussi lorsque les Sybarites de Skidros et de Laos se virent menacés par les Crotoniates, ils s'adressèrent tout naturellement au sauveur de Locres pour détourner l'orage suspendu sur leurs têtes.

Cette fois une simple ambassade ne pouvait suffire, et c'était une armée qu'il fallait pour réduire Crotone. Hiéron saisit ce prétexte pour éloigner Polyzèlos et lui enjoignit de se mettre à la tête de l'expédition contre les Crotoniates.

Mais Polyzèlos, devinant un piège, refusa net; sur quoi, le régent l'accusa de comploter contre l'ordre établi. Polyzèlos, mis de plus en plus en défiance, s'enfuit auprès de Théron, qui, en sa double qualité de gendre et de beau-père du fugitif, l'accueillit à bras ouverts, et lui donna aide et protection.

La guerre semblait prête à éclater entre Syracuse et Agrigente. Mais en réalité aucune des deux parties ne la désirait, et lorsque Polyzèlos, s'abandonnant à la merci de son frère, retourna de lui-même à Syracuse, elles furent trop heureuses de conclure la paix.

D'après le scholiaste, qui cite Timée, cette paix aurait été conclue à l'intervention de Simonide, au moment où les deux armées étaient déjà en présence, et sur le point d'en venir aux mains. Si le fait de l'intervention de Simonide est exact, (Diodore n'en dit mot), il faut en conclure que la guerre a duré tout au moins jusqu'au mois d'avril 476 ; en effet c'est au mois de mars de la même année, aux Grandes Dionysies, que Simonide a remporté le prix du dithyrambe à Athènes, (sous l'archontat d'Adeimantos, comme il nous l'apprend lui-même, fragm. 147, Bergk) ; il n'a donc guère pu se trouver en Sicile et intervenir comme médiateur que dans le courant du mois suivant [2].

---

[1] Schol. Pyth. II, 34 : Ἀναξίλα τοῦ Μεσσήνης καὶ Ῥηγίου τυράννου Λοκροῖς πολεμοῦντος Ἱέρων πέμψας Χρόμιον τὸν κηδεστὴν διηπείλησεν αὐτῷ, εἰ μὴ καταλύσαιτο τὸν πρὸς αὐτοὺς πόλεμον, αὐτὸν πρὸς τὸ Ῥήγιον στρατεύειν· οὗπερ δὴ πρὸς τὴν ἀπειλὴν ἐνδόντος ἐν εἰρήνῃ διῆγον οἱ Λοκροί. κ. τ. λ. — Cf. Schol. Pyth. I, 98.

[2] Voir pour toute cette question Diod., XI, 48 et le scholiaste, Ol. II, 29.

La réconciliation générale fut scellée par un nouveau mariage : Hiéron, veuf de sa seconde femme, épousa une nièce de Théron, fille de Xénocratès et sœur par conséquent de Thrasybule, l'ami de Pindare [1].

La soumission de Polyzèlos laissait le champ libre à l'ambition de Hiéron, qui s'empressa de prendre le titre de βασιλεύς qu'avait porté Gélon [2].

Au moyen des données qui précèdent, la IIe Pythique se classe chronologiquement sans trop de difficulté.

D'une part, elle renferme aux vers 18 à 20 une allusion directe à l'assistance prêtée par Hiéron aux Locriens [3] :

σὲ δ', ὦ Δεινομένειε παῖ, Ζεφυρία πρὸ δόμων
Λοκρὶς παρθένος ἀπύει, πολεμίων καμάτων ἐξ ἀμαχάνων
διὰ τεὰν δύναμιν δρακεῖσ' ἀσφαλές.

D'autre part, seule parmi les quatre odes adressées à Hiéron, elle ne lui donne pas le titre de βασιλεύς mais l'appelle :

πρύτανι κύριε πολλᾶν μὲν εὐστεφάνων ἀγυιᾶν καὶ στρατοῦ. [4],

périphrase qui définit parfaitement la position qu'il occupait à la mort de Gélon.

C'est donc entre la délivrance de Locres et la prise par Hiéron du titre de roi, que l'épinicie doit avoir été composée.

Or Hiéron est expressément appelé βασιλεύς tant dans

---

[1] Schol. Ol. II, 29; Pyth. I, 112 et Isthm. II, *ad. init.* (Abel, p. 379).

[2] La double assertion du scholiaste : *a)* que Hiéron obtint la souveraineté à la mort de Gélon en l'Ol. 75 (la date exacte, comme nous l'avons vu, est Ol. 75, 3) : ἔσχε δὲ ὁ Ἱέρων τὴν τῶν Συρακουσίων ἀρχὴν μετὰ τὴν Γέλωνος τοῦ ἀδελφοῦ τελευτὴν τῇ ἑβδομηκοστῇ πέμπτῃ Ὀλυμπιάδι. (Schol. Pyth. I, *ad. init.*) — *b)* qu'il devint roi vers l'Ol. 76 : καθίσταται δὲ ὁ Ἱέρων βασιλεὺς κατὰ τὴν ἑβδομηκοστὴν ἕκτην Ὀλυμπιάδα, κ. τ. λ. (Schol. Pyth. III, *ad. init.*), s'explique ainsi parfaitement. — Cf. Bornemann, *Philolog.*, L, p. 244.

[3] La délivrance de Locres doit avoir eu lieu au plus tard vers le milieu de l'année 477 av. J.-C. En effet, entre cet événement et la prise par Hiéron, au mois d'avril ou de mai 476, du titre de βασιλεύς, il faut laisser place pour l'incident des Crotoniates, la querelle entre Hiéron et Polyzèlos, l'intervention de Théron et la reconciliation finale. — Anaxilas mourut, d'après Diodore (XI, 48), au commencement de l'Ol. 76.

[4] Vers 58.

la Ire Olympique [1], qui célèbre la victoire remportée en août 476 (Ol. 76) par le cheval Phérénikos, que dans la IIIe Pythique [2] qui est très certainement, comme nous le verrons, antérieure à cette victoire.

Comme il faut nécessairement supposer quelques mois d'intervalle entre les trois odes, nous nous trouvons reportés pour la plus ancienne, la IIe Pythique, vers la fin de l'année 477 ou le commencement de l'année 476 av. J.-C. (Ol. 75, 4), soit à une date antérieure à la réconciliation avec Théron et Polyzèlos (printemps 476), dont la prise du titre de roi a été la conséquence.

Pour expliquer la connaissance intime du caractère de Hiéron, que l'ode révèle, il n'est nullement besoin de supposer avec Bergk [3], qu'elle soit postérieure au séjour de Pindare à Syracuse. Les grands traits de ce caractère n'étaient ignorés de personne, et les relations que le poète entretenait depuis longtemps en Sicile [4] devaient le mettre à même d'être bien renseigné sur ce qui s'y passait.

Pindare n'a du reste pas composé que des épinicies, et il est permis de supposer que la IIe Pythique n'est pas le premier poème qu'il ait consacré à l'un des fils de Deinoménès. Le fait que la phrase de Diodore concernant l'ἀκμή du poète [5] suit immédiatement dans le texte l'éloge de Gélon, semble indiquer une certaine connexité entre les deux sujets, — connexité toute naturelle si l'on admet que parmi les poèmes perdus de Pindare, il s'en trouvait à l'adresse de l'illustre premier βασιλεύς de Syracuse ; l'hypothèse est confirmée par un passage du

---

[1] Vers 23 :

Συρακόσιον ἱπποχάρμαν βασιλῆα .

[2] Vers 70 :

ὅς Συρακόσσαισι νέμει βασιλεὺς
πραὺς ἀστοῖς, ...

[3] *P. L. G.*[4], t. I, p. 6.

[4] Voir plus haut Ode VI (Pyth. VI) ; Ode VII (Pyth. XII) et Ode XIII (Ném. I).

[5] Diod., XI, 26 : Τῶν δὲ μελοποιῶν Πίνδαρος ἦν ἀκμάζων κατὰ τούτους τοὺς χρόνους.

scholiaste d'Aristide [1], où il est dit, à propos de l'invention du quadrige, que Pindare et Bacchylide Ἱέρωνα καὶ Γέλωνα, τοὺς Σικελίας ἄρχοντας ὑμνήσαντες καὶ πλεῖστα θαυμάσαντες ἐν ἱππηλασίᾳ, πρὸς χάριν αὐτῶν εἶπον ὡς Σικελιῶται πρῶτοι ἅρμα ἐξεῦρον.

Parmi les fragments de Pindare que nous possédons, il y en a plusieurs qui proviennent, à n'en pouvoir douter, de poèmes adressés à Hiéron [2]; rien n'empêche que certains de ces poèmes ne soient antérieurs à la IIe Pythique. — D'après Boeckh [3], le thrène auquel appartient le beau fragment [4] cité dans le Ménon de Platon (81, B), aurait été composé à l'occasion de la mort de Gélon.

Le ton d'affectueuse familiarité qui commence déjà à régner dans les deux premières épinicies à Hiéron (Pyth. II et III), s'expliquerait donc tout naturellement par les relations qui auraient ainsi existé depuis un certain temps entre le poète et les Deinoménides.

Comme l'indiquent les vers 3-4 et 67-68, l'ode fut écrite à Thèbes et envoyée de là en Sicile.

ODE XVII

Pythique III : A Hiéron de Syracuse.

(Ol. 75, 4 = 476 av. J.-C.)

Nous savons par le scholiaste [5] que Hiéron, dès avant son élévation au pouvoir, avait remporté à Pythô deux victoires successives au cheval monté (κέλης), la première à la Pythiade 26 (Ol. 74, 3 = 482 av. J.-C.), la seconde à la Pythiade 27 (Ol. 75, 3 = 478 av. J.-C.)

Le cheval vainqueur était Phérénikos, le fameux alezan doré

---

[1] Cité par Bergk, *P. L. G.*[4], t. III, p. 570, fragm. 5.
[2] Fragm. 105, 106, 125, 126.
[3] T. II, 2, p. 623.
[4] Fragm. 133.
[5] Schol. Pyth. III, *ad. init.* : Γράφει τὸν ἐπίνικον Ἱέρωνι νικήσαντι κέλητι τὴν εἰκοστὴν ἕκτην καὶ τὴν εἰκοστὴν ἑβδόμην Πυθιάδα.

(ξανθόθριξ)[1], qui devait plus tard, aux jeux de l'Ol. 76 (476 av. J.-C.), conquérir pour son maître l'olivier olympique[2].

Dans la IIIe Pythique, composée alors que Hiéron avait déjà assumé le titre de βασιλεύς (v. 70), Pindare rappelle les triomphes jadis (ποτέ) remportés à Pytho par Phérénikos et souhaite de pouvoir les célébrer dignement si jamais il lui est donné de venir en Sicile[3]; mais ces triomphes ne sont mentionnés qu'en passant, et le scholiaste se trompe en disant que c'est à leur occasion que l'ode a été écrite. En réalité le thème principal et presqu'unique de celle-ci est la maladie[4] de Hiéron, pour la guérison duquel Pindare forme des vœux au nom de tous (v. 2), et à qui il offre des consolations entremêlées de prières aux dieux et de conseils de modération.

La IIIe Pythique n'est donc pas à proprement parler une épinicie. Son vrai caractère ne saurait être mieux défini que par l'expression θυσιατήριον (ou θυσιαστήριον), dont, s'il faut en croire la scholie sous l'épigraphe de l'ode précédente (Pyth. II)[5], Timée se serait servi pour classer celle-ci. Comme il est inadmissible que Timée, ou n'importe quel historien ou critique sérieux, ait jamais pu avoir de doute sur le caractère nettement tranché d'épinicie de la IIe Pythique, dont les douze premiers vers sont exclusivement consacrés à la victoire elle-même, au quadrige vainqueur, aux cavales qui ont traîné le char, et à leur harnachement sous les auspices d'Artémis et d'Hermès, il est clair que le scribe compilateur des scholies a dû brouiller ses notes, et confondre sous une seule ode des passages qui se rapportaient dans les sources à

---

[1] Kenyon, *Bacchyl.*, Ode V, 37.

[2] Ol. I, 18 et suiv. — Cf. Ode XXII.

[3] Vers 72-74. Il semble résulter de ces vers qu'il n'y avait pas encore eu de célébration officielle des victoires de Phérénikos. Le fait n'a rien d'étonnant en ce qui concerne la seconde, qui doit avoir précédé de très peu de semaines la mort de Gélon.

[4] Hiéron souffrait déjà alors de la gravelle, maladie dont il devait mourir quelques années plus tard. (Schol. Pyth. III, *ad. init.*)

[5] Schol. Pyth. II, *ad. init.* : Καὶ οὗτος ὁ ἐπίνικος γέγραπται μὲν Ἱέρωνι νικήσαντι ἅρματι, ἄδηλον δὲ εἰς ποῖον ἀγῶνα· διεστασίασται γὰρ οὐ μετρίως τοῖς πρὸ ἡμῶν. οἱ μὲν γὰρ οὐδέ ὅλως ἐπίνικον αὐτὸν εἶναί φασι, Τίμαιος δὲ θυσιατήριον, κ. τ. λ.

deux poèmes différents[1]. Or rien ne saurait donner une meilleure idée d'un hymne « accompagnant un sacrifice », que la IIIe Pythique, et je ne doute pas que ce ne soit à celle-ci que le texte original de Timée appliquait la qualification de θυσιατήριον.

Quant à la question chronologique, nous avons vu que l'ode est postérieure à la prise par Hiéron du titre de roi, qu'il n'a assumé que dans les derniers mois de l'Ol. 75, 4[2].

Par contre, alors qu'elle mentionne expressément les succès pythiques de Phérénikos, elle ne fait aucune allusion à sa victoire olympique de l'Ol. 76, victoire cependant mémorable entre toutes, puisque c'était la première fois que Hiéron triomphait à Olympie. L'ode doit donc nécessairement avoir été composée avant cette date, — vers la fin de l'Ol. 75, 4 correspondant à la première moitié de l'année 476 av. J.-C., et se classer entre la IIe Pythique et la Ire Olympique.

L'épithète Αἰτναῖος ξένος donnée à Hiéron au vers 69, dont on a voulu déduire que le poème doit être postérieur à la fondation d'Etna (Ol. 76, 1)[3], ne saurait contrebalancer l'évidence de la donnée positive qui précède : la fondation d'Etna n'est devenu un fait accompli qu'après la victoire olympique de Phérénikos, célébrée dans la Ire Olympique.

Il va de soi que Αἰτναῖος n'a pu être employé comme ethnique qu'à partir du moment où il y eut une ville du nom d'Αἴτνα. Mais en dehors de cette acception spéciale, le mot

---

[1] Les exemples de transpositions analogues dans les scholies ne sont pas rares; l'un des plus frappants est celui qu'offre dans l'édition de Calergi (Ro.) la fin de la première scholie au vers 37 (27) de la VIIe Isthmique (Ode I, à Strepsiadès) : la phrase ταῦτα δὲ λέγει ὡς περὶ τὴν Σαλαμῖνα μάχην, Λάμπωνος ἀνδραγαθηκότος (sic), qui termine le commentaire du passage ἴστω γὰρ σαφὲς κ. τ. λ., appartient évidemment à l'une des scholies de la Ve (IVe) Isthmique (Boeckh la transpose au vers 63 de celle-ci), qui est adressée au fils de Lampon, Phylakidas, et où la bataille de Salamine est expressément mentionnée, (vers 48-50; voir Ode XIV), — et ne saurait rien avoir de commun avec la VIIe Isthmique, où il ne s'agit nullement de Salamine, et encore moins de Lampon. — Cf. Lehrs, *Die Pindarscholien*, p. 15; Abel, p. 472; Boeckh, II, 1, p. 543, n. 3.

[2] Voir plus haut p. 75.

[3] Diod., XI, 49.

a un sens général dans lequel il a été employé de tout temps, avant la fondation comme après la destruction de la ville éphémère créée par l'orgueil de Hiéron, et suivant lequel il exprime simplement un rapport avec l'Etna-montagne. En raison des fonctions sacerdotales (héréditaires dans la famille des Deinoménides), que le tyran exerçait auprès des divinités Etnéennes, Zeus, Dèmèter et Perséphonè [1], rien n'empêche que le titre d'Αἰτναῖος ne lui ait été donné, à titre de compliment, antérieurement à la création de la ville, et sans aucun rapport avec l'ethnique qu'il n'assuma officiellement qu'à l'occasion de sa victoire au quadrige aux Jeux Pythiques de l'Ol. 77, 3 [2].

Quant au mot ξένος il doit être compris ici dans le sens général d'hospitalier, et nullement comme impliquant que Pindare avait déjà profité de l'hospitalité de Hiéron.

A l'époque où l'ode a dû être composée, la ville d'Etna devait très certainement déjà exister en projet depuis un certain temps. Une ville ne s'improvise pas en un jour, et les préliminaires rapportés par Diodore [3] ont dû prendre des semaines et même des mois, avant qu'on pût dire Etna actuellement fondée. Il est donc possible que l'expression Αἰτναῖος ξένος vise l'appel adressé aux colons doriens de Syracuse et du Péloponnèse, destinés à repeupler Catane-Etna après l'expulsion de ses anciens habitants.

ODE XVIII

Isthmique IV : A Mélissos de Thèbes.

(Isthmiade 53 = Ol. 75, 4 = 476 av J C.)

La IVe Isthmique chante une victoire au pancrace remportée aux Jeux Isthmiques par un compatriote du poète, le Thébain Mélissos, fils de Télésiadès. La IIIe Isthmique, fort courte, rappelle cette victoire au pancrace, mais célèbre de plus une

---

[1] Schol. Ol VI, 158, 162, etc. — Cf. p. 69, n. 2.
[2] Voir Ode XXXI (Pyth. I).
[3] XI, 49.

victoire au quadrige gagnée aux Jeux Néméens par le même Mélissos; elle devrait donc être rangée plutôt parmi les Néméennes que parmi les Isthmiques [1].

De ces deux épinicies, la première en date est la IVe Isthmique, qui ne parle que de la victoire au pancrace, et ne fait nulle mention de celle au quadrige.

Les deux poèmes présentent cette particularité unique dans l'œuvre de Pindare, d'être composés dans le même mètre : c'est ce qui avait décidé Hermann et Boeckh [2], à les réunir en une seule ode, — en dépit du scholiaste [3] et de l'évidence du texte [4]. Bergk les a de nouveau séparés, — et depuis que M. Christ lui-même, malgré son attachement aux théories de Boeckh, s'est rangé à l'opinion de Bergk, on peut considérer la question comme tranchée.

Après un début fort simple, dans lequel le poète s'adresse directement au vainqueur, la IVe Isthmique rappelle les gloires de l'illustre famille des Kléonymides, à laquelle appartenait Mélissos, — gloires qui ont été assombries par une calamité terrible, — la mort de quatre membres de la famille, tombés dans une même journée sur le champ de bataille :

ἀλλ' ἀμέρᾳ γὰρ ἐν μιᾷ
τραχεῖα νιφὰς πολέμοιο τεσσάρων ἀνδρῶν ἐρήμωσεν μάκαιραν ἑστίαν · [5]

---

[1] Cf. Bergk, *P. L. G.*[4], t. I, p. 333. — Dans l'ode courte (Isthm. III), c'est Zeus seul (v. 4), comme patron des Jeux Néméens, qui est invoqué; dans l'Isthmique IV, au contraire, il n'est question que de Poseidôn (v. 19-23), qui présidait aux Jeux Isthmiques.

[2] Heyne, dans l'édition originale de son Pindare (1773), avait été le premier à suggérer la réunion des deux odes en une seule; mais dans les éditions postérieures, il est revenu sur son opinion et a maintenu la division des poèmes, malgré la dissertation de Hermann insérée au tome III de ces mêmes éditions.

[3] A propos du vers 24 (15) de la IIIe Isthmique le scholiaste dit : ἐν δὲ τῇ ἑξῆς ᾠδῇ καθόλου τοὺς συγγενεῖς αὐτοῦ Κλεωνυμίδας κέκληκε (Abel, p. 398), et plus loin (v. 29 = 18) : ἄμεινον δὲ εἰς τὰ ἐν τῇ ἑξῆς ᾠδῇ λεγόμενα (ἀποβλέπει) · τέσσαρας γάρ φησι κατὰ πόλεμον συγγενεῖς τοῦ Μελίσσου τελευτῆσαι (Abel, p. 399). — Voir aussi la scholie Isthm. IV, *ad. init.* (Abel, p. 401).

[4] La question est très clairement résumée par M. Bury (*The Isthmian Odes of Pindar*, Appendix D, p. 167).

[5] Isthm. IV, 16-17.

« Mais maintenant, » continue le poète, faisant allusion à la victoire gymnique, — « voici qu'après l'obscurité des mois » d'hiver, comme la terre bigarrée de roses purpurines, — il » (le foyer des Kléonymides) fleurit de nouveau, de par la » volonté des dieux [1] ».

Nous retrouvons ici, considérablement amplifiée, la même suite de pensées que dans les vers 37 à 39 de l'ode à Strepsiadès (Isthmique VII) [2] : mais la mention toute sèche du trépas des Kléonymides, contrastant avec les éloges enthousiastes prodigués à Strepsiadès l'aîné, mort en héros pour sa patrie, indique que les deux événements ont dû se passer sous des circonstances entièrement différentes. Les affinités qu'on relève dans la IVe Isthmique avec les œuvres de la maturité, et les dissemblances de style qu'elle présente avec l'ode I, empêchent du reste de rapporter l'épinicie, — et par conséquent la catastrophe sous l'impression récente de laquelle elle a été composée, — à la même époque que le poème célébrant Strepsiadès.

Ce n'est donc pas, comme le veut Thiersch [3], durant la guerre de l'année 506 entre Thèbes et Athènes, que sont tombés les Kléonymides. Ce ne saurait être non plus aux batailles de Tanagra ou d'Oenophyta (457 av. J.-C.) : nous avons vu qu'entre la première et la seconde il n'y a pas place pour une célébration isthmique [4], et le ton général de l'ode ne permet guère d'admettre qu'elle ait suivi un désastre irréparable comme celui d'Oenophyta [5].

Parmi les grandes batailles auxquelles Thèbes a pris part à l'époque de Pindare, il ne reste que celle de Platée, à laquelle

---

[1] Isthm. IV, 18-19.

[2] Voir plus haut p. 23.

[3] *Pindarus Werke,* t. II, p. 158. — Par une singulière contradiction, l'auteur, dans le tableau chronologique qui clôt le second volume de son édition, réfère les allusions de l'Isthmique IV à la bataille d'Oenophyta, alors que dans le corps du livre, à l'endroit indiqué plns haut, il les rapporte formellement à la guerre de 506 et considère les deux odes comme des œuvres de jeunesse.

[4] Voir plus haut p. 27 et 28.

[5] Cf. Dissen dans Boeckh, II, 2, p. 500.

aient pu périr les quatre Kléonymides; le rôle qu'y ont joué les aristocrates Thébains, combattant dans les rangs des Perses, justifie amplement la façon toute différente dont le poète parle du trépas des parents de Mélissos et de la mort glorieuse de Strepsiadès l'aîné.

Quant à la victoire isthmique et à l'ode qu'elle a inspirée, M. Herbig [1] fait remarquer très justement que les termes généraux dont Pindare se sert pour rappeler la bataille, indiquent que le poème a dû être composé à une époque où le souvenir de cette bataille était encore suffisamment vivace dans l'esprit de tous, pour qu'il ne fût pas nécessaire de la spécifier plus exactement. Du reste, pour que la victoire de Mélissos ait pu consoler les Kléonymides dans leur deuil, il faut bien admettre que la cause de ce deuil ne devait pas être fort ancienne. Mais d'autre part les admirables vers dans lesquels Pindare célèbre l'éclat nouveau dont brille la gloire des Kléonymides :

. . . . . ἀλλ' ἀνεγειρομένα χρῶτα λάμπει,
Ἀωσφόρος θαητὸς ὡς ἄστροις ἐν ἄλλοις · [2],

auraient été déplacés devant un auditoire thébain, si Thèbes avait encore été sous le coup immédiat de l'humiliation qui suivit pour elle Platée. A travers la transparence de l'allusion, c'est bien la patrie elle-même dont le poète chante le relèvement.

La victoire de Mélissos à l'Isthme doit donc être placée à une date qui ne soit ni trop rapprochée, ni trop éloignée de la bataille de Platée (août 479). L'Isthmiade 53, correspondant au mois d'avril de l'année 476 avant J.-C. (dernier tiers de l'Ol. 75,4), répond à cette double condition, et cadre parfaitement avec l'hypothèse fort ingénieuse mise en avant par M. C. Bulle [3] pour expliquer l'identité de mètre des deux odes.

---

[1] *Commentationes Philologicae,* Munich, 1891, p. 129.
[2] Isthm. IV, 23-24.
[3] *Bremens Progr.,* 1869 et *Jahrb. für clas. Phil.,* 1871, p. 585 et suiv.

M. Bulle suppose que la solennisation de la victoire isthmique n'a pas dû suivre immédiatement celle-ci, et qu'avant que l'ode composée par Pindare pour la célébrer ait eu le temps d'être exécutée, le quadrige du pancratiaste vainqueur aura triomphé à Némée : la victoire isthmique et la néméenne auraient alors été fêtées en même temps et Pindare aurait été requis de composer quelques strophes nouvelles réunissant les deux triomphes et destinées à être chantées et dansées par le même chœur et sur le même rythme que l'ode principale.

Or, nous verrons que peu après la célébration olympique (Ol. 76), qui suivit à quatre mois de distance l'Isthmiade à laquelle Mélissos a dû triompher au pancrace, Pindare partit pour la Sicile. C'est en raison de ce voyage que, sinon la composition, tout au moins l'exécution de l'épinicie aura été retardée. Lorsque le poète rentra à Thèbes, probablement vers l'automne de 475, une nouvelle victoire était venue s'ajouter à la première ; le quadrige de Mélissos avait remporté le prix aux Jeux Néméens du mois de juillet précédent (Néméade 50 = Ol. 76, 2), et comme la victoire isthmique n'avait pas encore pu être solennisée, les deux triomphes furent tout naturellement célébrés à la fois : c'est alors que Pindare dut composer les trois strophes qui forment l'Isthmique III et qui furent exécutées soit avant, soit après l'ode principale déjà prête, comme une sorte de proême ou comme épilogue de celle-ci [1].

M. Herbig [2] a relevé certaines analogies de style et de pensée entre la IVe Isthmique et la IXe Pythique, qu'il place suivant la fausse computation des Pythiades de l'école de Boeckh, à l'année 478 av. J.-C. La vraie date de la IXe Pythique est l'année 474, mais les conclusions que M. Herbig tire des parallélismes en question pour établir la

---

[1] L'argumentation de M. Bury *(loc. cit.)* tendant à prouver que la IIIe Isthmique doit nécessairement avoir été destinée à servir de proême à la IVe, ne me paraît pas concluante. La question reste douteuse.

[2] *Op. cit.*

chronologie de la IVe Isthmique, s'appliquent aussi bien au cas où celle-ci serait antérieure de deux ans, qu'à celui où elle serait postérieure du même laps de temps à la IXe Pythique. Il faut se garder du reste, comme M. Herbig le reconnaît lui-même, d'attacher trop d'importance à de semblables analogies lorsqu'elles ne sont pas corroborées par d'autres présomptions. L'ode qui nous occupe présente avec les Pythiques IV et V, postérieures de douze ans à la IXe, des analogies au moins aussi marquées qu'avec celle-ci [1].

Un parallélisme autrement probant est celui qui existe entre les vers 11 à 13 de la IVe Isthmique :

. . . . . ἀνορέαις δ' ἐσχάταισιν
οἴκοθεν στάλαισιν ἅπτονθ' Ἡρακλείαις·
καὶ μηκέτι μακροτέραν σπεύδειν ἀρετάν.,

et les vers 43 à 45 de la IIIe Olympique :

νῦν γε πρὸς ἐσχατιὰν Θήρων ἀρεταῖσιν ἱκάνων ἅπτεται
οἴκοθεν Ἡρακλέος σταλᾶν. τὸ πόρσω δ' ἔστι σοφοῖς ἄβατον
κἀσόφοις.

Ici le fond et la forme sont presqu'identiques ; — or, comme le remarque fort judicieusement M. Fraccaroli [2], s'il arrive souvent que Pindare répète les mêmes figures, rarement il se copie aussi littéralement que dans les deux passages cités. Comme la IIIe Olympique date de l'année 476, le rapprochement confirme une fois de plus et fort nettement la chronologie que j'ai adoptée pour la grande ode à Mélissos.

Toutes les probabilités sont donc que la IVe Isthmique doit dater de l'année 476, et la IIIe de l'année 475 av. J.-C.

Dans la IVe Isthmique le mythe de la querelle entre Ajax et Odysseus reparaît avec la même morale à peu près que dans

---

[1] Cf. notamment : Isthm. IV, 16 et suiv., avec Pyth. V, 10-11 et Pyth. IV, 64-65. — Isthm. III, 11-13 avec Pyth. IV, 66-67 : le mot ἱπποδρομία ne se trouve dans Pindare qu'à ces deux derniers endroits.

[2] *Le Odi di Pindaro,* p. 670, n. 1.

l'ode à Sôgenès, mais avec une ampleur autrement puissante que dans celle-ci. Pindare se sent en pleine possession de sa force et a conscience du pouvoir immortel de son génie :

τοῦτο γὰρ ἀθάνατον φωνᾶεν ἕρπει,
εἴ τις εὖ Ϝείπῃ τι· καὶ πάγκαρπον ἐπὶ χθόνα καὶ διὰ πόντον βέβακεν
ἐργμάτων ἀκτὶς καλῶν ἄσβεστος αἰεί [1].

Le moment est arrivé où il pourra se dire avec justice πρόφαντον σοφίᾳ καθ' Ἕλλανας ἐόντα παντᾷ [2].

ODE XIX

Olympique XI : A Agésidamos de Locres.

(Ol. 76 = 476 av. J.-C.)

Le résultat le plus important peut-être de la découverte du papyrus d'Oxyrhynchus, est d'avoir définitivement fixé la date des trois victoires célébrées dans la I^e^, la IIe, la IIIe, la Xe et la XIe Olympique, et d'avoir établi la contemporanéité de ces victoires : il est dorénavent démontré que c'est à l'Ol. 76 qu'Agésidamos de Locres [3], Hiéron de Syracuse et Théron d'Agrigente ont tous les trois triomphé, — le premier au pugilat des παῖδες, le second au cheval monté, le troisième au quadrige.

---

[1] Isthm. IV, 40-43.
[2] Ol. I, 120.
[3] *Oxyr. Pap. Col.*, I, l. 16 (*sub* Ol. οϛ') :

[αγ]ησι[δα]μος λοκρος απ ιταλιας παιδ πυξ.

Dans deux manuscrits seulement, le manuscrit A de Florence, et son apographe de Breslau, Ą, la date de la victoire d'Agésidamos concorde avec le papyrus ; dans tous les autres le chiffre est corrompu (οδ' au lieu de οϛ'). C'est la date corrompue que l'universalité des commentateurs avait adoptée jusqu'à présent. M. Christ, dans sa grande édition de 1896 (p. 78), semble bien donner la préférence à la date des manuscrits A et Ą, mais dans l'édition abrégée qui a suivi, il revient à la fausse chronologie traditionnelle.

La question de savoir dans quel ordre se sont suivis les cinq poèmes que ces victoires ont inspirés, présente surtout de l'intérêt pour les deux épinicies consacrées au jeune Locrien Agésidamos, fils d'Archestratos, — la Xe et la XIe Olympique.

Nous allons voir que l'une d'elles, la XIe, extrêmement courte, a dû être exécutée à Olympie même, immédiatement après la célébration des Jeux, — tandis que l'autre, la Xe n'a très certainement été composée que beaucoup plus tard : entre les deux se placent la IIe et la IIIe Olympique, — à Théron, — et la Ire, — à Hiéron.

Au début de la Xe, le poète s'excuse du retard que, malgré sa promesse, il a apporté à la composition de son épinicie ; puis il ajoute :

ὅμως δὲ λῦσαι δυνατὸς ὀξεῖαν ἐπιμομφὰν τόκος . . .[1]

Prenant ce vers à la lettre, les grammairiens anciens ont voulu voir dans l'ode XI, l'intérêt (τόκος) payé par le poète pour le retard dont il s'accuse ; à leur suite, les manuscrits et toutes les éditions qui se sont succédé depuis l'Aldine (1513) et la Romaine (1515) jusqu'à la deuxième édition de Heyne, en 1798, donnent pour épigraphe à l'ode XI soit τῷ αὐτῷ τόκος (Al.), soit τῷ αὐτῷ Ἀγησιδάμῳ τόκος (Ro.). Heyne citant Mingarelli[2], a été le premier à faire ressortir l'inanité tant de l'épigraphe que de la scholie qui cherche à l'expliquer[3] ; — après lui Gurlitt et Boeckh ont achevé de détruire la légende du τόκος qui n'est actuellement plus admise par personne[4].

En réalité l'ode XI, loin d'être une suite de l'ode longue,

---

[1] Vers 9.

[2] Probablement *in litteris*. Le seul et unique travail que Mingarelli ait publié sur Pindare (*De Pindari Odis Conjecturae*, Bologne, 1772) adopte encore (p. 58) l'ancienne théorie du τόκος.

[3] Schol. Ol. XI, *ad. init.*

[4] Tycho Mommsen est à peu près le seul qui ait essayé de justifier les grammairiens en soutenant que les deux odes ont pu être envoyées en même temps, l'une comme le capital, l'autre comme l'intérêt. (Voir *Annotationis criticae supplementum ad Pindari Olympias*, p. 142.)

en constitue bien plutôt la préface : c'est ce qui résulte à l'évidence des vers 11 à 19 qui contiennent la promesse non déguisée d'une épinicie future destinée à être exécutée à Locres même, en l'honneur de la victoire au pugilat :

ἴσθι νῦν, Ἀρχεστράτου
παῖ, τεᾶς, Ἀγησίδαμε, πυγμαχίας ἕνεκεν
κόσμον ἐπὶ στεφάνῳ χρυσέας ἐλαίας
ἁδυμελῆ κελαδήσω,
τῶν Ἐπιζεφυρίων Λοκρῶν γενεὰν ἀλέγων.
ἔνθα συγκωμάξατ' · ἐγγυάσομαι
ὕμμιν, ὦ Μοῖσαι, φυγόξεινον στρατὸν
μηδ' ἀπείρατον καλῶν,
ἀκρόσοφον δὲ καὶ αἰχματὰν ἀφίξεσθαι.

Cette promesse se trouve du reste rappelée au début de la Xe Olympique :

. . . γλυκὺ γὰρ αὐτῷ μέλος ὀφείλων ἐπιλέλαθ' [1].

Il résulte du vers 100 de la même ode que Pindare était présent à Olympie lors de la victoire d'Agésidamos, qu'il a vu

. . . . . κρατέοντα χερὸς ἀλκᾷ
βωμὸν παρ' Ὀλύμπιον.

Il est donc légitime de supposer, — avec la plupart des commentateurs, — que l'ode courte fut composée immédiatement après la victoire, pour être exécutée à Olympie, avant le retour d'Agésidamos dans sa patrie. Ainsi s'expliquent les proportions restreintes de l'épinicie, son allure hâtive et en quelque sorte provisoire. Elle n'était que le prélude d'un poème plus important qui devait accompagner le triomphe solennel du jeune Agésidamos revenu parmi ses concitoyens.

Ce poème est la Xe Olympique, qui, comme nous le verrons [2], se classe chronologiquement après les odes composées en Sicile.

---

[1] Vers 3.
[2] Voir Ode XXVI.

ODES XX ET XXI

Olympiques III et II : A Théron d'Agrigente.

(Ol. 76 = 476 av. J.-C.)

La victoire au quadrige de l'Ol. 76 [1] n'était pas la première que les Emménides d'Agrigente [2] eussent remportée aux Grands Jeux de la Grèce. Quatorze ans auparavant Xénocratès, le frère de Théron, avait triomphé à Pythô, et cette victoire avait servi de thème à une ode charmante, la VIe Pythique, adressée par Pindare à son ami Thrasybule [3], le fils du vainqueur. Plus tard, une victoire à l'Isthme, — qui elle aussi devait être chantée par Pindare [4] — était venue s'ajouter à la victoire pythique. Dans les deux cas, comme nous l'avons vu, Simonide avait été chargé de composer l'épinicie officielle.

Mais quand Théron, l'aîné des fils d'Ainésidamos, devenu, depuis 488, tyran d'Agrigente, conquit l'olivier d'Olympie, ce fut à Pindare seul, dont la renommée faisait pâlir dès lors celle de Simonide, qu'il confia le soin de célébrer son triomphe par deux odes qui comptent parmi les plus belles du poète, la IIe et la IIIe Olympique [5].

---

[1] *Oxyr. Pap. Col.*, I, l. 18 (*sub* Ol. ος') :

[θηρ]ωνος ακραγαντινου τεθρι.

Les scholies (Ol. II, *ad. init.*, et vers 166 et 168) hésitent entre ος' (Ol. 76) et οζ' (Ol. 77). Les commentateurs cette fois ne se sont pas trompés, en préférant le premier chiffre.

[2] D'après le scholiaste (Ol. II, 87 et 89), Théron et Xénocratès entretenaient une écurie de course en commun.

[3] Voir Ode VI, p. 45.

[4] Dans la IIe Isthmique, également adressée à Thrasybule. Voir Ode XXX.

[5] C'est bien une seule et même victoire que célèbrent les deux odes. D'une part, il n'y a aucune trace d'une seconde victoire olympique de Théron ; d'autre part, les termes employés par Pindare dans l'une et l'autre ode (Ol. II, 53-56, Ol. III, 43) indiquent bien qu'il s'agit dans les deux cas d'une première victoire olympique.

Celle-ci est probablement la première en date : plus courte et plus simple que la IIe, elle s'inspire plus directement et plus exclusivement de la victoire, au point d'emprunter même sa partie mythique à l'histoire légendaire d'Olympie ; la victoire y apparaît comme un fait tout récent [1], et le poème entier porte le cachet d'une œuvre d'actualité immédiate [2].

La IIe Olympique, œuvre de longue haleine, a une portée moins spéciale quant aux Jeux, plus intime en ce qui concerne Théron lui-même ; elle présente le caractère d'un thrène bien plutôt que d'une épinicie ; la victoire n'y sert en quelque sorte que d'introduction à l'éloge — assez mélancolique dans toute la première partie — du vainqueur et de sa famille, et à des réflexions morales et philosophiques sur la destinée humaine dans cette vie et dans l'autre. Les mythes sont empruntés à l'au delà du tombeau.

La victoire y est déjà presqu'une chose du passé : le poète la mentionne côte à côte avec celles, déjà anciennes cependant, de Xénocratès, à Pythô et à l'Isthme [3].

Il est donc permis de supposer que l'ode plus longue ne fut composée que quelques mois après la célébration des Jeux, tandis que l'ode courte l'aura été immédiatement après la victoire pour être exécutée à Olympie même.

Nous savons par Pausanias [4], qu'à l'entrée de l'hippodrome d'Olympie se dressait l'autel des Dioscures, divinités agonis-

---

[1] Cf. les vers 6-7 où le poète parle des couronnes qui viennent d'orner la chevelure du vainqueur (ou les crinières des chevaux, voir schol.), — mais surtout les mots νῦν et ἅπτεται au vers 43.

[2] Cf. notamment vers 6 à 10.

[3] Ol. II, 53-56 :

> Ὀλυμπίᾳ μὲν γὰρ αὐτὸς
> γέρας ἔδεκτο, Πυθῶνι δ' ὁμόκλαρον ἐς ἀδελφεὸν
> Ἰσθμοῖ τε κοιναὶ Χάριτες ἄνθεα τεθρίππων δυωδεκαδρόμων
> ἄγαγον ·

[4] V, 15, 4 : ἐν δὲ τῶν ἵππων τῇ ἀφέσει, ἐν μὲν τῷ ὑπαίθρῳ τῆς ἀφέσεως κατὰ μέσον που μάλιστα Ποσειδῶνος Ἱππίου καὶ Ἥρας εἰσὶν Ἱππίας βωμοί, πρὸς δὲ τῷ κίονι Διοσκούρων.

tiques par excellence [1], à qui Hèraklès, montant à l'Olympe, avait confié la surveillance des Jeux [2].

Ces mêmes Dioscures — c'est Aristarque, cette fois, qui nous l'apprend, — étaient spécialement honorés à Agrigente, où, d'après Didyme, leur culte avait été importé du Péloponnèse par les Emménides [3].

Or, c'est sous l'invocation des Dioscures seuls et de leur sœur Hélène qu'est placée la IIIe Olympique ; c'est eux qui ont fait triompher Théron en récompense des honneurs qu'il a l'habitude de leur rendre [4], c'est à eux, à l'espèce de sacerdoce sur les Jeux que leur a confié Hèraklès lors de son apothéose, qu'aboutit le mythe. — De Zeus, le Dieu suprême d'Olympie, en l'honneur de qui sont célébrés les Jeux, il n'est nulle part question.

Le fait avait déjà frappé les grammairiens d'Alexandrie [5], et l'explication qu'ils en donnent paraît, dans son ensemble,

---

[1] L'ex-voto de bronze, en forme de roue, avec l'inscription : TOI FANAKOI : EMI : EVΔ...Σ : ANEΘEKE (τοῖ[ν] Ϝανάκοι[ν] εἰμί· Εὐδ. . .ς ἀνέθηκε), trouvé à Argos et reproduit dans Roehl (*IGA*, p. 173, 43 a), confirme le rôle de divinités agonistiques des Dioscures : l'ex-voto se rapporte très probablement à une victoire au quadrige.

[2] Pind. Ol. III, 36-38 :

> τοῖς γὰρ ἐπέτραπεν Οὐλυμπόνδ' ἰὼν θαητὸν ἀγῶνα νέμειν
> ἀνδρῶν τ' ἀρετᾶς πέρι καὶ ῥιμφαρμάτου
> διφρηλασίας.

[3] Schol. Ol. III, *ad. init.* : ὁ δὲ Ἀρίσταρχός φησι παρὰ τοῖς Ἀκραγαντίνοις διὰ τιμῆς εἶναι τοὺς Διοσκόρους καὶ πατρίῳ ἔθει καὶ νῦν αὐτοὺς χρῆσθαι· ὁ δὲ Δίδυμος ἱστορικώτερον λέγει, καί φησι διὰ τὸ τὸν Θήρωνα ἄνωθεν Ἀργεῖον εἶναι. τιμῶνται δὲ κατὰ τὸ Ἄργος καὶ τὴν Πελοπόννησον οἱ Διόσκουροι. — Thersandre, l'ancêtre des Emménides (Ol. II, 47-49), était de descendance à la fois thébaine par son père Polynice, et argienne par sa mère, Argeia, fille d'Adraste, roi d'Argos.

[4] Ol. III, 38-41 :

> . . . . . ἐμὲ δ' ὧν πὰρ θυμὸς ὀτρύνει φάμεν Ἐμμενίδαις
> Θήρωνι τ' ἐλθεῖν κῦδος, εὐίππων διδόντων Τυνδαριδᾶν, ὅτι πλείσταισι [βροτῶν
> ξεινίαις αὐτοὺς ἐποίχονται τραπέζαις,
> εὐσεβεῖ γνώμᾳ φυλάσσοντες μακάρων τελετάς.

[5] Schol. Ol. III, *ad. init.* : ζητεῖται δὲ, διατί μὴ Διὶ μᾶλλον οὗτος ηὔξατο, ᾧ οὗτος ὁ ἀγὼν ἀνάκειται, ἢ Ἡρακλεῖ τῷ καταβολεῖ, ἀλλὰ Διοσκούροις ;

satisfaisante. L'ode, d'après eux, fut composée pour accompagner un rite d'action de grâces aux Dioscures, qui aurait été célébré à Agrigente, à l'arrivée de la glorieuse nouvelle de la victoire [1].

La place importante qu'Olympie occupe dans le poème semble plutôt indiquer que la solennisation a eu lieu sur place, à l'autel des Dioscures. Théron, il est vrai, n'assistait probablement pas à la victoire de son quadrige [2], mais il n'y a rien d'invraisemblable à ce que cette victoire ait été néanmoins célébrée à Olympie par ses représentants. Nous avons vu que la victoire de Xénocratès à Pythô avait de même été solennisée doublement, à Delphes aussi bien qu'à Agrigente.

Peu après les Jeux Olympiques où triomphèrent Théron, Hiéron, et Agésidamos, se place le premier voyage de Pindare en Sicile. C'est pendant son séjour dans l'île, peut-être à Agrigente même, qu'il dut composer la IIe Olympique, toute remplie d'allusions aux événements dont la Sicile venait d'être le théâtre [3].

Théron mourut quatre ans après sa victoire à Olympie (Ol. 77, 1) [4]. Son frère Xénocratès l'avait précédé dans la tombe. Parmi les admirables fragments de thrènes qui nous restent de Pindare, il y en a deux [5], — particulièrement le premier, — qui présentent avec le mythe développé dans la IIe Olympique des analogies telles qu'on ne peut s'empêcher de penser que peut-être ils ont été composés en l'honneur des deux illustres

---

[1] Schol. Ol. III, *ad init.* — La cérémonie pour laquelle l'ode a été écrite y est appelée Θεοξένια, d'où l'épigraphe que le poème porte dans les manuscrits : Εἰς Θεοξένια. Cette fête aurait été instituée par les Dioscures eux-mêmes. Le scholiaste fait évidemment une confusion quand il affirme que la nouvelle de la victoire arriva à Théron pendant qu'il célébrait ces Théoxénies. — En tout cas, il résulte clairement de toute la scholie que les grammairiens considéraient l'ode courte comme la première en date.

[2] Par contre, comme nous l'avons vu, Pindare assistait aux jeux : c'est une présomption de plus en faveur de la célébration sur place.

[3] Voir la longue scholie Ol. II, 29.

[4] Diod. XI, 53, 1.

[5] Fragm. 129-130 et 132.

Emménides. Les deux derniers vers de l'un de ces fragments (fragm. 129-130) rappellent étonnamment les vers 21 et 22 de la Ire Pythique dont la composition est de deux ans seulement postérieure à la mort de Théron.

ODE XXII

Olympique I : A Hiéron de Syracuse.

(Ol. 76 = 476 av. J.-C.)

L'ex-voto de bronze[1] consacré par Deinoménès à Zeus Olympien, en mémoire des triomphes olympiques de son père Hiéron, portait la dédicace :

Σόν ποτε νικήσας, Ζεῦ Ὀλύμπιε, σεμνὸν ἀγῶνα,
τεθρίππῳ μὲν ἅπαξ, μουνοκέλητι δὲ δίς,
δῶρ' Ἱέρων τάδε σοι ἐχαρίσσατο· παῖς δ' ἀνέθηκε
Δεινομένης πατρὸς μνῆμα Συρακοσίου[2].

La liste d'Oxyrhynchus enregistre ces trois victoires, — les seules évidemment que Hiéron ait remportées à Olympie, — sous les Olympiades 76, 77, 78, les deux au κέλης venant les premières, et celle au quadrige la dernière[3].

---

[1] L'ex-voto comprenait un quadrige complet avec son ἡνίοχος, — œuvre du sculpteur éginète Onatas, — et deux chevaux seuls, montés par leur παῖδες ou jockeys, — œuvre de Calamis (Paus., VI, 12, 1). — Pour un ex-voto semblable, dédié à Zeus olympien par Gélon, voir plus haut, p. 51.

[2] Paus., VIII, 42, 4.

[3] Sous l'Ol. οϛ' (76), le papyrus porte, col. I, l. 19 :

[ιερ]ωνος συρακοσιου κελης

sous l'Ol. οζ' (77), col. I, l. 32 :

[ιερ]ωνος συρακο[σιου κ]ελης

et enfin sous l'Ol. οη' (78), col. I, l. 44 :

[. . . .]νυμου συρακο[σιου τεθρι]ππον.

Il ne saurait y avoir de doute (voir schol. Ol. I, *ad. init.*) que c'est bien de Hiéron qu'il s'agit dans cette dernière ligne. Il faut lire ιερωνυμου plutôt que ανωνυμου : la forme plus longue Ἱερώνυμος est évidemment une erreur du copiste (cf. C. Robert, *op. cit.*, p. 169; *Oxyr. Pap.*, II, p. 93).

Le scholiaste nous a également transmis les trois dates [1], mais le chiffre de la première, οϟ', n'est correct que dans deux manuscrits, O et F; dans tous les autres, οϟ' (OF) est corrompu en ογ' (OΓ) [2].

C'est à la première victoire, celle de l'Ol. 76 = 476 av. J.-C., que les scholiastes rapportent expressément la Ire Olympique, et l'ode elle-même confirme pleinement leur témoignage.

Le poème, en effet, ne renferme aucune allusion aux deux événements historiques les plus glorieux du règne de Hiéron, la fondation d'Etna (Ol. 76,1 = 476-75 av. J.-C.) et la bataille de Kymè (Ol. 76,3 = 474-73 av. J.-C.), qui occupent dans la Ire Pythique, composée en 470, une place proéminente. Si la première Olympique célébrait la seconde victoire au κέλης, remportée à l'Ol. 77 (472 av. J.-C.), soit à une date plus rapprochée de deux ans des événements en question qne la Ire Pythique, il serait inexplicable qu'elle ne mentionnât pas ceux-ci. Dans la même hypothèse, il ne serait pas davantage admissible que Pindare n'eût dit mot de la première victoire : le fait de deux victoires olympiques remportées

---

[1] Schol. Ol. I, *ad. init.* : Ἐπιγέγραπται ὁ ἐπινίκιος Ἱέρωνι τῷ Γέλωνος ἀδελφῷ νικήσαντι ἵππῳ κέλητι τὴν οϟ' (O et F; les autres manuscrits ont ογ') Ὀλυμπιάδα, ἢ ὡς ἔνιοι ἅρματι. ὁ δὲ αὐτὸς καὶ τὴν οζ' νικᾷ κέλητι, τὴν δὲ οη' τεθρίππῳ.

[2] Pour le changement de OF en OΓ ou vice-versa, voir p. 51, n. 1. — Hermann et Bergk avaient reconnu la corruption et rétabli la vraie lecture οϟ'. Mais l'immense majorité des commentateurs modernes, depuis Boeckh jusqu'à M. Christ, ont préféré respecter le chiffre corrompu de la majorité des manuscrits, et supposer que le scholiaste s'est trompé en rapportant l'épinicie à la première victoire de Hiéron, — (si on admet le chiffre ογ' = Ol. 73, elle aurait en effet été remportée au commencement du règne de Gélon à Géla, antérieurement à la prise de Syracuse, et 12 ans avant l'avènement au pouvoir de Hiéron que l'ode appelle expressément Συρακόσιος βασιλεύς), — alors qu'elle célèbre en réalité la seconde, celle de l'Ol. 77. Cette théorie qui rapproche de 4 ans (472 au lieu de 476 av. J.-C.), la Ire Olympique, — combinée dans la plupart des cas avec la fausse computation des Pythiades de l'école de Boeckh, d'après laquelle la Ire Pythique se trouve en revanche reculée de 4 ans (474 au lieu de 470 av. J.-C.), avait fait de la chronologie des Odes siliciennes un gâchis dans lequel personne ne parvenait plus à se retrouver.

à deux célébrations successives, était trop considérable pour pouvoir être passé sous silence.

Du reste, nous verrons qu'à l'époque de la seconde victoire, la situation politique en Sicile ne devait guère se prêter à la solennisation d'un κῶμος triomphal. La guerre avec Thrasydaios, le fils et le successeur indigne de Théron, était imminente, si même elle n'avait pas déjà éclaté, et Hiéron devait être trop absorbé par ses préparatifs de défense pour pouvoir songer à célébrer avec la pompe habituelle son second succès à Olympie [1].

La victoire de Phérénikos chantée par Bacchylide dans l'ode V du papyrus publié par M. Kenyon, est la même que celle qui forme l'objet de la Ire Olympique de Pindare [2] ; pas plus que son grand rival Bacchylide ne fait mention dans son épinicie, ni de la fondation d'Etna, ni de la bataille de Kymè, ni d'une victoire olympique antérieure. C'est donc très certainement aussi à la première victoire que ce second poème se rapporte [3].

Au vers 41, Bacchylide dit que le cheval Phérénikos avait déjà triomphé Πυθῶνι ἐν ἀγαθέᾳ. Il s'agit donc bien du Phérénikos mentionné par Pindare aux vers 73 et 74 de la IIIe Pythique, comme ayant remporté des couronnes à Pythô [4].

Les listes des vainqueurs aux Jeux Pythiques que les grammairiens d'Alexandrie avaient sous les yeux [5], enregistraient deux victoires successives au κέλητς, remportées par Hiéron, l'une à la Pythiade 26, l'autre à la Pythiade 27. Le

---

[1] Voir Ode XXXII (Ol. XII).

[2] Cf. Kenyon, *Bacchyl.*, p. 35-37 ; Christ, *Sitzungsber. der bayr. Akad.*, 1898, p. 7 ; Baumstark, *op. cit.*, p. 133 ; Blass, *Bacchyl.*², p. LIX.

[3] Les allusions au récent mariage de Hiéron avec la nièce de Théron (476 av. J.-C.), que M. Christ (*op. cit.*, p. 12 et suiv.) croit découvrir dans la fin du mythe de Méléagre, ne sont pas admissibles en présence du caractère tout spécialement néfaste de l'union d'Hèraklès avec Déjanire (cf. Blass, *Bacchyl.*², p. LX). L'argument que le savant critique prétend en tirer en faveur de la même théorie que celle que je soutiens, peut donc être négligé.

[4] Voir plus haut p. 77-78.

[5] Voir plus haut p. 4, n. 3.

scholiaste [1] conclut des vers 72 à 74 de la IIIe Pythique [2], que celle-ci vise l'une et l'autre de ces victoires : δι' ὧν, dit-il, ὀνομάζει στεφάνους καὶ κώμους ἀέθλων.

L'argument n'est pas aussi faible que l'estime M. Blass [3]; il est vrai que les exemples ne manquent pas dans Pindare, de pluriels semblables désignant une seule victoire [4]; mais ici, nous savons, — et Pindare savait, — qu'il y en avait deux. Or, l'on ne voit guère pourquoi il se serait borné à n'en rappeler qu'une, et comment, s'il n'avait pas eu l'intention de les désigner toutes les deux, il aurait parlé de couronnes au pluriel. D'autre part, si les vers 72 et 73 doivent s'entendre des deux victoires, il est clair qu'elles ont été l'une et l'autre gagnées par Phérénikos, à qui seul le poète rapporte les « couronnes des Jeux Pythiques ».

Les Pythiades 26 et 27 correspondent aux Ol. 74, 3 (= 482 av. J.-C.) et 75, 3 (= 478 av. J.-C.). Il doit donc s'être écoulé six ans entre la première victoire pythique de Phérénikos et sa victoire olympique de l'année 476, et le vainqueur devait avoir au moins dix ans lors de son plus grand triomphe [5].

---

[1] Schol. Pyth. III, *ad. init.*

[2] τῷ μεν διδύμας χάριτας
εἰ κατέβαν ὑγίειαν ἄγων χρυσέαν
κῶμόν τ' ἀέθλων Πυθίων αἴγλαν στεφάνοις,
τοὺς ἀριστεύων Φερένικος ἔλ' ἐν Κίρρᾳ ποτέ,.

[3] *Op. cit.*, p. LIX, n. 1.

[4] Voir notamment Ol. VI, 26; Pyth. II, 6, etc.

[5] A l'époque de Pindare, les courses pour chevaux adultes (τέλειοι) faisaient seules partie du programme des Grands Jeux. Les prix pour poulains et pouliches (πῶλοι) tant attelés que montés n'ont été institués que beaucoup plus tard (Paus., V, 8, 3, X, 7, 3). Phérénikos devait donc avoir entre quatre et six ans quand il a commencé à courir, et la qualification de πῶλος que Bacchylide lui donne (Ode V, 39) ne saurait être prise dans son sens littéral. Chez les poètes, et spécialement chez les tragiques πῶλος est fréquemment employé comme synonyme de ἵππος en général; cf. Eschyle, fragm. 341; Sophocle, Oedipe à Colonne, 313, 1062, 1069; Electre, 705. Pindare donne aux Tyndarides l'épithète de λευκοπῶλοι (Pyth. I, 66) et dans la IIe Pythique, v. 8, il appelle πῶλοι les juments attelées au quadrige vainqueur de Hiéron; ce n'est pas, il est vrai, une victoire à l'un des Grands Jeux que la IIe Pythique semble célébrer : mais il est improbable que les courses pour poulains ou pouliches aient fait partie du programme de jeux quelconques près d'un siècle avant leur introduction à Olympie.

Le fait est certainement extraordinaire, mais n'a rien d'impossible, même pour un cheval moderne. M. Kenyon cite l'exemple d'un cheval de course, « The Lamb », qui a gagné deux fois, à trois ans d'intervalle, le grand steeple-chase de Liverpool, malgré qu'il eût neuf ans lors de son second succès.

Mais dans la chronologie adoptée par l'école de Boeckh, les deux victoires pythiques se trouvent, en vertu du faux calcul des Pythiades du maître (Pyth. 26 = Ol. 73,3 = 486 av. J. C. — Pyth. 27 = Ol. 74,3 = 482 av. J.-C.), reculées de quatre ans, tandis que la victoire olympique est rapportée à l'Ol. 77 = 472 av. J.-C. Il se serait donc écoulé 14 ans entre la première victoire de Phérénikos à Pythô, et celle commémorée dans la Ire Olympique, et le cheval aurait eu au moins 18, sinon 20 ans à l'époque de celle-ci.

Tout cela est insoutenable [1], — si bien que dès avant la découverte de la liste d'Oxyrhynchus, M. Kenyon avait très justement fait remarquer que le seul moyen d'échapper à des résultats aussi invraisemblables, était, d'une part, d'adopter le calcul des Pythiades du scholiaste et de Bergk, d'autre part, d'accepter pour la victoire olympique célébrée par Pindare et par Bacchylide, la date du même Bergk, Ol. 76.

Cette dernière date peut actuellement être considérée comme définitivement établie, mais l'argumentation de M. Kenyon a tout autant de force en ce qui concerne le calcul des Pythiades. En effet, malgré la rectification de la date de la victoire olympique, la computation de Boeckh laisse encore subsister entre celle-ci et la première victoire pythique, un intervalle de dix ans. Or, même en tenant compte de ce que dans les temps antiques les conditions sous lesquelles avaient lieu les courses devaient être très différentes de celles auxquelles les modernes sont habitués, un aussi long intervalle est inadmissible.

---

[1] Pour échapper à la difficulté certains commentateurs, entre autres M. Fennell, avaient supposé que le Phérénikos des victoires pythiques et le vainqueur olympique étaient deux chevaux différents. Devant le texte formel de Bacchylide, cette hypothèse ne se soutient plus.

Le vrai calcul des Pythiades qui réduit cet intervalle à six ans, se trouve donc de nouveau confirmé.

Le célèbre proême de la Ire Olympique, où Pindare, voulant montrer la prééminence de l'ἀγών d'Olympie sur tous les autres Jeux, le compare à ce qu'il y a de plus excellent et de plus puissant dans l'univers, — l'eau et l'or — ne fait que développer une comparaison identique dont le poète se sert à la fin de la IIIe Olympique pour faire ressortir l'éclat des vertus de Théron. Comme il est plus vraisemblable d'admettre que Pindare ait amplifié sa pensée d'une ode à l'autre, que de supposer qu'il l'ait écourtée, la similitude des deux passages fournit une présomption de plus en faveur de la priorité de la IIIe Olympique. L'Olympique I a probablement suivi immédiatement celle-ci, et a été écrite avant la plus longue des deux odes à Théron (Ol. II). Il n'y a là néanmoins qu'une hypothèse, et la question n'ayant qu'une importance minime pour des odes presque contemporaines, je n'ai pas cru devoir séparer les Olympiques II et III.

Il résulte des vers 8 à 17 de l'ode, qu'elle a dû être composée à Syracuse où Pindare aura très certainement présidé à son exécution [1]. Il n'a toutefois pu partir pour la Sicile qu'après la célébration olympique, puisque, comme le montre le vers 100 de la Xe Olympique, il assistait à cette célébration. Il a donc été témoin oculaire du triomphe de Phérénikos, et les beaux vers dans lesquels il évoque l'image du cheval vainqueur,

ὅτε παρ' Ἀλφεῷ σύτο δέμας
ἀκέντητον ἐν δρόμοισι παρέχων,
κράτει δὲ προσέμιξε δεσπόταν,
Συρακόσιον ἱπποχάρμαν βασιλῆα. [2],

sont bien l'écho vivant d'une réminiscence personnelle et non une simple figure de rhétorique. Ce n'est probablement qu'après la victoire qu'il reçut de Hiéron l'invitation discrètement sollicitée aux vers 68 à 71 de la IIIe Pythique.

---

[1] Cf. von Wilamowitz-Moellendorf, *Bakchyl.*, p. 19.
[2] Ol. I, 20-23.

Son séjour en Sicile, où il composa les Odes XXII (Ol. I), XXI (Ol. II), XXIII (Ném. IX) et XXIV (Ném. III), n'a pas dû se prolonger beaucoup au delà de l'été de l'année 475. C'est vraisemblablement aux Grandes Dionysies de mars 474 que fut exécuté à Athènes le fameux dithyrambe [1] qui valut à Pindare, en dehors du prix, la proxénie attique, un présent

---

[1] Les trois fragments suivants sont tout ce qui nous en reste.

Fragm. 76 :

Ὦ ταὶ λιπαραὶ καὶ ἰοστέφανοι καὶ ἀοίδιμοι,
Ἑλλάδος ἔρεισμα, κλειναὶ Ἀθᾶναι,
δαιμόνιον πτολίεθρον

Fragm. 77 :

... ὅθι παῖδες Ἀθαναίων ἐβάλοντο φαεννὰν
κρηπῖδ' ἐλευθερίας

Fragm. 78 :

Κλῦθ' Ἀλαλά, πολέμου θύγατερ,
ἐγχέων προοίμιον, ᾧ θύεται
ἄνδρες ὑπὲρ πόλιος τὸν ἱρόθυτον θάνατον

D'après Plutarque (*De Gloria Athen.*, 7; *Them.*, 8), l'épithète Ἑλλάδος ἔρεισμα vise le rôle joué par les Athéniens aux batailles d'Artémisium, de Salamine, de Platée et de Mycale, et le fragment 77 aurait tout spécialement trait à la première. La date du dithyrambe se déduit principalement de l'allusion que renferme le fragment 78 à la prise d'Eïon par Cimon (printemps de l'année 475, v. von Wilamowitz-Moellendorf, *Aristoteles und Athen*, I, p. 146, n. 41; — Busolt, *Griech. Gesch.*², III, p. 100 et suiv.), et à la mort héroïque de son gouverneur perse Bogès, rapportée comme suit par Hérodote, VII, 107 : Τῶν δὲ ἑξαιρεθέντων ὑπ' Ἑλλήνων οὐδένα βασιλεὺς Ξέρξης ἐνόμισε εἶναι ἄνδρα ἀγαθὸν, εἰ μὴ Βόγην μοῦνον τὸν ἐξ Ἠιόνος. τοῦτον δὲ αἰνέων οὐκ ἐπαύετο, καὶ τοὺς περιεόντας αὐτοῦ ἐν Πέρσῃσι παῖδας ἐτίμα μάλιστα, ἐπεὶ καὶ ἄξιος αἴνου μεγάλου ἐγένετο Βόγης, ὃς ἐπειδὴ ἐπολιορκέετο ὑπὸ Ἀθηναίων καὶ Κίμωνος τοῦ Μιλτιάδεω, παρεὸν αὐτῷ ὑπόσπονδον ἐξελθεῖν καὶ νοστῆσαι ἐς τὴν Ἀσίην, οὐκ ἠθέλησε, μὴ δειλίῃ δόξειε περιεῖναι βασιλέϊ, ἀλλὰ διεκαρτέρεε ἐς τὸ ἔσχατον. ὡς δ' οὐδὲν ἔτι φορβῆς ἐνῆν ἐν τῷ τείχεϊ, συννήσας πυρὴν μεγάλην ἔσφαξε τὰ τέκνα καὶ τὴν γυναῖκα καὶ τὰς παλλακὰς καὶ τοὺς οἰκέτας καὶ ἔπειτεν ἐσέβαλε ἐς τὸ πῦρ, μετὰ δὲ ταῦτα τὸν χρυσὸν ἅπαντα τὸν ἐκ τοῦ ἄστεος καὶ τὸν ἄργυρον ἔσπειρε ἀπὸ τοῦ τείχεος ἐς τὸν Στρυμόνα. ποιήσας δὲ ταῦτα καὶ ἑωυτὸν ἐπέβαλε ἐς τὸ πῦρ. οὕτω μὲν οὗτος δικαίως αἰνέεται ἔτι καὶ ἐς τόδε ὑπὸ Περσέων. — Pour la date du poème, cf. von Wilamowitz-Moellendorf, *Aristoteles und Athen*, II, p. 300, — *Bakchyl.*, p. 19; Christ, *Pind.*, 1896, p. 394.

de dix mille drachmes[1] que lui firent les Athéniens, et la statue qu'ils lui érigèrent[2]; or, il a nécessairement fallu plusieurs mois pour préparer l'exécution d'une œuvre aussi importante, à une époque où c'était encore le poète lui-même, comme didascale[3], qui avait à s'occuper de tous les détails de la mise en scène, et qui avait non seulement à composer les paroles et la musique de l'ode, mais encore à apprendre aux choreutes à la chanter et à la danser.

Il est probable, comme nous le verrons[4], que Pindare rentra à Thèbes peu après la célébration néméenne de juillet 475, à laquelle son compatriote Mélissos remporta la victoire au quadrige célébrée dans la IIIe Isthmique.

ODE XXIII

[Néméenne] IX : A Chromios d'Etna.

(Ol. 76 = 476-75 av. J.-C.)

C'est à Etna, la ville nouvellement fondée (νεοκτίστα) par Hiéron, et où les colons affluaient :

. . . . ἔνθ' ἀναπεπταμέναι ξείνων νενίκανται θύραι,

que « dans l'heureuse demeure de Chromios[5] », fut exécutée

---

[1] Isoc., *De Antid.* 166 : Πίνδαρον μὲν τὸν ποιητὴν οἱ πρὸ ἡμῶν γεγονότες ὑπὲρ ἑνὸς μόνον ῥήματος, ὅτι τὴν πόλιν ἔρεισμα τῆς Ἑλλάδος ὠνόμασεν, οὕτως ἐτίμησαν, ὥστε καὶ πρόξενον ποιήσασθαι καὶ μυρίας αὐτῷ δοῦναι δραχμάς. — C'est là probablement ce qui a donné lieu à la légende d'après laquelle les Thébains auraient infligé une amende au poète pour avoir ainsi exalté les Athéniens, — amende que ceux-ci lui auraient remboursée au double (cf. Aeschin, *Epist.*, IV, 474; Eust., *Vita Pind.*; Thom. Mag., etc.).

[2] Paus., I, 8, 5. — Aeschin, *loc. cit.*

[3] Cf. Simonide, fragm. 147, Bergk[4]. — Daremberg et Saglio, au mot Cyclicus Chorus, p. 1692.

[4] Voir plus loin p. 107; cf. p. 84.

[5] Ném. IX, 1-3.

l'ode célébrant la victoire remportée par son quadrige aux Jeux pythiques de Sicyone [1].

En fondant Etna, — c'est-à-dire, en transportant en masse, par un acte de despotisme brutal, la population ionienne de Catane à Léontinoi, et en la remplaçant par des colons doriens venus tant du Péloponnèse que de Syracuse [2], à qui il donna des lois et des institutions nouvelles [3], -- Hiéron semble avoir eu en vue un double objet : se faire décerner à lui-même les honneurs héroïques comme οἰκιστήρ, — et assurer contre toute éventualité l'avenir de son fils Deinoménès [4]. Il comptait sans doute que sa dynastie s'affermirait mieux dans une ville qui serait son œuvre, qu'à Syracuse où il n'était en somme qu'un usurpateur [5].

Mais à l'époque où ce plan fut réalisé et où la création de la nouvelle ville fut devenue un fait accompli, — soit dans le courant de l'Ol. 76, 1, — Deinoménès était encore un enfant : nous avons vu en effet, que le mariage dont il était issu doit être postérieur à l'établissement de Gélon à Syracuse en 485 [6]. En 476/75 (Ol. 76, 1), il ne pouvait donc avoir tout au plus que 8 à 9 ans.

En attendant que son fils fût en âge de régner, Hiéron

---

[1] Ces jeux se célébraient en l'honneur d'Apollon, et la légende en faisait remonter l'origine à Adraste, l'un des chefs de l'expédition mythique des Sept contre Thèbes (Ném. IX, 9 ; Schol. v. 20 et 25 ; Abel, p. 260). En réalité, ils furent institués à l'époque de la première guerre sacrée par Clisthène, roi de Sicyone (Schol. Ném. IX, *ad. init.* et v. 20 et 25 ; Abel, p. 255 et 260), le même dont la fille épousa l'Alcméonide Mégaklès, père de Clisthène le réformateur (Hérod., VI, 126-131). — Les jeux comprenaient des concours musicaux (Hérod., V, 67), gymniques et équestres (Ném. IX, Isthm. IV, 25, 26). Les prix décernés étaient des phiales d'argent (Ném. IX, 51 ; Ném. X, 43). — Nous ignorons malheureusement à quelle époque de l'année et à quels intervalles ces jeux se célébraient.

[2] Diod., XI, 49.

[3] Pyth. I, 61 et suiv. — Cf. Schol. Pyth. I, 118.

[4] Cf. Diod. XI, 49, 2.

[5] Cf. Schol. Ném. I, 1 : Ἱέρων γὰρ οἰκιστὴς ἀντὶ τυράννου βουλόμενος εἶναι, κ. τ. λ. (Abel, p. 14).

[6] Voir plus haut p. 70.

nomma ἐπίτροπος de la nouvelle ville son beau-frère Chromios [1], le vaillant soldat et l'ambassadeur heureux, dont le nom se trouve mêlé à toute l'histoire des Deinoménides.

Les allusions contenues dans le mythe de la soi-disant IXe Néméenne montrent, ainsi que nous allons le voir, que sa composition doit avoir suivi de près la prise de possession par Chromios de son nouveau poste. L'ode a probablement servi d'accompagnement à quelque fête de joyeuse entrée, comme semblent l'indiquer tant le début que je viens de rappeler, que la prière à Zeus pour la prospérité de la nouvelle ville, qui sert d'introduction à l'éloge du vainqueur [2]. Pindare qui avait jadis chanté la victoire néméenne de Chromios [3], se trouvait en Sicile, et c'est à lui que celui-ci s'était tout naturellement adressé pour la composition du poème destiné à célébrer, à l'occasion de son installation à Etna, la victoire que son quadrige avait remportée quelque temps auparavant (ποτέ)[4] à Sicyone.

Le poète venait de présider à Syracuse à l'exécution de la Ire Olympique : sans prendre trop à la lettre les vers 48 à 52, il est permis d'inférer du ton général de l'ode qu'il présida également à Etna à l'exécution de la IXe Néméenne. Dans leur pittoresque imagé, les vers magnifiques de la Ire Pythique [5] décrivant l'Etna-volcan en éruption, se rattachent sans aucun doute à des souvenirs personnels du poète, et c'est vraisemblablement pendant son séjour chez Chromios, au pied de

---

[1] Schol.Ném. IX, *ad. init.* : Ὁ δὲ Χρόμιος οὗτος φίλος ἦν Ἱέρωνος, κατασταθεὶς ὑπ' αὐτοῦ τῆς Αἴτνης ἐπίτροπος (Abel, p. 256). — Cf. Schröder, *Philolog.*, LIII, p. 726 ; Böhmer, *Pind. Sic. Oden*, p. 53.

[2] Vers 28 et suiv. — Comme le dit très bien M. Bornemann (*Bursian-Müllers Jahresb.*, LXXI, p. 280), la première partie de cette prière ne vise nullement un péril du dehors, phénicien, (φοινικοστόλων est un adjectif et doit être écrit avec une minuscule ; cf. Mezger, *op. cit.*, p. 118 ; Bury, *Nem. Odes*, p. 177), ou tyrrhénien, mais bien le danger de dissensions intestines en Sicile, et est suggérée par le mythe où l'on voit les effroyables conséquences de dissensions pareilles.

[3] Voir Ode XIII (Ném. I), p. 56.

[4] Vers 52.

[5] Vers 21-26.

la montagne ardente, qu'il fut témoin du spectacle grandiose dont il nous donne une si vivante et si fidèle description [1].

Le mythe du poème est emprunté à la légende d'Adraste, l'un des Sept contre Thèbes : la mention des Jeux auxquels avait triomphé Chromios introduit logiquement l'histoire de leur fondateur mythique qui, régnant à Sycione,

. . . . . νέαισί θ' ἑορταῖς
ἰσχύος τ' ἀνδρῶν ἁμίλλαις ἅρμασί τε γλαφυροῖς
ἄμφαινε κυδαίνων πόλιν.[2]

Mais auparavant Adraste avait dû fuir

πατρῴων οἴκων ἀπό τ' Ἄργεος · [3],

devant la violence d'Amphiaraös, et lui et ses deux frères avaient conclu leur paix avec celui-ci en lui donnant pour femme « comme gage fidèle de leurs serments », leur sœur Eriphyle, « la charmeuse d'hommes » :

ἀνδροδάμαν δ' Ἐριφύλαν, ὅρκιον ὡς ὅτε πιστόν,
δόντες Οἰκλείδᾳ γυναῖκα, ...[4]

Ce n'est qu'alors qu'ils furent « les plus grands parmi les Danaëns aux cheveux blonds ».

---

[1] Cette description se rapporte très certainement à l'une des dernières phases de la grande éruption historique de l'Etna, mentionnée par Thucydide (III, 116) et par la Chronique de Paros (l. 68). Il n'y a aucune contradiction entre la date du Marbre (479/78 av. J. C.) et celle de Thucydide (50 ans avant l'éruption de 425). Les périodes d'activité de l'Etna se prolongent généralement pendant plusieurs années, couvrant une série d'éruptions plus ou moins violentes qui se succèdent à des intervalles variés. — Voir : Sartorius von Waltershausen, *Der Aetna und seine Unwälsungen* (Goettingue, 1859); — G. Recupero, *Storia generale del Etna* (Catane, 1815).

[2] Vers 11-12.

[3] Vers 14.

[4] Vers 16-17. — Ἀνδροδάμας ne saurait avoir ici le sens de « meurtrière d'hommes » que lui attribue le scholiaste. Le mot est employé dans un seul autre endroit par Pindare (Ném. III, 39), comme épithète de la peur « qui dompte les hommes » et dans les autres mots dans la composition desquels entre le verbe δαμάω ou δαμάζω, comme λαοδάμας, γυιοδάμας, θειόδαμη, λεοντοδάμας, ἱππόδαμος, πανδαμάτωρ, etc., il n'a jamais que le sens de dompter. Cf. Mezger, *op. cit.*, p. 117 ; Bury, *Nem. Odes*, p. 172, n. 16 ; Boehmer, *Pind. Sic. Oden*, p. 35.

L'expédition des Sept contre Thèbes sert ensuite d'exemple pour montrer les conséquences désastreuses d'une guerre impie entreprise au mépris des augures des dieux :

οὐ κατ' ὀρνίχων ὁδόν·

La façon dont le mythe est traité est éminemment suggestive, et les auditeurs ne pouvaient manquer d'y voir des allusions aux événements dont la Sicile venait d'être le théâtre [1] ; en écoutant ces héroïques légendes du passé se dérouler dans les beaux vers du poète, ils devaient malgré eux songer à la fuite de Polyzèlos, aux querelles intestines entre Syracuse et Agrigente qui en avaient été la suite, à la guerre néfaste qui avait été sur le point d'éclater, et surtout à la paix conclue et scellée par le mariage de Hiéron avec la nièce de Théron, ὅρκιον ὡς ὅτε πιστόν. Mais ces allusions n'auraient plus présenté aucun intérêt d'actualité, et n'auraient guère été appréciées, si l'ode n'avait pas été composée et exécutée sous le coup immédiat des événements qu'elles visent, et qui ont marqué, comme nous le savons, la première moitié de l'année 476 av. J.-C. C'est donc vers la fin de cette année, ou au commencement de l'année suivante, peu après la Ire et la IIe Olympique, qu'il convient de placer la IXe Néméenne, à Chromios Etnéen.

ODE XXIV

Néméenne III : A Aristokléidas d'Egine.

(Néméade 50 = Ol. 76, 2 = 475 av. J.-C.)

La IIIe Néméenne a été composée pour célébrer un anniversaire [2] d'une victoire remportée aux Jeux Néméens depuis un certain temps déjà [3] par l'Eginète Aristokléidas. Le poète

---

[1] Voir plus haut p. 74.

[2] Vers 1-3 :

Ὦ πότνια Μοῖσα, μᾶτερ ἁμετέρα, λίσσομαι,
τὰν πολυξέναν ἐν ἱερομηνίᾳ Νεμεάδι
ἵκεο Δωρίδα νᾶσον Αἴγιναν.

[3] Vers 80 : ὀψί περ.

et le vainqueur, — qui n'était plus jeune quand l'ode fut écrite [1], — semblent avoir été des amis de vieille date.

M. Christ a très justement fait ressortir la similitude d'allure et d'inspiration qui existe entre cette épinicie et les odes à Hiéron, à Théron et à Chromios que nous venons d'étudier [2], et les parallélismes nombreux de pensée et d'expression qu'elle présente avec celles-ci [3]. Mais les dates erronées qu'il adopte pour la plupart des odes siciliennes, faussent radicalement en fait les conclusions qu'il tire des analogies très réelles qu'il signale.

Les dates une fois rectifiées, les trois premières Olympiques

---

[1] Ceci résulte des vers 70 à 76.

[2] Christ, *Sitzungsber. der bayr. Akad.*, 1889, p. 52 : Die 3. nemeische Ode... zeigt in dem leichten Schwung der Gedanken, dem stolzen Selbstbewusstsein des Dichters, und selbst in den einzelnen Wendungen und Ausdrücken die unverkennbarste Aehnlichkeit mit den Oden an Hieron, Theron, Chromios, die ich kurz unter dem Namen sikilische Oden zusammenfasse. — Léop. Schmidt (*op. cit.*, p. 464 et suiv.) fait la même remarque; mais il pousse son argumentation trop loin en ce qui concerne les rapprochements qu'il croit découvrir entre la IIIe Pythique et la IIIe Néméenne : ces rapprochements sont d'une nature toute générale, et on ne saurait en tirer aucune conclusion au point de vue de la chronologie.

[3] Parmi les parallélismes relevés par M. Christ, les plus frappants, — et ceux auxquels s'applique la remarque de M. Fraccaroli citée plus haut (p. 85) à propos d'un passage de la IVe Isthmique, — sont les suivants :

Ném. III, 21 : οὐκέτι προτέρω ἀβάταν ἅλα κιόνων ὑπὲρ Ἡρακλέος περᾶν εὐμαρές.	Ol. III, 43 : Θήρων ἀρεταῖσιν ἱκάνων ἅπτεται οἴκοθεν Ἡρακλέος σταλᾶν· τὸ πόρσω δ' ἔστι σοφοῖς ἄβατον κἀσόφοις.
Ném. III, 29 : ἕπεται δὲ λόγῳ δίκας ἄωτος ἐσλὸς αἰνεῖν·	Ném. IX, 6 : ἔστι δέ τις λόγος ἀνθρώπων, τετελεσμένον ἐσλὸν μὴ χαμαὶ σιγᾷ καλύψαι·
Ném. III, 41 : ὅς δὲ διδάκτ' ἔχει, ψεφεννὸς ἀνὴρ ἄλλοτ' ἄλλα πνέων οὔ ποτ' ἀτρεκέϊ κατέβα ποδί. — 80 et suiv. : ἔστι δ' αἰετὸς ὠκὺς ἐν ποτανοῖς, ὃς ἔλαβεν αἶψα, τηλόθε μεταμαιόμενος, δαφοινὸν ἄγραν ποσίν· κραγέται δὲ κολοιοὶ ταπεινὰ νέμονται.	Ol. II, 94 et suiv. : σοφὸς ὁ πολλὰ ϝειδὼς φυᾷ· μαθόντες δὲ λάβροι παγγλωσσίᾳ, κόρακες ὥς, ἄκραντα γαρύετον Διὸς πρὸς ὄρνιχα θεῖον.

A ces trois parallélismes doit s'en ajouter un quatrième, sur lequel je reviendrai plus loin, et qui est tiré de l'analogie que présente « l'envoi » de la IIIe Néméenne avec celui de la IIe Pythique.

et la IXe Néméenne forment, comme nous l'avons vu, un seul groupe, dans lequel les odes se suivent à quelques semaines, ou tout au plus à quelques mois d'intervalle, et l'argument de M. Christ, en même temps qu'il se trouve singulièrement renforcé, permet d'aboutir logiquement à ce résultat que la IIIe Néméenne doit être à peu près contemporaine des épinicies composées en Sicile dans le courant de l'Ol. 76, 1.

L'ode ne renferme aucun élément sur lequel on puisse se baser pour déterminer la date de la victoire, mais la célébration néméenne anniversaire de cette victoire, à l'occasion de laquelle le poème a été composé, est très probablement celle de la Néméade 50, qui tombe vers la fin du séjour de Pindare en Sicile, soit en juillet 475 av. J.-C. (Ol. 76, 2).

Les vers 76 à 80 :

. . . . . χαῖρε, φίλος· ἐγὼ τόδε τοι
πέμπω μεμιγμένον μέλι λευκῷ
σὺν γάλακτι, κιρναμένα δ' ἔερσ' ἀμφέπει,
πόμ' ἀοίδιμον Αἰολῆσιν ἐν πνοαῖσιν αὐλῶν,
ὀψέ περ.,

indiquent que Pindare n'était pas à Egine, puisqu'il « envoie » le poème à son ami ; de plus ils rappellent suffisamment les vers 67 et 68 de la IIe Pythique :

. . . . . χαῖρε. τόδε μὲν κατὰ Φοίνισσαν ἐμπολὰν
μέλος ὑπὲρ πολιᾶς ἁλὸς πέμπεται·,

pour qu'on puisse inférer du parallélisme entre les deux « envois », qu'ils correspondent à des circonstances analogues : l'ode à Aristokléidas a dû être envoyée de Sicile à Egine, comme la IIe Pythique l'a été de Thèbes à Syracuse.

La date de 475 [1] pour la composition de la IIIe Néméenne est du reste en harmonie avec l'impression qui se dégage de tout le poème, et qui montre qu'il a été exécuté à une époque

[1] Les similitudes de métrique que M. Graff (*op. cit.*, p. 35-37) relève entre la IIIe Néméenne d'une part, la VIIIe (VIIe) Isthmique, la IIe Pythique et la Ire Olympique d'autre part, viennent également à l'appui de cette date.

où l'île était en pleine prospérité, et jouissait tant au dedans qu'au dehors d'une paix complète ; il appartient donc à cette période de tranquillité sans mélange, qui a suivi pour Egine la fin de la seconde guerre médique. Les mythes ne semblent renfermer aucune allusion politique et se rapporter uniquement à l'éloge du vainqueur et de sa patrie.

ODE XXV

[ISTHMIQUE] III : A MÉLISSOS DE THÈBES.

(Néméade 50 = Ol. 76, 2 = 475 av. J.-C.)

Comme nous l'avons vu en étudiant la IVe Isthmique [1], c'est après le retour de Pindare en Grèce, qu'a dû être composée l'ode complémentaire célébrant la victoire remportée à Némée par le quadrige de Mélissos. Rien dans la IIIe Isthmique ne permet de supposer qu'elle soit séparée de la victoire par un intervalle de quelque durée ; les circonstances dans lesquelles elle a été exécutée indiquent au contraire qu'elle a dû suivre de très près cette victoire. Il y a donc tout lieu de croire que le poète est revenu de Sicile peu après les Jeux Néméens de 475.

ODE XXVI

OLYMPIQUE X : A AGÉSIDAMOS DE LOCRES.

(Vers 475 av. J.-C.)

Le séjour de Pindare en Sicile et la composition des odes à Théron, à Hiéron, à Chromios et à Aristokléidas — un ami particulier du poète, — avaient entravé l'accomplissement de la promesse contenue dans la XIe Olympique, d'une épinicie plus longue, destinée à accompagner la célébration solennelle à Locres, patrie d'Agésidamos, de son triomphe de l'Ol. 76.

---

[1] Pages 80 et suiv.

Peu après son retour en Grèce, le poète adressa de Thèbes au jeune athlète l'ode connue sous le nom de Xe Olympique, dans laquelle il commence par s'excuser du retard apporté à l'exécution de ses engagements.

On a beaucoup exagéré la portée de ces excuses, et on a voulu y voir la preuve qu'un temps considérable avait dû s'écouler entre la victoire et la composition de l'ode : rien dans le texte ne justifie pareille conclusion [1], et il est invraisemblable, sinon inadmissible, qu'Agésidamos et les Locriens aient attendu un temps indéfini pour la solennisation du triomphe.

L'intervalle compris entre la victoire (août 476) et le retour de Pindare (automne 475) est plus que suffisant pour expliquer que le poète ait cru devoir s'excuser d'avoir oublié momentanément ses promesses ; comme cette victoire n'avait pas encore été célébrée à Locres, il n'y a nul besoin de supposer avec Hermann [2] que le vainqueur et ses concitoyens aient retardé cette célébration jusqu'au retour d'un anniversaire olympique.

Les allusions qu'on a prétendu découvrir dans le vers 15 et

---

[1] Les vers 86 à 93 et 100 à 105 ont été invoqués pour prouver que l'Ol. X avait été composée très longtemps après la victoire. Dans le premier passage, Pindare compare le plaisir que ses vers, depuis longtemps promis, vont procurer au vainqueur, à celui que donne à un homme déjà âgé et sans enfants la naissance tardive d'un fils : « car, dit-il, la richesse qui doit passer aux mains d'un étranger, est odieuse à un mourant », — de même il est pénible pour un vainqueur de voir ses exploits tomber dans l'oubli, faute d'avoir été chantés par les poètes. — Conclure de là qu'Agésidamos n'était plus jeune, quand la Xe Olympique a été composée, c'est mal comprendre une comparaison toute poétique. S'il fallait la prendre à la lettre, elle prouverait beaucoup trop, car elle signifierait qu'Agésidamos était un vieillard lors de la composition de l'ode, ce qui est inadmissible. La comparaison est d'un ordre plus élevé ; il ne faut pas la chercher dans les mots, mais dans la pensée, à savoir le plaisir que procure une chose depuis longtemps désirée, pensée qui n'a aucun rapport avec l'âge d'Agésidamos.

Les derniers vers de l'ode ne prouvent pas davantage. Pindare y dit qu'il se souvient d'avoir vu Agésidamos, jeune et beau, au moment de sa victoire. Il n'en résulte nullement qu'il était beaucoup plus âgé quand l'ode a été écrite. Ces vers rendent simplement une impression personnelle du poète, qui semble avoir été vivement frappé de la beauté du jeune athlète. — D'ailleurs, quelques vers plus haut, il l'appelle encore παῖδ' ἐρατόν.

[2] *Opuscula*, VIII, p. 120.

dans les vers 39 et 40 à la délivrance de Locres en 477, et aux démêlés entre Anaxilas et Hiéron me paraissent forcées : si néanmoins elles sont réelles, elles fournissent un argument de plus à l'appui de la date que je propose, et qui place la composition de l'ode à une époque où ces événements étaient encore suffisamment récents pour que les auditeurs pussent facilement saisir les allusions s'y rapportant.

Le mythe principal de l'ode appartient au même cycle légendaire que ceux développés dans la Ire et dans la IIIe Olympiques : comme ceux-ci, il a pour sujet les origines fabuleuses des Jeux Olympiques.

ODE XXVII

Pythique IX : A Télésicratès de Cyrène.

(Pythiade 28 = Ol. 76, 3 = 474 av. J.-C.)

C'est aux Jeux Pythiques qui suivirent le retour de Pindare en Grèce, — cinq mois après l'exécution à Athènes du dithyrambe Ὦ ταὶ λιπαραὶ κ. τ. λ [1], — que le Cyrénéen Télésicratès, fils de Karneiadas, remporta à la course armée (ὁπλιτοδρόμος), la victoire en l'honneur de laquelle le poète a composé la IXe Pythique [2], une des plus parfaites et des plus admirables de toutes ses épinicies.

---

[1] Voir plus haut, p. 99.

[2] Schol. Pyth. IX, *ad. init.* : Γράφει ὁ Πίνδαρος τὴν ᾠδὴν Τελεσικράτει νικήσαντι τὴν εἰκοστὴν ὀγδόην Πυθιάδα. ἐνίκησε μέντοι καὶ στάδιον τὴν λ' Πυθιάδα, οὗ φαίνεται δὲ ὁ Πίνδαρος ταύτης τῆς νίκης μνημονεύων, ἴσως ὅτι προφθάσας τῆς εἰκοστῆς ὀγδόης ἔγραψεν. — Le second scholiaste nous apprend qu'il y avait à Delphes une statue du vainqueur coiffé d'un casque : τούτου δὲ ἀνάκειται ἐν Δελφοῖς ἀνδριὰς ἔχων κράνος. C'est évidemment en commémoration de la victoire à la course armée que cette statue fut érigée : dans la course armée, l'athlète portait le bouclier (vers 1 à 3 : Ἐθέλω χαλκάσπιδα Πυθιονίκαν... Τελεσικράτη... γεγωνεῖν.), le casque et les cnémides (Paus., VI, 10, 2).

La statue célèbre d'Agasias d'Ephèse, au Musée du Louvre, généralement connue sous le nom de « Gladiateur Borghèse », représente très probablement un hoplitodrome vainqueur.

Ainsi que le montre le vers 73 :

ἔνθα νικάσαις ἀνέφανε Κυράναν, ἅ νιν εὔφρων δέξεται,

c'est avant le retour du vainqueur dans sa patrie, que l'ode fut exécutée, — et il ressort clairement de la partie centrale du poème (v. 79 à 96) que la célébration de la victoire eut lieu à Thèbes. Cette partie centrale, en effet, est toute entière consacrée à glorifier Thèbes et ses héros, — et devant un auditoire autre qu'un auditoire thébain, pareille digression n'aurait eu aucune raison d'être. L'expression πόλιν τάνδε [1] (v. 91), qui ne saurait, en présence des mots Διρκαίων ὑδάτων du vers 88, désigner que Thèbes, ne laisse du reste guère de place au doute.

La conjecture d'Ottfried Müller [2], au sujet de la qualité d'Aigide de Télésicratès, — conjecture basée principalement sur le nom du père de celui-ci, — paraît vraisemblable, et offre l'explication la plus naturelle du fait de la célébration de la victoire à Thèbes, berceau principal des Aigides. Peut-être le vainqueur y avait-il des parents.

Le thème de l'hymen tient dans l'ode une place plus importante encore que dans la Ire Néméenne [3] : le mythe qui ouvre le poème est consacré à la merveilleuse idylle des amours d'Apollon et de la nymphe Cyrène, — qui aboutit à leur union en Lybie, sous les auspices d'Aphroditè, — et l'épisode final, emprunté aux annales légendaires de la famille du vainqueur, raconte la façon dont Alexidamos, un des ancêtres de celui-ci, conquit pour femme la fille d'Antaios, roi d'Irasa, en vainquant au concours de la course dont sa main devait être le prix ; il n'est pas jusqu'au mythe central qui ne rappelle

---

[1] Cf. Pyth. I, 61 : πόλιν κείναν... ἔκτισσε (Etna); — Pyth. VIII, 99 : πόλιν τάνδε (Egine); — Isthm. V, 22 : τάνδ' ἐς εὔνομον πόλιν (Egine); — Isthm. VI, 65 : τάνδε πόλιν θεοφιλῆ ναίοντι (Egine); —Ném. VI, 46 : νᾶσον εὐκλέα τάνδε κοσμεῖν (Egine); — Ol. VIII, 25 : τάνδ' ἁλιερκέα χώραν (Egine); —Ném. VIII, 14 : ἀστῶν θ' ὑπὲρ τῶνδε (les Eginètes); — dans tous ces passages, le pronom démonstratif désigne invariablement la ville (ou le pays) où la célébration a lieu.

[2] Orchom., p. 340.

[3] Voir plus haut, p. 56 et suiv.

l'union de Zeus et d'Alcmène, — et l'idée d'hymen est associée à l'éloge même du vainqueur, que Pindare représente comme convoité pour mari ou pour fils par toutes les jeunes filles qui l'ont vu dans ses nombreuses victoires :

πλεῖστα νικάσαντά σε καὶ τελεταῖς
ὡρίαις ἐν Παλλάδος εἶδον, ἄφωνοί θ' ὡς ἔκασται φίλτατον
παρθενικαὶ πόσιν ἢ
υἱὸν εὔχοντ', ὦ Τελεσίκρατες, ἔμμεν,
ἐν Ὀλυμπίοισί τε καὶ βαθυκόλπου
Γᾶς ἀέθλοις, ἔν τε καὶ πᾶσιν
ἐπιχωρίοις[1].

Comme nous ne connaissons absolument rien des affaires domestiques de Télésicratès, il est oiseux d'essayer, ainsi que l'ont fait Boeckh et d'autres, de refaire son histoire privée au moyen de ces données. On peut néanmoins déduire de tout le contexte de l'ode, que Pindare entend suggérer le mariage à son héros, — qu'il engage à saisir l'occasion favorable :

. . . . . ὁ δὲ καιρὸς ὁμοίως
παντὸς ἔχει κορυφάν.[2];

peut-être était-il question pour l'Aigide cyrénéen d'une fiancée thébaine.

Suivant la computation erronée de l'école de Boeckh, la Pythiade 28 à laquelle la victoire de Télésicratès a été remportée, correspondrait non à l'année 474, mais à l'année 478 av. J.-C., et l'ode aurait été composée un an à peine après ce qu'on peut justement appeler pour Thèbes, le désastre de Platée.

C'est cette fausse date qui a empêché de saisir tout à la fois le sens et l'objet des protestations de patriotisme du poète aux vers 87 à 96, protestations que nulle part ailleurs il n'accentue avec autant de chaleur et d'énergie. Ce passage, dans lequel il est évident que Pindare parle en son nom personnel, et non pas au nom du vainqueur, s'explique de la façon la plus simple par le désir chez le poète, d'effacer la mauvaise impres-

[1] Vers 97-103.
[2] Vers 78, 79.

sion qu'avait faite sur ses compatriotes le fameux dithyrambe à la gloire d'Athènes, exécuté aux Grandes Dionysies de l'année 474.

J'ai traité de légende l'anecdote suivant laquelle les Thébains lui auraient imposé une amende, du chef de ce dithyrambe : mais les légendes couvrent souvent un fond de vérité, et il est évident qu'un poème exaltant Athènes, l'ennemie héréditaire, avait dû être envisagé d'un mauvais œil par les compatriotes de Pindare, — comme l'aurait été en France, dans les années qui ont suivi Sedan, une œuvre d'un poète français célébrant l'Allemagne.

Aussi Pindare saisit-il avec empressement l'occasion solennelle de la célébration à Thèbes de la victoire d'un étranger illustre, pour se justifier, affirmer son dévouement à la patrie, et dissiper les préventions que le dithyrambe avait fait naître contre lui parmi ses concitoyens. Il proteste qu'il faudrait être stupide (κωφός) « pour ne pas prêter sa voix à Héraklès, et pour ne pas avoir en constante mémoire les ondes Dircéennes qui nourrirent celui-ci et Iphiklès [1] » ; il veut composer en l'honneur de ces héros nationaux un chant de fête suivant le vœu qu'il a fait, pour reconnaître un bienfait qu'il leur doit [2] ; il affirme qu'il a glorifié Thèbes trois fois à Egine et à Mégare [3] ; — et revendique hautement le droit de louer même un adversaire ou un ennemi, dans le bien qu'il a fait :

οὕνεκεν, εἰ φίλος ἀστῶν, εἴ τις ἀντάεις, τό γ' ἐν ξυνῷ πεπονημένον εὖ
μὴ λόγον βλάπτων ἁλίοιο γέροντος κρυπτέτω.
κεῖνος αἰνεῖν καὶ τὸν ἐχθρὸν
παντὶ θυμῷ σύν γε δίκᾳ καλὰ ῥέζοντ' ἔννεπεν [4].

Toutes ces allusions, — incompréhensibles et inexplicables, si l'on suppose l'ode écrite en 478, — deviennent simples et claires dès le moment où elle se trouve rétablie à sa date véritable, à savoir le mois d'août de l'année 474.

---

[1] Vers 87, 88.
[2] Vers 89.
[3] Vers 90-92.
[4] Vers 93-96.

ODE XXVIII

Pythique XI : A Thrasydaios de Thèbes.

(Pythiade 28 = Ol. 76, 3 = 474 av. J.-C.)

Suivant le témoignage du scholiaste, le Thébain Thrasydaios triompha deux fois aux Jeux Pythiques : à la Pythiade 28 au stade des παῖδες, — et à la Pythiade 33 au diaule [1].

C'est à l'occasion de la première de ces victoires qu'a été composée la XIe Pythique; le scholiaste l'affirme nettement [2], et dans beaucoup de manuscrits, l'épigraphe de l'ode porte : Θρασυδαίῳ Θηβαίῳ παιδὶ σταδιοδρόμῳ (ou σταδιεῖ). Le fait ressort du reste du texte même du poème. Les vers 46 à 50 :

τὰ μὲν ἐν ἅρμασι καλλίνικοι πάλαι
Ὀλυμπίᾳ τ' ἀγώνων πολυφάτων
ἔσχον θοὰν ἀκτῖνα σὺν ἵπποις·
Πυθοῖ τε γυμνὸν ἐπὶ στάδιον καταβάντες ἤλεγξαν
Ἑλλανίδα στρατιὰν ὠκύτατι.,

qui asssocient dans une gloire commune au père et au fils les triomphes passés et présents de la famille, ne parlent que de victoires au quadrige et au stade, et ne font nulle mention du diaule. La façon intime dont Pindare unit les succès du fils et

---

[1] Schol, Pyth. XI, *ad. init.* : γέγραπται ἡ ᾠδὴ Θρασυδαίῳ παιδὶ Θηβαίῳ σταδιεῖ, νικήσαντι κη' Πυθιάδα, καὶ λγ' δίαυλον [ἢ στάδιον] ἄνδρας. (Les mots [ἢ στάδιον] sont une ajoute postérieure.) — Ἄλλως. γέγραπται ἡ ᾠδὴ τῷ προκειμένῳ νικήσαντι τὴν λγ' Πυθιάδα διαύλῳ. οὐκ εἰς τὴν τοῦ διαύλου δὲ νίκην γράφει, ἀλλ' εἰς τὴν τοῦ σταδίου.

[2] Voir schol. ci-dessus, et schol. v. 21, § 2 : ἐν τῷ προκειμένῳ ἀγῶνι τῆς Κίρρας, ἐν τοῖς Πυθίοις, ἀνέμνησε τὴν πατρῴαν ἑστίαν τῶν νικῶν, ἐπιβάλλων αὐτῇ τὸν στέφανον. τρίτον δὲ εἶπεν ὡς ἡ πατρὸς ἢ προγόνου τινὸς αὐτοῦ νενικηκότος· αὐτὸς γὰρ ἅπαξ ἀναγράφεται Πύθια νικήσας. — § 3 : ... τὸ δὲ τρίτον ἐπὶ στέφανον, οὐχ ὅτι αὐτὸς ὁ νικηφόρος τρεῖς ἔσχε νίκας, ἀλλ' ὅτι ἀναγέγραπται ὁ πατὴρ αὐτοῦ Ὀλυμπιονίκης γεγονὼς καὶ αὐτὸς εὐτυχήσας, τὰς πάσας τρεῖς ὑπέδειξεν αὐτῷ γεγονέναι καὶ τῷ πατρί. — Schol. v. 70, § 2 : οἱ μὲν πρόγονοι, φησίν, αὐτοῦ ἔσχον Ὀλυμπιακὰς νίκας, αὐτὸς δὲ ὁ Θρασυδαῖος ἐν τῇ Πυθοῖ στάδιον ἐνίκησε. τὸ δὲ τῷ Θρασυδαίῳ πεπραγμένον συλληπτικῶς ἐπὶ πάντων τέταχεν.

du père, et les vers 13 et 14, où il est dit qu'à Kirrha (Pythô),

. . Θρασυδαῖος ἄμνασεν ἑστίαν
τρίτον ἔπι στέφανον πατρῴαν βαλών,

indiquent un vainqueur tout jeune qui n'a pas encore quitté la maison de son père. La victoire au diaule n'a été remportée que 20 ans plus tard, alors que Thrasydaios avait au moins 35 ans ; l'expression ἄμνασεν ne s'expliquerait guère s'il s'agissait de celle-ci : c'est de la première victoire seule que le poète a pu dire avec justesse « qu'elle a rappelé à la mémoire le foyer paternel ».

Le fait d'avoir remporté deux victoires pythiques à la course à vingt ans de distance est du reste tout à fait exceptionnel [1] et montre que Thrasydaios a dû être un athlète de premier ordre. Dès lors, comme dans l'intervalle il a dû nécessairement se maintenir dans un état d'entraînement constant, il est invraisemblable qu'il n'ait pas remporté d'autres victoires dans les jeux sans nombre de moindre importance qui se célébraient chaque année en Grèce, et dont nous trouvons de longues énumérations dans presque toutes les odes de Pindare adressées à des athlètes en renom [2]. Or les vers 46 à 50, cités plus haut, ne font mention que d'Olympie et de Pythô.

Quant aux deux couronnes, antérieures à celle que Trasydaios a rapportée au foyer paternel (v. 13, 14 et 46-50), elles doivent probablement s'entendre d'une victoire olympique au quadrige et d'une victoire pythique au stade remportées par son père. On peut aussi, avec M. Bornemann [3], supposer deux victoires au quadrige, l'une remportée πάλαι par un des ancêtres, l'autre plus récemment par le père du vainqueur. Dans aucun cas, il ne saurait s'agir d'une seconde victoire de celui-ci.

---

[1] Le fait est si extraordinaire que Tycho Mommsen a supposé (*Pindaros*, p. 62-82) que le scholiaste a confondu deux vainqueurs différents du nom de Thrasydaios.

[2] Voir Ol. VII, 80-87 ; Ol. IX, 86-99 ; Pyth. VIII, 61-87 ; Pyth. IX, 97-103 ; etc.

[3] Avec M. Bornemann (*Philolog.*, LII, p. 42) j'adopte pour le vers 47 la lecture des manuscrits : Ὀλυμπίᾳ τ'.

La XIe Pythique date donc, comme la IXe, de la Pythiade 28 (474 av. J.-C.)[1], et ainsi que les premiers vers l'indiquent, elle fut exécutée à Thèbes, au temple d'Apollon Isménéen.

Le mythe, dans lequel Pindare raconte l'histoire d'Oreste, de Clytemnestre et d'Agamemnon, n'a probablement d'autre objet que d'inspirer au vainqueur « un salutaire effroi des grandeurs »[2]. Le poète en tire lui-même la morale au vers 29 :

ἴσχει τε γὰρ ὄλβος οὐ μείονα φθόνον·,

et revient sur la même pensée, après l'éloge de Thrasydaios et de son père, dans les vers 52 à 54 :

τῶν γὰρ ἁμ πόλιν εὑρίσκων τὰ μέσα μάσσονι σὺν
ὄλβῳ τεθαλότα, μέμφομ' αἶσαν τυραννίδων·
ξυναῖσι δ' ἀμφ' ἀρεταῖς τέταμαι·

Quant à la question de savoir si ce mythe renferme des allusions politiques, et quel est l'objet spécial des maximes de modération qui en forment la conclusion, elle est absolument insoluble, en présence de l'obscurité qui règne sur l'histoire interne de Thèbes pendant les années qui ont suivi la bataille de Platée. Aucune des hypothèses, la plupart hautement fantaisistes, qui ont été mises en avant pour l'expliquer, n'est satisfaisante, et il vaut mieux, avec Hartung[3], confesser franchement son ignorance, que de recourir, comme Tycho Mommsen[4], à de véritables romans qui prétendent reconstituer l'histoire et suppléer à son silence au moyen des données du mythe.

La « correctio » de Boeckh reporterait l'ode à l'année 478, soit à une époque beaucoup trop rapprochée du châtiment de Thèbes après Platée, pour que Pindare se fut permis d'associer intimement, comme il le fait dans les derniers vers, Iolaos, un des héros nationaux thébains, avec les Dioscures, divinités

---

[1] *Sic* von Wilamowitz-Moellendorf, *Arist. u. Athen.*, t. II, p. 300.
[2] A. Croiset, *op. cit.*, p. 310.
[3] *Pindar's Werke*, t. II, p. 311.
[4] *Pindaros*, p. 91.

spartiates par excellence. La XIe pas plus que la IXe Pythique ne reflète du reste l'état d'âme dans lequel se trouvait Pindare pendant l'année qui suivit Platée, et que la VIIIe Isthmique (printemps 478) traduit si éloquemment [1]. Les accents pathétiques qu'il a su trouver pour parler des malheurs de sa patrie, dans un poème célébré à Égine en l'honneur d'un Éginète, eussent été, semble-t-il, encore davantage indiqués dans des odes exécutées à Thèbes et dont l'une est adressée à un Thébain.

ODE XXIX

Néméenne IV : A Timasarchos d'Egine.

(Néméade 51 = Ol. 76, 4 = 473 av. J.-C.)

La IVe Néméenne nous ramène à Egine. Elle a été composée à l'occasion d'une victoire remportée à Némée, à la lutte des παῖδες, par le jeune Timasarchos [2], dont elle rappelle les précédents succès à Athènes et à Thèbes [3], et à l'éloge duquel elle associe celui de la famille éginète des Théandrides à laquelle il appartenait. Cette famille s'était illustrée tant dans le domaine de la poésie et de la musique, que dans celui des Jeux : le père du vainqueur, Timokritos, — mort à l'époque où l'ode a été écrite, — était un excellent citharède [4], et un autre de ses ascendants, Euphanès, s'était distingué comme poète [5]; en tant qu'athlètes les Théandrides avaient triomphé à Olympie, à l'Isthme et à Némée, — et Pindare cite tout spécialement une victoire à l'Isthme remportée par Kalliklès, l'oncle maternel de Timasarchos, également défunt [6]. La

---

[1] Voir plus haut, p. 66 et suiv.

[2] Les manuscrits donnent pour épigraphe à l'ode : Τιμασάρχῳ Αἰγινήτῃ παλαιστῇ. Le fait que Timasarchos était un παῖς est suffisamment indiqué par le vers 90.

[3] Vers 18-22.

[4] Vers 13-16.

[5] Vers 89-90.

[6] Vers 73-88.

série de ces éloges se termine par quelques mots à l'adresse de l'alipte Mélèsias, qui avait « entraîné » le vainqueur [1].

La date que Bergk [2], — sous une forme dubitative, et sans donner les motifs de son opinion, — assigne à l'ode (Ol. 76,4 = 473 av. J.-C.), me paraît établie par toute une série d'indices dont l'ensemble équivaut à une quasi certitude [3].

Avant tout, le contexte montre que le poème appartient comme la IIIe Néméenne à une période où Egine était en pleine prospérité, et où aucun nuage n'assombrissait son horizon politique. La façon dont, au début de l'énumération des gloires d'Egine, le poète associe celle-ci avec Chypre :

. . . . . μέλος πεφιλημένον
Οἰνώνᾳ τε καὶ Κύπρῳ, ἔνθα Τεῦκρος ἀπάρχει
ὁ Τελαμωνιάδας · [4],

indique de plus une époque où Chypre était retombée en la possession des Grecs. L'ode doit donc être postérieure à l'expédition de Pausanias à la tête de la flotte alliée contre Chypre, au printemps de l'année 478, expédition qui eut pour résultat de faire rentrer sous la domination hellénique la plus grande partie de l'île [5].

---

[1] Vers 93-96. — Dans sept de ses épinicies, Pindare associe l'éloge d'un alipte à celui du vainqueur. Nous avons vu Ménandros mentionné dans la Ve Néméenne (v. 48), et dans la VIe Isthmique (v. 72), — Mélèsias est nommé dans la IVe et la VIe Néméenne (v. 64-66), et dans la VIIIe Olympique (v. 54-66), — Ilas dans la Xe Olympique (v. 16-19), — et Orséas dans la IVe Isthmique (v. 72). Ce dernier exemple montre que non seulement les παῖδες, mais aussi les hommes faits, avaient recours aux entraîneurs : Mélissos, vainqueur au pancrace et au quadrige, ne pouvait certes plus être un παῖς.

[2] *P.L.G.*[4], t. I, p. 9.

[3] Les analogies que Léop. Schmidt (*op. cit.*, p. 446) croit découvrir entre la IVe Néméenne et la deuxième Ode à Agésidamos (Ol. X), appartiennent au domaine de la haute fantaisie. Si elles avaient une réalité quelconque, elles viendraient à l'appui de la date de Bergk, depuis que la liste d'Oxyrrynchus a démontré que la victoire d'Agésidamos a été remportée à l'Ol. 76 (476 av. J.-C.) et non à l'Ol. 74 (484 av. J. C.), qui est la date adoptée par Schmidt.

[4] Vers 45, 47.

[5] Busolt, *Griech. Gesch.*[2], t. III, p. 64, 65.

Le début du poème :

> Ἄριστος εὐφροσύνα πόνων κεκριμένων
> ἰατρός· αἱ δὲ σοφαὶ
> Μοισᾶν θύγατρες ἀοιδαὶ θέλξαν νιν ἁπτόμεναι.
> οὐδὲ θερμὸν ὕδωρ τόσον γε μαλθακὰ τεύχει
> γυῖα, τόσσον εὐλογία φόρμιγγι συνάορος.,

est une amplification des vers 17 et 18 de la Néméenne III (475 av. J.C.) :

> . . . . . καματωδέων δὲ πλαγᾶν
> ἄκος ὑγιηρὸν ἐν βαθυπεδίῳ Νεμέᾳ τὸ καλλίνικον φέρει.,

dont la première pensée se trouve déjà dans les deux premiers vers de la VIIIe Isthmique : λύτρον εὔδοξον... καμάτων (scil. κῶμον). Il est permis de supposer que celle des trois odes dans laquelle cette pensée est exprimée sous sa forme la plus complète, est la dernière en date.

Dans les vers 17 à 19, qui parlent des couronnes envoyées par Timasarchos λιπαρᾶν εὐωνύμων ἀπ' Ἀθανᾶν, ces derniers mots font immédiatement songer au dithyrambe de l'année 474, dont ils forment comme l'écho [1]; le soin que le poète prend de les faire suivre d'une phrase élogieuse pour Thèbes, et d'un premier mythe glorifiant Héraklès, le héros national thébain, mythe qu'il n'arrête court que parce que « la règle et les heures qui se hâtent lui interdisent les longs récits [2] », semble avoir pour objet de calmer les susceptibilités de ses compatriotes. Dans le même ordre d'idées, les vers 36 à 43, dans lesquels Pindare s'encourage à résister à l'envie, et affirme sa confiance dans le jugement de la postérité, doivent faire allusion aux attaques injustes auxquelles le dithyrambe avait donné lieu contre lui. Sa défense complète, il l'avait présentée dans l'ode à Télésicratès, exécutée à Thèbes même : nous en trouvons l'écho adouci dans la première ode célébrée chez ses amis les Eginètes, après les attaques en question. Je ne sais si je

---

[1] Cf. Christ, *Sitzungsber. der bayr. Akad.*, 1889, p. 46 et suiv.
[2] Vers 33, 34.

m'abuse, mais il me semble que cette hypothèse, dont j'emprunte du reste l'idée première à M. Christ, fournit une explication satisfaisante de la partie de l'ode qui a toujours paru obscure; elle confirme plus que tout autre chose la date de Bergk, 473 av. J.-C., l'année qui a suivi le dithyrambe et la IXe Pythique.

L'éloge de l'alipte Mélèsias qui occupe les quatre derniers vers de l'ode, se retrouve dans la VIe Néméenne (v. 64-66), et dans la VIIIe Olympique. Les vers 54 à 66 de celle-ci passent en revue sa brillante carrière d'athlète et d'alipte, et mettent à son actif trente victoires remportées par ses élèves aux différents jeux de la Grèce. A l'époque où fut composée la VIIIe Olympique (460 av. J.-C.), la carrière de Mélèsias comme alipte devait donc déjà couvrir un certain nombre d'années, et rien n'empêche qu'elle n'ait commencé dès avant l'année 473.

ODE XXX

Isthmique II : A Xénocratès d'Agrigente.

(Vers 470 av. J.-C.)

La victoire isthmique de Xénocratès au quadrige, rappelée en ordre principal dans la IIe Isthmique [1], avait été, comme sa victoire pythique de l'année 490, chantée par Simonide, qui semble, dans les deux cas, avoir été chargé de composer l'épinicie officielle [2].

Tout ce que nous savons de la date à laquelle la victoire à l'Isthme a été remportée, est qu'elle doit être postérieure à la VIe Pythique, qui n'en dit encore mot, — et antérieure à la victoire olympique de Théron en 476, puisque Pindare, dans la plus longue des deux odes qu'il a composées en l'honneur de

[1] Vers 12-17.
[2] Voir plus haut, p. 45 et suiv.

celle-ci [1], mentionne expressément la victoire isthmique de Xénocratès, aussi bien que sa victoire pythique, parmi les triomphes au quadrige des fils d'Ainésidamos [2].

J'ai dit les liens d'affectueuse camaraderie qui unissaient le poète au fils de Xénocratès : c'est de nouveau à Thrasybule, l'ami des jeunes années, qu'est adressée la IIe Isthmique. L'ode affecte cette fois la forme d'une épître [3] que Pindare lui envoie par l'intermédiaire d'un certain Nikasippos [4], qui doit avoir été soit un ami commun, soit peut-être le chorodidascale chargé de présider à l'exécution du poème.

Celui-ci a très certainement été composé après la mort de Xénocratès, dont il passe en revue toute la carrière, en s'exprimant constamment au passé [5], — et très probablement aussi après la mort de Théron (472 av. J.-C.) et la chute des Emménides amenée par la folie de Thrasydaios, fils et successeur de Théron [6]. Comme le fait très bien observer M. Mezger [7], les derniers vers de l'ode ne se comprendraient guère avant l'avènement à Agrigente de la démocratie : ce

---

[1] Voir Ol. II (Ode XXI), p. 89 et suiv.

[2] Ol. II, 53-56 :

> Ὀλυμπίᾳ μὲν γὰρ αὐτὸς
> γέρας ἔδεκτο, Πυθῶνι δ' ὁμόκλαρον ἐς ἀδελφεὸν
> Ἰσθμοῖ τε κοιναὶ Χάριτες ἄνθεα τεθρίππων δυωδεκαδρόμων
> ἄγαγον.

cf. p. 89, n. 2.

[3] Cf. Christ, *Pind.*, 1896, p. 334.

[4] Vers 47, 48 :

> ταῦτα, Νικάσιππ', ἀπόνειμον, ὅταν
> ξεῖνον ἐμὸν ἡθαῖον ἔλθῃς.

[5] Vers 12 à 42. — Cf. ἔσχεν, ἦν (v. 37), προσέπτυκτο (v. 39), ὑπέστειλε (v. 40); Mezger, *op. cit.*, p. 185. — Voir Asclépiadès cité par le scholiaste (Isthm. II, *ad. init.*; Abel, p. 379) : ὁ δὲ Ἀσκληπιάδης κατεικοβολεῖ λέγων ἐπὶ τετελευτηκότι τῷ Ξενοκράτει τοὺς λόγους εἶναι, ἐκ τοῦ πολλὰ ἐν τῇ ᾠδῇ ἐπὶ παρῳχημένου χρόνου λέγεσθαι, λεχθησόμενα ἄν ἐπὶ τοῦ παρόντος, εἴπερ περιῆν ἔτι.

[6] Voir plus loin, p. 125.

[7] *Op. cit.*, p. 186.

n'est évidemment pas à un membre de la famille régnante que le poète aurait dit :

> μή νυν, ὅτι φθονεραὶ θνατῶν φρένας ἀμφικρέμανται Ϝελπίδες,
> μήτ' ἀρετάν ποτε σιγάτω πατρῷαν,
> μηδὲ τούσδ' ὕμνους · ἐπεί τοι
> οὐκ ἐλινύσοντας αὐτοὺς εἰργασάμαν. [1].

Le proême exquis dans lequel Pindare, faisant un retour sur le passé, oppose le désintéressement des poètes d'autrefois au mercantilisme de ceux d'aujourd'hui, a été interprété de diverses façons, et les scholiastes eux-mêmes ne sont pas d'accord sur l'explication qu'il convient de lui donner. Je pense qu'il faut avant tout écarter comme inconciliables avec la fine ironie du passage et comme contraires à l'essence même de toute poésie, celles de ces interprétations qui mettent en cause l'intérêt personnel de Pindare [2]. La seule conjecture rationnelle est celle de la scholie au vers 9 [3], d'après laquelle l'allusion viserait Simonide, dont l'avarice et l'esprit de lucre n'étaient un secret pour personne, et dont Callimaque a dit (fragm. 77) :

> Οὐ γὰρ ἐργάτιν τρέφω
> Τὴν Μοῦσαν ὡς ὁ Κεῖος Ὑλλίχου νέπους.

Xénocratès à l'époque de sa grande prospérité avait été chanté par Simonide : lui et Théron meurent, — les Emménides tombent, — et c'est Pindare seul qui reste fidèle à leur mémoire, et qui adresse à son ami Thrasybule l'éloge de son père.

---

[1] Vers 43-46.

[2] Callistrate cité par le schol. Isthm. II, *ad. init.* (Abel, p. 379); schol. Isthm. II, 1 (Abel, p. 381); *ibid.*, 19 (Abel, p. 385). — La conjecture de M. Fennell (*Nem. and Isthm. Odes*², p. 158, n. 12) renchérit encore sur la platitude du scholiaste : ce critique suppose sérieusement qu'un poète comme Pindare se serait cyniquement accusé de placer « les affaires », c'est-à-dire les odes qui lui étaient payées argent comptant, au-dessus de ses devoirs d'affection. Il paraphrase ἐσσὶ γὰρ ὢν σοφός comme suit : « I need not say more explicitly that my engagements for pay have prevented my sending you this ode before ». (!!)

[3] Abel, p. 381, 382.

L'allusion ainsi comprise explique la citation du mot de « l'Argien » au vers 11 :

Χρήματα, χρήματ' ἀνήρ, ὅς φᾶ κτεάνων θ' ἅμα λειφθεὶς καὶ φίλων.,

et donne la clef du vers suivant :

ἐσσὶ γὰρ ὧν σοφός, οὐκ ἀγνῶτ' ἀείδω,

« tu sais bien ce que je veux dire, et à quel sentiment j'obéis » en chantant... »

La date qu'on assigne généralement à l'ode, 470 av. J.-C., est donc justifiée; il est probable que celle-ci a été destinée à un anniversaire de la victoire isthmique, que Thrasybule a fait célébrer après la mort de son père : ce serait par conséquent à l'occasion de l'Isthmiade 56 (avril 470), que la IIe Isthmique aurait été composée.

Pindare a ainsi chanté la fortune des Emménides à son aurore, dans la VIe Pythique, à son apogée, dans la IIe et la IIIe Olympique, et à son déclin dans la IIe Isthmique. Les deux odes à Théron montrent l'enthousiasme presque religieux qu'il professait pour le tyran d'Agrigente, enthousiasme bien différent de celui que lui inspirait Hiéron. Pour ce dernier ses louanges sont toujours tempérées par des conseils et des admonestations, tandis que pour Théron son admiration est sans réserves aucunes. Il associe Xénocratès et son fils à cette espèce de culte auquel il resta fidèle jusqu'au bout.

ODE XXXI

Olympique XII : A Ergotelès d'Himéra.

(470 av. J.-C.)

Le vainqueur célébré dans la XIIe Olympique, Ergotelès, fils de Philanor, était originaire de Knôsos, dans l'île de Crète. Chassé de sa patrie par des troubles civils, il s'était réfugié en Sicile, et avait fait d'Himéra, où il avait acquis le

droit de cité, sa patrie d'adoption [1]. Pindare le félicite presque de son exil, qui lui a permis de s'illustrer comme athlète, sur un théâtre plus vaste :

υἱὲ Φιλάνορος, ἤτοι καὶ τεά κεν,
ἐνδομάχας ἅτ' ἀλέκτωρ, συγγόνῳ παρ' ἑστίᾳ
ἀκλεὴς τιμὰ κατεφυλλορόησε ποδῶν,
εἰ μὴ στάσις ἀντιάνειρα Κνωσίας σ' ἄμερσε πάτρας.
νῦν δ' Ὀλυμπίᾳ στεφανωσάμενος,
καὶ δὶς ἐκ Πυθῶνος, Ἰσθμοῖ τ', Ἐργότελες,
θερμὰ Νυμφᾶν λουτρὰ βαστάζεις, ὁμιλέων παρ' οἰκείαις ἀρούραις.[2]

Pausanias [3] a vu sa statue à Olympie, et met à son actif six victoires à la course longue (δόλιχος), gagnées aux Grands Jeux : deux à Olympie, deux à Pythô, une à l'Isthme, et une à Némée [4]. Il résulte des vers que je viens de citer, que sur ces six victoires, Ergotelès en avait déjà remporté quatre, — une à Olympie, deux à Pythô, et une à l'Isthme, — quand l'ode fut composée.

La victoire olympique se place à l'Olympiade 77 = 472 av. J.-C. Cette date que les scholies nous ont transmise [5], est confirmée par le papyrus d'Oxyrhynchus, qui porte (col. I, l. 22) sous l'Ol. οζ' :

[εργ]οτελης ιμαιρεος δολιχον.

---

[1] Schol. Ol. XII *ad. init.* — D'après Xénophon, *Anab.*, IV, 8, 27, les Crétois cultivaient tout spécialement la course longue (δόλιχος) ; il ne semble pas cependant qu'ils aient concouru souvent aux Jeux de la Grèce. Cf. Krause, *Agonist.*, p. 352 ; Mezger, *op. cit.*, p. 192.

[2] Vers 13-19.

[3] VI, 4, 7.

[4] Boeckh conclut du texte de Pausanias qu'Ergotelès a vaincu deux fois dans chacun des Grands Jeux. L'interprétation de M. Christ (*Pind.*, 1896, p. 92), qui réduit le chiffre total des victoires à six, paraît préférable.

[5] La scholie sous l'épigraphe de l'ode porte dans l'édition de Calergi (Ro.) et dans le manuscrit B (Vat.) : ἠγωνίσατο ἑβδομηκοστὴν ἑβδόμην Ὀλυμπιάδα καὶ τὴν ἑξῆς Πυθιάδα εἰκοστὴν ἐννάτην, — et dans le manuscrit A (Ambr.) : Ὀλυμπιάδα μὲν ἐνίκησεν οζ' καὶ τὴν ἑξῆς οθ', Πυθιάδα δὲ κε' (la correction κθ' s'impose), καὶ Ἴσθμια ὁμοίως. — La liste d'Oxyrhynchus montre que la correction proposée par Tycho Mommsen pour la date de la seconde victoire olympique dans la scholie Ambr., (οη' = Ol. 78 au lieu de οθ' = Ol. 79) est erronée. En effet, sous l'Ol. 78, le papyrus enregistre (col. I, l. 35), comme vainqueur à la course longue, un Laconien qui ne saurait rien avoir de commun avec Ergotelès (Cf. Carl Robert, *op. cit.*, p. 173).

Mais nous venons de voir que l'épinicie mentionne également deux victoires pythiques — les deux seules, comme nous le savons par Pausanias, qu'Ergotelès ait remportées, — et les scholies nous donnent la date de la seconde, qu'elles placent à la Pythiade 29. D'après la computation des grammairiens, cette Pythiade correspond à l'Ol. 77.3 = 470 av. J.-C. et la victoire olympique célébrée en ordre principal serait antérieure de deux ans à la victoire pythique, après laquelle seulement l'ode a pu être composée, ainsi qu'un simple coup d'œil sur la situation politique d'Himéra à l'époque d'Ergotelès le démontre.

La ville où le Knôsien s'était établi, n'avait guère eu à se louer de la domination des Emménides. Théron lui avait imposé pour gouverneur son fils Thrasydaios, et celui-ci avait fait peser sur elle un joug de fer. A l'époque où la querelle à propos de Polyzélos avait été sur le point d'amener la guerre entre Syracuse et Agrigente, les Himéréens, poussés à bout par les violences et les cruautés dont ils étaient victimes, et désespérant d'obtenir justice auprès de Théron, avaient envoyé une ambassade à Hiéron, offrant de lui livrer leur ville, et de faire alliance avec lui, afin de se débarrasser de leur oppresseur. Mais Hiéron, qui inclinait déjà vers la paix avec Agrigente, avait trahi les rebelles d'intention, et dénoncé tout le complot à Théron. Celui-ci avait tiré une vengeance éclatante de la ville coupable d'avoir essayé de secouer le joug intolérable que son fils faisait peser sur elle [1].

Presqu'en même temps que se célébraient à Olympie les jeux auxquels Ergotelès remporta la victoire célébrée par Pindare, Théron mourut et Thrasydaios lui succéda [2].

---

[1] Diod. XI, 48, 6-8.

[2] Diod. XI, 53, 1. — Nous avons vu que la seconde victoire olympique de Hiéron au cheval monté se place sous la même Olympiade; aucune épinicie ne nous a conservé le souvenir de cette victoire. L'état troublé de la Sicile à la suite de la mort de Théron, qui a retardé la célébration de la victoire d'Ergotelès, a dû également, comme je l'ai déjà dit (p. 95), empêcher Hiéron de célébrer le κῶμος en l'honneur de son nouveau triomphe.

Dès l'arrivée au pouvoir du nouveau seigneur d'Agrigente, il fut facile de prévoir qu'une ère de trouble allait s'ouvrir pour la Sicile. Comme administrateur, il avait pendant sa régence à Himéra donné la mesure de ce qu'on pouvait attendre de lui, et au point de vue de la paix extérieure, la sourde mésintelligence qui existait entre lui et Hiéron, depuis qu'il avait attisé la discorde entre celui-ci et Polyzèlos à l'époque de leur querelle [1], ne faisait présager rien de bon. Et de fait, à peine les funérailles de son père célébrées, il donna libre cours à ses instincts despotiques et sanguinaires, et se rendit bientôt aussi impopulaire à Agrigente qu'il l'était déjà à Himéra. Pour comble de folie, il rompit la paix qui avait régné durant les derniers temps entre Syracuse et Agrigente, et fit éclater entre elles la guerre intestine que Simonide avait heureusement réussi à conjurer quelques années auparavant. Il se préparait à entrer en campagne contre Syracuse, à la tête d'une armée de vingt mille hommes, lorsque Hiéron, le devançant, envahit le territoire d'Agrigente, et défit son téméraire ennemi dans une grande bataille où six mille combattants périrent. A la suite de sa défaite, Thrasydaiôs fut renversé du pouvoir; il dut prendre la fuite et se réfugia chez les Mégariens de Grèce, qui le mirent à mort. Ses anciens sujets, trop heureux d'être débarrassés de lui, s'empressèrent d'envoyer une ambassade pacifique à Hiéron qui leur octroya l'indépendance et la liberté [2].

Le contexte de la XIIe Olympique montre que ce n'est qu'après la chute finale des Emménides, et le rétablissement de la paix, qu'elle a pu être composée et exécutée.

L'invocation qui ouvre le poème ne se comprend que pour une Himéra déjà délivrée et pacifiée : avant la chute de Thrasydaios, l'appel à Tychè Salutaire, fille de Zeus Libérateur, « par qui sur mer sont gouvernées les agiles nefs, et sur terre

---

[1] Schol. Ol. II, 29 : Θρασυδαίου δὲ τοῦ Θήρωνος υἱοῦ πείσαντος τὸν Πολύζηλον ἐπιθέσθαι τῷ Ἱέρωνι, ὑπισχνουμένου αὐτοῦ τοῖς πράγμασι συναντιλήψεσθαι, γνοὺς ὁ Ἱέρων ἔκρινεν αἱρήσειν τὴν Ἀκράγαντα καὶ Θήρωνα καὶ Θρασυδαῖον.

[2] Diod. XI, 53, 2-5.

» les guerres rapides [1] », — eut été une dérision, ou un appel à la sédition. — Les mots ἀγοραὶ βουλαφόροι (v. 5) visent clairement le nouvel ordre de choses, — et les réflexions morales qui suivent, s'appliquent avec un art consommé, à la fois à la carrière accidentée de l'athlète vainqueur, — et à la tragédie qui venait de se dénouer par la fuite et la mort de Thrasydaios, — l'indépendance et la liberté d'Agrigente et d'Himéra. « Les espérances des hommes », dit le poète, « naviguant au milieu d'illusions vaines, sont roulées souvent » en haut, mais d'autres fois en bas [2] », — et plus loin : « nos » concepts des choses futures sont aveugles. Beaucoup de » choses, revers de la joie, arrivent aux hommes contre leur » attente, tandis que d'autres (hommes), après avoir rencontré » le choc des douloureuses tempêtes, ont en peu de temps » échangé leur malheur contre une large félicité [3] ».

Les événements qui ont abouti à l'émancipation d'Himéra ont très certainement dû s'étendre au delà de l'Ol. 77, 1 et de l'archontat de Charès (472-1 av. J.-C.), sous lesquels Diodore les classe, à la suite de la mort de Théron. Le compilateur, conformément à son habitude, ne s'attache guère à une exactitude chronologique rigoureuse : il ramène les faits à l'événement d'où ils découlent, sans s'inquiéter s'ils n'empiètent pas sur les années suivantes [4]. Dans le cas actuel, il est clair qu'après la mort de Théron et les honneurs héroïques qu'on lui rendit lors de ses funérailles (automne 472), il a fallu

---

[1] Vers 1-5 :

Λίσσομαι, παῖ Ζηνὸς Ἐλευθηρίου,
Ἱμέραν εὐρυσθενέ' ἀμφιπόλει, Σώτειρα Τύχα.
τὶν γὰρ ἐν πόντῳ κυβερνῶνται θοαὶ
ναῦες, ἐν χέρσῳ τε λαιψηροὶ πόλεμοι
κἀγοραὶ βουλαφόροι.

[2] Vers 5, 6.

[3] Vers 9-12..

[4] Cf. Fraccaroli, dans *Museo Italiano*, t. III, p. 188-189. L'auteur fait très justement remarquer qu'après avoir relaté les événements ci-dessus sous l'Ol. 77, 1, Diodore ne s'occupe plus de la Sicile jusqu'à l'Ol. 78, 2, « segno evidente ch' egli avea fatto secondo il suo solito, avea cioè riunito » sotto un solo anno avvenimenti di più anni ».

un certain temps avant que Thrasydaios fut devenu impopulaire à Agrigente au point de rendre son joug intolérable et de devoir recourir à une guerre extérieure pour sauver son pouvoir chancelant. Les préparatifs de l'expédition contre Syracuse, — la levée et l'équipement d'une armée de vingt mille hommes, — la campagne elle-même, — la défaite, la chute et la fuite du tyran, l'ambassade au vainqueur, — la conclusion de la paix, — et le rétablissement de l'ordre à Agrigente et à Himéra, ont dû occuper toute l'année 471, et même le commencement de l'année suivante, 470, au mois d'avril de laquelle se place la IIe Isthmique composée, comme nous l'avons vu, sous l'impression récente de la chute des Emménides. Nous sommes ainsi amenés tout naturellement à la Pythiade 29 (août 470), à laquelle Ergotelès triompha à la course longue, en même temps que Hiéron remportait la victoire au quadrige célébrée dans la Ire Pythique. Les données de l'histoire mises en rapport avec le texte de l'ode sont donc en complète harmonie avec les scholies.

Tout cela est fort simple, — et serait resté tel, s'il n'avait plu à Boeckh de prendre ces mêmes scholies pour texte de sa néfaste théorie sur la concordance des Pythiades et des Olympiades[1]. Il part de ce postulat que l'épinicie a dû nécessairement être composée immédiatement après la victoire olympique, et que dès lors la victoire pythique a dû précéder celle-ci et non la suivre; en conséquence il soutient sur l'autorité de Pausanias qne la 29e Pythiade doit correspondre non à l'Ol. 77, 3, mais à l'Olympiade précédente 76, 3, de façon à pouvoir faire coïncider l'ode avec l'Ol. 77, 1. Comme il interprète correctement les allusions contenues dans le poème, il en est réduit à antidater d'un an la mort de Théron, que Diodore place expressément à l'Ol. 77, 1, et les événements qui en ont été la suite.

Telle est l'origine première de la fameuse « correctio » qui a pendant si longtemps bouleversé toute la chronologie pinda-

---

[1] Boeckh, t. II, 2, p. 206 et suiv.

rique. Le point de départ en est faux : les exemples d'odes composées à un intervalle plus ou moins long de la victoire qu'elles célèbrent ne manquent pas dans Pindare : il suffit de citer parmi celles que nous avons déjà étudiées, la Xe Olympique, la IXe et la IIIe Néméenne, dans lesquelles le poète indique lui-même qu'il s'est écoulé un certain temps depuis la victoire, — et la IIe Isthmique, où le fait résulte des circonstances mêmes dans lesquelles l'ode a été composée. La XIIe Olympique ne présente aucun indice dont on puisse inférer qu'elle ait suivi incontinent la victoire olympique. La particule νῦν au vers 17 est adversative, et sert uniquement à marquer le contraste entre l'avenir obscur qui attendait Ergotelès, s'il était resté à Knôsos, — et la gloire qu'il s'est acquise dans sa nouvelle patrie par ses triomphes à Olympie, à Pythô et à l'Isthme.

La démolition du texte de Diodore, — conséquence nécessaire des fausses prémisses d'où part Boeckh, — n'est pas justifiée davantage, et est rejetée par tous les historiens modernes [1]. Quant au passage de Pausanias, on a vu qu'il ne résiste pas à un examen sérieux [2].

L'autorité des scholies reste donc intacte, et sauf pour un seul chiffre qui doit, dans le manuscrit A, être mis en rapport avec le chiffre correspondant de la vulgate [3], il n'y a lieu d'y introduire aucune correction. Elles sont en accord parfait, à la fois avec la computation des Pythiades telle que le scholiaste l'affirme à l'épigraphe de la Pyth. III [4], et avec le papyrus d'Oxyrhynchus, pour ce qui concerne les victoires olympiques.

---

[1] Voir notamment Busolt, *Griech. Gesch.*[2], t. III, p. 168.
[2] Voir p. 8.
[3] κθ' au lieu de κε'. — Voir plus haut p. 123, n. 5.
[4] Voir p. 8.

ODE XXXII

PYTHIQUE I : A HIÉRON D'ETNA.

(Pyth. 29 = Ol. 77.3 = 470 av. J.-C.)

Lorsqu'à la 29e Pythiade [1], Hiéron triompha au quadrige, ce fut comme Αἰτναῖος qu'il se fit proclamer vainqueur par le héraut, dans la lice de Pythô [2] :

. . Πυθιάδος δ' ἐν δρόμῳ κᾶρυξ ἀνέειπέ νιν ἀγγέλ-
λων Ἱέρωνος ὑπὲρ καλλινίκου
ἅρμασι[3].

Son rêve favori, la fondation d'une ville nouvelle qui serait bien à lui, et sur laquelle sa dynastie régnerait sans conteste, était enfin définitivement réalisé : Etna existait avec ses lois et ses institutions doriennes, — et Deinoménès, le fils unique

τῷ πόλιν κείναν θεοδμάτῳ σὺν ἐλευθερίᾳ
Ὑλλίδος στάθμας Ἱέρων ἐν νόμοις ἔκτισσ'.[4],

était arrivé à un âge où il devenait possible de le proclamer roi [5].

Le moment était du reste favorable : Hiéron l'avait emporté successivement sur tous ceux qui tant au dedans qu'au dehors,

---

[1] Schol. Pyth. I *ad. init.* : ἐνίκησε δὲ ὁ Ἱέρων τὴν μὲν εἰκοστὴν ἕκτην Πυθιάδα καὶ τὴν ἑξῆς κέλητι, τὴν δὲ εἰκοστὴν ἐννάτην ἅρματι, εἰς ἣν ὁ ὑποκείμενος ἐπίνικος τέτακται.

[2] Ibid. : Ἱέρων ἄνωθεν Συρακούσιός ἐστι, τὴν δὲ Κατάνην ἀνακτίσας ὁμωνύμως τῷ παρακειμένῳ ὄρει Αἴτναν προσηγόρευσε, καὶ Αἰτναῖον ἑαυτὸν κατὰ τοὺς ἀγῶνας νικῶν ἀνεκήρυξεν. — Cf. Schol. Pyth. I, 58; Ol. I *ad. init.;* Nem. I, *ad. init.* (Abel, p. 15).

[3] Vers 32-33.

[4] Vers 61-62.

[5] Il devait à cette époque avoir de 14 à 15 ans (voir p. 70 et 101); les vers 69 et 70 indiquent suffisament qu'il était encore fort jeune.

Deinoménès est expressément appelé βασιλεύς au vers 60; comme il n'est pas admissible que Pindare ait donné au fils un titre qui n'aurait pas déjà antérieurement appartenu au père, l'assertion que j'ai émise à la page 75 que « seule parmi les quatre odes adressées à Hiéron, la IIe Pythique ne lui » donne pas le titre de βασιλεύς » est exacte sinon à la lettre, tout au moins dans l'esprit.

pouvaient menacer sa puissance, et une paix profonde régnait en Sicile.

Nous avons vu comment du temps de Gélon, le péril Carthaginois avait été conjuré à la bataille d'Himéra, et comment peu après la mort de son frère, Hiéron avait consolidé sa souveraineté en contractant une alliance avec Théron et les Emménides [1], de façon à pouvoir se consacrer tout entier à ce qu'il envisageait comme la grande œuvre de son règne, la fondation d'Etna. Mais à peine la nouvelle ville commençait-elle à exister, que du dehors un point noir était apparu derechef à l'horizon.

Kymè, l'une des plus anciennes des colonies grecques de l'Italie [2], l'avant-garde de la civilisation hellénique dans la péninsule, l'entrepôt du commerce entre la mère-patrie et les villes de l'Ausonie [3], se trouvait de nouveau menacée par les entreprises des Étrusques, dont elle avait victorieusement repoussé les assauts au siècle précédent [4], — et il y allait de l'existence même, non seulement de Kymè, mais de toutes les colonies de la Grande-Grèce, si la marine tyrrhénienne devenait prépondérante. Aussi lorsque les habitants de Kymè, désespérant cette fois de venir à bout seuls de leurs ennemis héréditaires, firent appel à Hiéron, celui-ci n'hésita pas, et envoya à leur secours une escadre puissante, qui unie à celle des Kyméens, infligea aux Étrusques une défaite sanglante [5].

---

[1] Voir plus haut, p. 71-75.

[2] Curtius, *Hist. grecque*[5], t. I, p. 543 et suiv. — Busolt, *Griech. Gesch.*[2], t. I, p. 391.

[3] Busolt, *Griech. Gesch.*[2], t. I, p. 393 et suiv.

[4] Busolt, *Griech. Gesch.*[2], t. II, p. 800 et suiv.

[5] Le Musée Britannique compte parmi ses trésors les plus précieux une relique insigne de la bataille de Kymè, sous forme d'un casque étrusque en bronze, assez banal du reste, mais portant l'inscription :

ΗΙΑΡΟΝΟΔΕΙΝΟΜΕΝΕΟΣ
ΚΑΙΤΟΙΣΥΡΑΚΟΣΙΟΙ
ΤΟΙΔΙΤΥΡΑΝΑΠΟΚΥΜΑΣ

(Ἱάρων ὁ Δεινομένεος καὶ τοὶ Συρακόσιοι τῷ Δὶ Τυράν' ἀπὸ Κύμας.)

Ce casque trouvé à Olympie en 1817, faisait évidemment partie d'un ex-voto dédié à Zeus Olympion par Hiéron, après la victoire. (Cf. Roehl, IGA, p. 146.)

Diodore [1] place ces événements sous l'archontat d'Akestoridès, correspondant à l'Ol. 76, 3 = 474-73 av. J.-C.

J'ai dit à propos de l'ode précédente le péril nouveau, venant cette fois du dedans, auquel, après la défaite des Tyrrhéniens, Hiéron avait eu à faire face, lorsqu'il eut à châtier l'insolence de Thrasydaios. Après que la soumission des Agrigentins l'eut rendu suzerain incontesté de toute la Sicile, il put de nouveau tourner les yeux vers Etna, et mettre enfin le sceau à sa grande entreprise, en en proclamant l'achèvement devant toute la Grèce. Sa victoire à Pythô, en 470, lui en fournit l'occasion, et il chargea Pindare de composer une ode qui célébrerait à la fois son triomphe aux Jeux de Delphes et l'intronisation de son fils comme roi d'Etna [2]; cette ode est la Ire Pythique, le poème le plus parfait peut-être que l'art lyrique ait produit dans tous les temps, et qu'on ne peut relire sans ce petit frisson d'enthousiasme intime que donnent seules les œuvres immortelles.

---

[1] XI, 51.

[2] La superbe collection de médailles grecques formée par feu le baron Lucien de Hirsch, — devenue, grâce au legs de la baronne de Hirsch, propriété de la nation belge, — renferme entr'autres merveilles de premier ordre, le seul exemplaire connu d'un tétradrachme en argent de la ville d'Etna, frappé à l'époque qui nous occupe (v. Barclay V. Head, *Historia Numorum,* Oxford, 1887, p. 114 et 115). La pièce, à fleur de coin, est de toute beauté ; elle porte à l'avers une tête de Silène chauve et barbu, de profil, à droite, avec l'inscription AITNAION, et un scarabée dans le bas, et au revers, Zeus Etnéen, assis, à droite, sur un trône, tenant un foudre ailé de la main gauche, et appuyant la droite sur un cep de vigne : dans le champ, devant la figure, on voit un aigle perché au sommet d'un pin. « Cette » médaille, dit M. Head, *loc. cit.*, est fort instructive sous plusieurs rap- » ports, en tant que montrant le degré de développement que l'art avait » atteint en Sicile entre les années 476 et 461 av. J.-C. Les scarabées de » l'Etna étaient remarquables par leur taille énorme (cf. Schol. Aristoph., » *Paix,* 73), d'où le scarabée comme symbole à l'avers. Comme le mont » Etna était également célèbre pour la fertilité de ses vignes (cf. Strabon, » p. 269), Zeus Αἰτναῖος, sous la protection spéciale de qui la cité d'Etna » était placée, est avec justesse représenté appuyé sur un cep de vigne. » Le pin est également un symbole local non moins caractéristique que le » cep de vigne, car les versants du mont Etna étaient anciennement plantu- » reusement couverts de pins et d'épicéas, τὴν Αἴτνην ὄρος γέμον κατ' ἐκείνους » τοὺς χρόνους πολυτελοῦς ἐλάτης τε καὶ πεύκης, Diod. XIV, 42. Cf. Pind., » *Pyth.* I, 53. »

L'allusion ainsi comprise explique la citation du mot de « l'Argien » au vers 11 :

Χρήματα, χρήματ' ἀνήρ, ὅς φᾶ κτεάνων θ' ἅμα λειφθεὶς καὶ φίλων.,

et donne la clef du vers suivant :

ἐσσὶ γὰρ ὧν σοφός, οὐκ ἀγνῶτ' ἀείδω,

« tu sais bien ce que je veux dire, et à quel sentiment j'obéis » en chantant... »

La date qu'on assigne généralement à l'ode, 470 av. J.-C., est donc justifiée; il est probable que celle-ci a été destinée à un anniversaire de la victoire isthmique, que Thrasybule a fait célébrer après la mort de son père : ce serait par conséquent à l'occasion de l'Isthmiade 56 (avril 470), que la IIe Isthmique aurait été composée.

Pindare a ainsi chanté la fortune des Emménides à son aurore, dans la VIe Pythique, à son apogée, dans la IIe et la IIIe Olympique, et à son déclin dans la IIe Isthmique. Les deux odes à Théron montrent l'enthousiasme presque religieux qu'il professait pour le tyran d'Agrigente, enthousiasme bien différent de celui que lui inspirait Hiéron. Pour ce dernier ses louanges sont toujours tempérées par des conseils et des admonestations, tandis que pour Théron son admiration est sans réserves aucunes. Il associe Xénocratès et son fils à cette espèce de culte auquel il resta fidèle jusqu'au bout.

ODE XXXI

Olympique XII : A Ergotelès d'Himéra.

(470 av. J.-C.)

Le vainqueur célébré dans la XIIe Olympique, Ergotelès, fils de Philanor, était originaire de Knôsos, dans l'île de Crète. Chassé de sa patrie par des troubles civils, il s'était réfugié en Sicile, et avait fait d'Himéra, où il avait acquis le

droit de cité, sa patrie d'adoption [1]. Pindare le félicite presque de son exil, qui lui a permis de s'illustrer comme athlète, sur un théâtre plus vaste :

υἱὲ Φιλάνορος, ἤτοι καὶ τεά κεν,
ἐνδομάχας ἅτ' ἀλέκτωρ, συγγόνῳ παρ' ἑστίᾳ
ἀκλεὴς τιμὰ κατεφυλλορόησε ποδῶν,
εἰ μὴ στάσις ἀντιάνειρα Κνωσίας σ' ἄμερσε πάτρας.
νῦν δ' Ὀλυμπίᾳ στεφανωσάμενος,
καὶ δὶς ἐκ Πυθῶνος, Ἰσθμοῖ τ', Ἐργότελες,
θερμὰ Νυμφᾶν λουτρὰ βαστάζεις, ὁμιλέων παρ' οἰκείαις ἀρούραις.[2]

Pausanias [3] a vu sa statue à Olympie, et met à son actif six victoires à la course longue (δόλιχος), gagnées aux Grands Jeux : deux à Olympie, deux à Pythô, une à l'Isthme, et une à Némée [4]. Il résulte des vers que je viens de citer, que sur ces six victoires, Ergotelès en avait déjà remporté quatre, — une à Olympie, deux à Pythô, et une à l'Isthme, — quand l'ode fut composée.

La victoire olympique se place à l'Olympiade 77 = 472 av. J.-C. Cette date que les scholies nous ont transmise [5], est confirmée par le papyrus d'Oxyrhynchus, qui porte (col. I, l. 22) sous l'Ol. οζ' :

[εργ]οτελης ιμαιρεος δολιχον.

---

[1] Schol. Ol. XII *ad. init.* — D'après Xénophon, *Anab.*, IV, 8, 27, les Crétois cultivaient tout spécialement la course longue (δόλιχος); il ne semble pas cependant qu'ils aient concouru souvent aux Jeux de la Grèce. Cf. Krause, *Agonist.*, p. 352; Mezger, *op. cit.*, p. 192.

[2] Vers 13-19.

[3] VI, 4, 7.

[4] Boeckh conclut du texte de Pausanias qu'Ergotelès a vaincu deux fois dans chacun des Grands Jeux. L'interprétation de M. Christ (*Pind.*, 1896, p. 92), qui réduit le chiffre total des victoires à six, paraît préférable.

[5] La scholie sous l'épigraphe de l'ode porte dans l'édition de Calergi (Ro.) et dans le manuscrit B (Vat.) : ἠγωνίσατο ἑβδομηκοστὴν ἑβδόμην Ὀλυμπιάδα καὶ τὴν ἑξῆς Πυθιάδα εἰκοστὴν ἐννάτην, — et dans le manuscrit A (Ambr.) : Ὀλυμπιάδα μὲν ἐνίκησεν οζ' καὶ τὴν ἑξῆς οθ', Πυθιάδα δὲ κε' (la correction κθ' s'impose), καὶ Ἴσθμια ὁμοίως. — La liste d'Oxyrhynchus montre que la correction proposée par Tycho Mommsen pour la date de la seconde victoire olympique dans la scholie Ambr., (οη' = Ol. 78 au lieu de οθ' = Ol. 79) est erronée. En effet, sous l'Ol. 78, le papyrus enregistre (col. I, l. 35), comme vainqueur à la course longue, un Laconien qui ne saurait rien avoir de commun avec Ergotelès (Cf. Carl Robert, *op. cit.*, p. 173).

Mais nous venons de voir que l'épinicie mentionne également deux victoires pythiques — les deux seules, comme nous le savons par Pausanias, qu'Ergotelès ait remportées, — et les scholies nous donnent la date de la seconde, qu'elles placent à la Pythiade 29. D'après la computation des grammairiens, cette Pythiade correspond à l'Ol. 77.3 = 470 av. J.-C. et la victoire olympique célébrée en ordre principal serait antérieure de deux ans à la victoire pythique, après laquelle seulement l'ode a pu être composée, ainsi qu'un simple coup d'œil sur la situation politique d'Himéra à l'époque d'Ergotelès le démontre.

La ville où le Knôsien s'était établi, n'avait guère eu à se louer de la domination des Emménides. Théron lui avait imposé pour gouverneur son fils Thrasydaios, et celui-ci avait fait peser sur elle un joug de fer. A l'époque où la querelle à propos de Polyzélos avait été sur le point d'amener la guerre entre Syracuse et Agrigente, les Himéréens, poussés à bout par les violences et les cruautés dont ils étaient victimes, et désespérant d'obtenir justice auprès de Théron, avaient envoyé une ambassade à Hiéron, offrant de lui livrer leur ville, et de faire alliance avec lui, afin de se débarrasser de leur oppresseur. Mais Hiéron, qui inclinait déjà vers la paix avec Agrigente, avait trahi les rebelles d'intention, et dénoncé tout le complot à Théron. Celui-ci avait tiré une vengeance éclatante de la ville coupable d'avoir essayé de secouer le joug intolérable que son fils faisait peser sur elle [1].

Presqu'en même temps que se célébraient à Olympie les jeux auxquels Ergotelès remporta la victoire célébrée par Pindare, Théron mourut et Thrasydaios lui succéda [2].

---

[1] Diod. XI, 48, 6-8.

[2] Diod. XI, 53, 1. — Nous avons vu que la seconde victoire olympique de Hiéron au cheval monté se place sous la même Olympiade; aucune épinicie ne nous a conservé le souvenir de cette victoire. L'état troublé de la Sicile à la suite de la mort de Théron, qui a retardé la célébration de la victoire d'Ergotelès, a dû également, comme je l'ai déjà dit (p. 95), empêcher Hiéron de célébrer le κῶμος en l'honneur de son nouveau triomphe.

Dès l'arrivée au pouvoir du nouveau seigneur d'Agrigente, il fut facile de prévoir qu'une ère de trouble allait s'ouvrir pour la Sicile. Comme administrateur, il avait pendant sa régence à Himéra donné la mesure de ce qu'on pouvait attendre de lui, et au point de vue de la paix extérieure, la sourde mésintelligence qui existait entre lui et Hiéron, depuis qu'il avait attisé la discorde entre celui-ci et Polyzèlos à l'époque de leur querelle [1], ne faisait présager rien de bon. Et de fait, à peine les funérailles de son père célébrées, il donna libre cours à ses instincts despotiques et sanguinaires, et se rendit bientôt aussi impopulaire à Agrigente qu'il l'était déjà à Himéra. Pour comble de folie, il rompit la paix qui avait régné durant les derniers temps entre Syracuse et Agrigente, et fit éclater entre elles la guerre intestine que Simonide avait heureusement réussi à conjurer quelques années auparavant. Il se préparait à entrer en campagne contre Syracuse, à la tête d'une armée de vingt mille hommes, lorsque Hiéron, le devançant, envahit le territoire d'Agrigente, et défit son téméraire ennemi dans une grande bataille où six mille combattants périrent. A la suite de sa défaite, Thrasydaiôs fut renversé du pouvoir; il dut prendre la fuite et se réfugia chez les Mégariens de Grèce, qui le mirent à mort. Ses anciens sujets, trop heureux d'être débarrassés de lui, s'empressèrent d'envoyer une ambassade pacifique à Hiéron qui leur octroya l'indépendance et la liberté [2].

Le contexte de la XIIe Olympique montre que ce n'est qu'après la chute finale des Emménides, et le rétablissement de la paix, qu'elle a pu être composée et exécutée.

L'invocation qui ouvre le poème ne se comprend que pour une Himéra déjà délivrée et pacifiée : avant la chute de Thrasydaios, l'appel à Tychè Salutaire, fille de Zeus Libérateur, « par qui sur mer sont gouvernées les agiles nefs, et sur terre

---

[1] Schol. Ol. II, 29 : Θρασυδαίου δὲ τοῦ Θήρωνος υἱοῦ πείσαντος τὸν Πολύζηλον ἐπιθέσθαι τῷ Ἱέρωνι, ὑπισχνουμένου αὐτοῦ τοῖς πράγμασι συναντιλήψεσθαι, γνοὺς ὁ Ἱέρων ἔκρινεν αἱρήσειν τὴν Ἀκράγαντα καὶ Θήρωνα καὶ Θρασυδαῖον.

[2] Diod. XI, 53, 2-5.

que Deinoménès a fait pour son père à Olympie, en dédiant l'ex-voto promis par le vainqueur et déjà prêt au moment de sa mort. En présence de ce que nous savons de la munificence vaniteuse de Hiéron, il serait très étonnant qu'il n'ait pas tenu à consacrer solennellement le souvenir de ses triomphes à Delphes, aussi bien que de ceux à Olympie.

Hiéron mourut dans les premiers mois de l'année 466, à Etna, où on lui rendit après sa mort ces honneurs héroïques qu'il avait en vue en fondant la nouvelle ville [1]. Son œuvre ne lui survécut guère. Le plus jeune de ses frères, Thrasyboulos, profitant de l'ascendant qu'il avait su prendre sur l'héritier légitime du pouvoir, le fils de Gélon [2], (appelé Deinoménès comme son grand-père et comme son cousin, le fils de Hiéron), s'empara de la tyrannie à Syracuse [3], mais fut detrôné après onze mois de règne, par une révolution populaire; avec lui sombra la dynastie des Deinoménides [4]. La démocratie triompha à Syracuse, comme dans les autres villes de Sicile [5]; les Etnéens-Doriens de Hiéron, qui s'étaient rangés du parti de Thrasyboulos, furent expulsés à leur tour, et en 461 av. J.-C., Catane fut rendue à ses anciens habitants [6].

La création de Hiéron, l'Etna-ville de la IXe Néméenne et de la Ire Pythique, n'a donc eu qu'une existence passagère d'environ 15 ans.

---

[1] Diod. XI, 66, 4 : Ἱέρων δὲ ὁ τῶν Συρακοσίων βασιλεὺς ἐτελεύτησεν ἐν τῇ Κατάνῃ, καὶ τιμῶν ἡρωικῶν ἔτυχεν, ὡς ἂν κτίστης γεγονὼς τῆς πόλεως. — Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*², t. III, p. 170 et t. II, p. 779, n. 3.

[2] Aristote, *Polit.*, V, 10, p. 1312 *b*, v. 9.

[3] Diod. XI, 66, 4 : Οὗτος (scil. Ἱέρων) μὲν οὖν ἄρξας ἔτη ἕνδεκα κατέλιπε τὴν βασιλείαν Θρασυβούλῳ τῷ ἀδελφῷ, ὅς ἦρξε Συρακοσίων ἐνιαυτὸν ἕνα. — Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*², t. III, p. 170 et suiv. Rien ne prouve que Polyzèlos fut mort à cette époque, comme le croit M. Busolt.

[4] Diod. XI, 67-68.

[5] Diod. XI, 72, 1.

[6] Diod. XI, 76. — Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*², t. III, p. 173.

un certain temps avant que Thrasydaios fut devenu impopulaire à Agrigente au point de rendre son joug intolérable et de devoir recourir à une guerre extérieure pour sauver son pouvoir chancelant. Les préparatifs de l'expédition contre Syracuse, — la levée et l'équipement d'une armée de vingt mille hommes, — la campagne elle-même, — la défaite, la chute et la fuite du tyran, l'ambassade au vainqueur, — la conclusion de la paix, — et le rétablissement de l'ordre à Agrigente et à Himéra, ont dû occuper toute l'année 471, et même le commencement de l'année suivante, 470, au mois d'avril de laquelle se place la IIe Isthmique composée, comme nous l'avons vu, sous l'impression récente de la chute des Emménides. Nous sommes ainsi amenés tout naturellement à la Pythiade 29 (août 470), à laquelle Ergotelès triompha à la course longue, en même temps que Hiéron remportait la victoire au quadrige célébrée dans la Ire Pythique. Les données de l'histoire mises en rapport avec le texte de l'ode sont donc en complète harmonie avec les scholies.

Tout cela est fort simple, — et serait resté tel, s'il n'avait plu à Boeckh de prendre ces mêmes scholies pour texte de sa néfaste théorie sur la concordance des Pythiades et des Olympiades [1]. Il part de ce postulat que l'épinicie a dû nécessairement être composée immédiatement après la victoire olympique, et que dès lors la victoire pythique a dû précéder celle-ci et non la suivre; en conséquence il soutient sur l'autorité de Pausanias qne la 29e Pythiade doit correspondre non à l'Ol. 77, 3, mais à l'Olympiade précédente 76, 3, de façon à pouvoir faire coïncider l'ode avec l'Ol. 77, 1. Comme il interprète correctement les allusions contenues dans le poème, il en est réduit à antidater d'un an la mort de Théron, que Diodore place expressément à l'Ol. 77, 1, et les événements qui en ont été la suite.

Telle est l'origine première de la fameuse « correctio » qui a pendant si longtemps bouleversé toute la chronologie pinda-

---

[1] Boeckh, t. II, 2, p. 206 et suiv.

où il jouissait du droit de cité [1]. Le vainqueur était présent à cette célébration, qui doit avoir eu lieu vers la fin de son séjour en Grèce, puisqu'il résulte des sept derniers vers et tout spécialement de l'invocation à Poseidôn qu'il était à la veille de faire voile pour Syracuse. Or les mêmes circonstances [2] qui ont empêché Hiéron de célébrer sa victoire olympique de l'Ol. 77, et forcé Ergotelès à retarder la solennisation de la sienne jusqu'après sa victoire pythique de l'Ol. 77, 3, ne permettent pas d'admettre qu'un personnage aussi considérable qu'Agèsias [3], l'ami et le devin de Hiéron [4], — et très certainement aussi l'un de ses généraux [5], — ait été absent de Syracuse à l'époque où se déroulaient les graves événements que j'ai racontés. Les vers 92 à 96 excluent du reste l'idée de troubles récents ou présents en Sicile; les vers 100 et 101 semblent par contre, présager un orage dans l'avenir :

. . . . . ἀγαθαὶ δὲ πέλοντ' ἐν χειμερίᾳ
νυκτὶ θοᾶς ἐκ ναὸς ἀπεσκίμφθαι δύ' ἄγκυραι.

Cette comparaison des deux patries d'Agèsias (Stymphale et Syracuse) avec les deux ancres qui assurent la sécurité d'un

---

[1] Vers 77-79 :

εἰ δ' ἐτύμως ὑπὸ Κυλλάνας ὄρους, Ἀγησία, μάτρωες ἄνδρες
ναιετάοντες ἐδώρησαν θεῶν κάρυκα λιταῖς θυσίαις
πολλὰ δὴ πολλαῖσιν Ἑρμᾶν εὐσεβέως, ...

et vers 98-100 :

σὺν δὲ φιλοφροσύναις εὐηράτοις Ἀγησία δέξαιτο κῶμον
οἴκοθεν οἴκαδ' ἀπὸ Στυμφαλίων τειχέων ποτινισσόμενον,
ματέρ' εὐμήλοιο λείποντ' Ἀρκαδίας.

[2] Voir p. 125-127.

[3] L'ode (v. 5) le nomme βωμῷ μαντείῳ ταμίας Διὸς ἐν Πίσᾳ (cf. le mythe tout entier et les vers 71 à 74), et associe sa race (v. 6) à la fondation de Syracuse.

[4] Schol. Ol. VI, 165 : ... φίλος Ἀγησίας Ἱέρωνος καὶ μάντις...

[5] Ceci résulte des vers 12 à 17 dans lesquels le poète compare Agèsias à Amphiaraös et lui applique le mot d'Adraste à propos de celui-ci :

. . . . . Ποθέω στρατιᾶς ὀφθαλμὸν ἐμᾶς,
ἀμφότερον μάντιν τ' ἀγαθὸν καὶ δουρὶ μάρνασθαι.

et de la scholie au vers 30 : φασὶ γὰρ τὸν Ἀγησίαν μεθ' Ἱέρωνος στρατευσάμενον πολλοὺς πολέμους κατωρθωκέναι μαντείᾳ καὶ ἀρετῇ.

navire pendant une nuit de tempête, est tout spécialement appropriée à la situation politique telle qu'elle se présentait à l'époque que j'assigne à la composition de l'ode, c'est-à-dire la fin de l'année 468 av. J.-C. (Ol. 78, 1). La maladie incurable dont Hiéron souffrait depuis des années approchait de sa terminaison fatale; Agésias, qui n'était, semble-t-il, guère aimé du peuple [1], devait avoir tout à redouter d'un pareil événement, que des troubles devaient nécessairement suivre, — troubles dans lesquels la fortune et l'existence même des partisans du tyran pouvaient être compromises, ainsi que l'événenement l'a démontré. Le scholiaste nous apprend en effet qu'Agésias fut tué dans les émeutes qui accompagnèrent le changement de règne [2].

Aux mêmes jeux auxquels triomphèrent les mules de l'Iamide, Hiéron remporta enfin cette victoire olympique au quadrige [3] que Pindare lui souhaite déjà dans la Ire Olympique, et pour laquelle il lui promet les traits les plus puissants de sa muse [4].

Mais ce fut Bacchylide [5], et non Pindare, que le βασιλεύς chargea de célébrer le dernier et le plus illustre de ses triomphes. Peut-être Pindare avait-il trop présumé de la fascination de son génie sur un esprit vaniteux et habitué à l'adulation comme Hiéron, et celui-ci s'était-il formalisé de la noble et fière indépendance des avis du poète aux vers 86 à 88 de la Ire Pythique :

. . . νώμα δικαίῳ πηδαλίῳ στρατόν· ἀψευ-
δεῖ δὲ πρὸς ἄκμονι χάλκευε γλῶσσαν.
εἴ τι καὶ φλαῦρον παραιθύσσει, μέγα τοι φέρεται
πὰρ σέθεν. πολλῶν ταμίας
ἐσσί· πολλοὶ μάρτυρες ἀμφοτέροις πιστοί.

---

[1] Voir vers 19 et 74.
[2] Schol. Ol. VI, 165 .... ἀνῃρέθη Ἱέρωνος καταλυθέντος.
[3] Voir plus haut, p. 93.
[4] Ol. I, 109-115.
[5] Kenyon, Ode III.

Les vers 92 à 96 de l'ode à Agésias cités plus haut, semblent un reproche discret à Hiéron, de son ingratitude envers le grand poète, qui lui avait consacré quatre de ses plus admirables chefs-d'œuvre.

La VIe Olympique, qui fourmille de beautés de premier ordre, clôt brillament la série des grandes épinicies siciliennes. Le mythe de l'origine des Iamides [1], avec ses détails tour à tour exquis ou sublimes, soutient la comparaison avec ce que Pindare a écrit de plus absolument parfait.

ODE XXXIV

Olympique IX : A Epharmostos d'Oponte.

(Ol. 78, 3 = 466 av. J.-C.)

C'est également sous l'Olympiade 78, — à laquelle Agésias triompha à l'ἀπήνη, et Hiéron au quadrige, — que se place la victoire olympique du Locrien Epharmostos, en l'honneur de qui Pindare a écrit la IXe Olympique [2].

L'épinicie ne fut toutefois composée que deux ans plus tard, après une nouvelle victoire, — cette fois à Pythô, — remportée par le même athlète [3]. L'ode en effet a ceci de parti-

---

[1] M. de Wilamowitz-Moellendorf (*Philol. Untersuchungen,* IX, p. 162 et suiv.) a consacré à ce mythe et à ses sources une étude magistrale, digne de l'original qu'elle commente.

[2] Nous ne connaissons rien de la personnalité du vainqueur, en dehors de ce que l'ode elle-même nous apprend. La longue liste de ses succès, aux vers 80 à 99, devait cependant le placer au rang des athlètes célèbres de son époque : en dehors de ses victoires innombrables, comme παῖς et comme homme fait, à Argos, à Athènes, à Marathon, en Arcadie, à Pellénè, à Thèbes et à Eleusis, il avait triomphé aux quatre Grands Jeux nationaux d'Olympie, de Pythô, de l'Isthme et de Némée, et était par conséquent περιοδονίκης. — De noble et robuste prestance (v. 111), il appartenait à une famille illustre, dont les origines légendaires remontaient aux anciens rois autochthones d'Oponte (v. 53-56). Il était parent ou ami d'un autre athlète, Lampromachos, qui avait remporté deux victoires à l'Isthme, et entre lequel et Pindare existaient des liens d'hospitalité (v. 83-86).

[3] La XIIe Ol. (Ode XXXI, p. 122-128) offre un exemple analogue.

culier qu'elle célèbre en ordre principal, à la fois une victoire olympique et une victoire pythique [1], gagnées toutes deux, comme nous l'apprend une scholie au vers 17 [2], dans le cours d'une seule et même Olympiade.

La liste d'Oxyrhynchus fixe définitivement la date de cette Olympiade, dont le chiffre est corrompu dans les manuscrits; sous l'Ol. 78 (οη' = 468 av. J.-C.), le papyrus porte (col. I, l. 37) :

[εφα]ρμοστος οπο[υντιος π]αλην

Le chiffre ογ' (Ol. 73) des manuscrits doit donc être corrigé en οη' (Ol. 78). Or, d'après le calcul des Pythiades affirmé dans la scholie de la IIIe Pythique, c'est tout juste à la troisième année de cette Olympiade que se rapporte la Pythiade 30, à laquelle la seconde scholie au vers 17 assigne la victoire pythique; l'exactitude de la computation des grammairiens se trouve ainsi de nouveau catégoriquement démontrée.

Le ἦλθον du vers 83 semble devoir être pris ici au propre :

---

[1] Le proême les met presque sur la même ligne et montre clairement que la victoire olympique a été remportée la première. Toutes les autres victoires sont reléguées à la fin de l'ode.

[2] Ἐνίκησε δὲ ὁ Ἐφάρμοστος καὶ Ὀλύμπια, ὡς προεῖπε, καὶ Πύθια, ἑβδομηκοστῇ τρίτῃ (*Oxyr. Pap.* οη') Ὀλυμπιάδι. — Le second scholiaste ajoute : καὶ γὰρ Πύθια ἐνίκησεν ὁ Ἐφάρμοστος τὴν τριακοστὴν Πυθιάδα. Les diverses corrections proposées pour les chiffres de cette scholie, n'ont plus qu'un intérêt rétrospectif depuis que nous possédons la liste d'Oxyrhynchus. Hermann (dans Heyne, 1817, t. III, p. 302) est le seul qui ait vu juste; il admet comme correct, pour la Pythiade à laquelle Epharmostos a triomphé, le chiffre λ' (30), et propose de mettre la date de l'Olympiade en harmonie avec celui-ci. Par contre, Boeckh et la presqu'unanimité des commentateurs modernes, combinant la fausse computation des Pythiades avec une scholie corrompue qui assigne à la victoire pythique la date λγ' (Pyth. 33), ont corrigé ογ' en πα' (Ol. 81 = 456 av. J.-C.) L'ode appartiendrait ainsi à la vieillesse du poète, et tant Léop. Schmidt que M. Graff édifient sur cette chronologie erronée les théories les plus étonnantes. Il est juste de faire remarquer que MM. Fennell (*Ol. and Pyth. Odes* [2], p. 93) et Christ (*Pind.*, 1896, p. 69), avaient reconnu l'impossibilité d'accepter la date de Boeckh en présence des conditions politiques dans lesquelles se trouvait Oponte en 456 av. J.-C.

le poète était probablement à Oponte quand l'ode fut exécutée. On peut raisonnablement conclure des vers 48 et 112 qu'elle a servi d'accompagnement à un banquet solennel célébré par le vainqueur et sa famille près de l'autel d'Ajax fils d'Oïleus.

ODE XXXV

Olympique XIII : A Xénophon de Corinthe.
(Ol. 79 = 464 av. J.-C.)

De toutes les odes de Pindare, celle sur la chronologie de laquelle nous possédons le plus d'informations, est la XIIIe Olympique, — composée à l'occasion d'un triomphe tout à fait exceptionnel : le vainqueur auquel elle est adressée, le Corinthien Xénophon, avait, à une même célébration olympique, remporté deux victoires, l'une au stade, l'autre au pentathle, et « jamais mortel avant lui n'avait accompli pareil exploit » :

πενταέθλῳ ἅμα σταδίου νικῶν δρόμον· ἀντεβόλησεν
τῶν ἀνὴρ θνατὸς οὔπω τις πρότερον.[1]

La date du triomphe, Ol. 79 (464 av. J.-C.), nous a été transmise non seulement par le scholiaste [2], mais encore par Diodore [3], par Denys d'Halicarnasse [4], et par Pausanias [5]. — Quarante ans auparavant, (Ol. 69 = 504 av. J.-C.), le père du vainqueur, Thessalos, avait également remporté une victoire à Olympie, — d'où l'épithète τρισολυμπιονίκας [6] que le

---

[1] Vers 30, 31.

[2] Dans les manuscrits l'épigraphe de l'ode porte : Ξενοφῶντι Κορινθίῳ σταδιοδρόμῳ καὶ πενταέθλῳ, νικήσαντι τὴν οθ' ὀλυμπιάδα. — La scholie *recens* au vers 1 porte : ... κατὰ τὴν οθ' Ὀλυμπιάδα νικήσαντι.

[3] XI, 70.

[4] *Antiquat. Rom.*, IX, 61.

[5] IV, 24, 2.

[6] Schol. Ol. XIII, 1 : παρόσον τρεῖς νίκας αὐτοῖς συμβέβηκε γενέσθαι, τῷ μὲν παιδὶ δύο κατὰ τὴν αὐτὴν ἡμέραν πεντάθλῳ καὶ σταδίῳ ἀγωνισαμένῳ, τῷ δὲ πατρὶ Θεσσαλῷ τοὔνομα πρῶτον ἐν τῇ ξθ' Ὀλυμπιάδι.

premier vers applique à la maison des Oligaithides à laquelle Xénophon appartenait.

L'épinicie, — d'une beauté étrange et mystérieuse, mais d'une obscurité égale à sa beauté [1], — est consacrée au moins autant à glorifier Corinthe qu'à célébrer le vainqueur et sa famille, dont elle mentionne néanmoins les innombrables victoires antérieures [2]. Nous ne connaissons pas suffisamment en détail l'histoire de Corinthe pour déterminer si les conseils de modération qui forment la note dominante de toute l'ode et que résument les vers 47 et 48,

ἕπεται δὲ ϝεκάστῳ
μέτρον· νοῆσαι δὲ καιρὸς ἄριστος.,

visent ou non une situation politique spéciale.

L'épinicie n'est pas la seule ode que Pindare ait composée à l'occasion des victoires de Xénophon : celui-ci avait fait vœu à Aphroditè de lui consacrer, s'il triomphait à Olympie, cinquante hétaïres [3]. Nous possédons des fragments assez importants [4] d'un scolion que Pindare composa pour accompagner l'accomplissement de ce vœu et la dédicace à Aphroditè des hétaïres. Le ton léger de ce scolion contraste avec la gravité habituelle du poète : Pindare le reconnaît lui-même et se demande ce que vont dire de lui les maîtres de l'Isthme :

Ἀλλὰ θαυμάζω, τί με λεξοῦντι Ἰσθμοῦ
δεσπόται, τοιάνδε μελίφρονος ἀρχὰν εὑρόμενον σκολίου
ξυνάορον ξυναῖς γυναιξίν.

Tant le scolion que l'épinicie furent très certainement exécutés à Corinthe, et il semble résulter des vers 3 et 4 de l'épinicie que le poète a présidé à l'exécution.

---

[1] M. Fennell (*Ol. and Pyth. Odes*[2], p. 123), suppose que le poète a voulu se plier au goût des Corinthiens.

[2] Vers 32-46 et 106-113.

[3] Athénée. XIII, 573. e.

[4] Fragm. 122.

ODE XXXVI

Olympique VII : A Diagoras de Rhodes.

(Ol. 79 = 464 av. J.-C.)

La date de la victoire à l'occasion de laquelle Pindare a composé la VIIe Olympique, nous est connue par l'épigraphe de l'ode, qui porte dans la plupart des manuscrits et dans les éditions Aldine et Romaine : Διαγόρᾳ Ῥοδίῳ πύκτῃ νικήσαντι τὴν οθ' ὀλυμπιάδα [1]. — C'est donc aux mêmes Jeux auxquels Xénophon de Corinthe triompha à la course et au pentathle, que Diagoras de Rhodes remporta sa victoire au pugilat.

Comme l'Opontien Epharmostos, Diagoras avait vaincu aux quatre Grands Jeux et était περιοδονίκης [2]. Dans la première partie de l'ode sa victoire à Pythô est mentionnée à côté de sa victoire olympique, mais dans des conditions tout à fait différentes de celles dans lesquelles les deux victoires sont associées dans la IXe Olympique, qui célèbre à la fois les deux triomphes de l'Opontien [3]. Les vers 87 et 88 de l'ode à Diagoras :

> . . . . . ἀλλ' ὦ Ζεῦ πάτερ, νώτοισιν Ἀταβυρίου
> μεδέων, τίμα μὲν ὕμνου τεθμὸν Ὀλυμπιονίκαν,

montrent qu'ici la victoire olympique forme seule l'occasion de l'épinicie. La victoire pythique doit avoir été remportée peu de temps auparavant, probablement à la Pythiade 30 (= 466 av. J.-C.).

---

[1] Quelques manuscrits portent οζ', mais comme cette date (Ol. 77) est celle de la 3e victoire au pugilat d'Euthymos de Locres (Paus., VI, 6, 2 ; *Oxyr. pap.*, col I, l. 25) le chiffre est évidemment corrompu. — Un seul manuscrit donne ξθ' (Ol. 69 = 504 avant J. C.), date dont il ne saurait être question.

[2] A l'époque où l'ode fut composée il avait, en dehors de sa victoire à Olympie et de celle à Pythô (v. 15-17), triomphé quatre fois à l'Isthme et plusieurs fois à Némée (v. 81-82). L'épinicie mentionne en outre ses innombrables succès aux jeux de moindre importance (v. 80 et 81, 83-87).

[3] Cf. Fraccaroli, dans *Museo Italiano*, t. III, p. 191.

En pays grec, la gloire gagnée dans la lice ne le cédait en rien à celle conquise sur le champ de bataille, et les membres des plus illustres et des plus nobles maisons se faisaient un honneur de concourir en personne à ces Jeux

. . . . . ἵνα ταχυτὰς ποδῶν ἐρίζεται
ἀκμαί τ' ἰσχύος θρασύπονοι · [1],

qui formaient la base de la vie nationale des Hellènes. Diagoras en est un des exemples les plus célèbres. Comme Epharmostos, il était de race royale : Pindare fait remonter les origines de sa famille à Hèraklès [2], et depuis Kallianax, fils d'Eratos, auteur de la maison des Eratides [3], et son fils Damagètos, qui, à ce que raconte Pausanias [4], épousa, à l'époque de la seconde guerre de Messénie, la fille du stratège messénien Aristoménès, ses ancêtres avaient régné sur Ialysos. Il descendait à la quatrième génération de ce même Damagètos [5], dont son père, probablement l'un des prytanes d'Ialysos, portait le nom [6].

Mais c'est à leurs exploits athlétiques bien plus qu'à l'illustration de leur race, que les Diagorides ont dû leur renommée. On voyait à Olympie les statues du vainqueur chanté par Pindare, de ses trois fils et de deux de ses petits-fils, tous Olympioniques [7]. Le scholiaste [8] raconte l'anecdote célèbre suivant laquelle Diagoras, ayant vaincu à Olympie en même temps que deux de ses fils, fut porté par ceux-ci en triomphe

---

[1] Ol. I, 98-99.
[2] Ol. VII, 20-24.
[3] Id., 92, 93.
[4] IV, 24, 1.
[5] Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*², t. I, p. 590, n. 1.
[6] Ol. VII, 17-19. — Cf. Boeckh, t. II. 2, p. 165 et suiv., et Fritzsche, *Beiträge zur Kritik u. Erklärung des Pindar*.
[7] Schol. Ol. VII, *ad. init.*; Paus., VI, 7. — Le papyrus d'Oxyrhynchus enregistre deux victoires successives au pancrace de l'aîné des fils de Diagoras (nommé Damagètos comme son grand père), sous les Ol. 82 (452 av. J.-C.) et 83 (448 av. J.-C.) et une victoire au pugilat d'Agèsilaos, (Akousilaos dans schol. Pind. et Paus.), un autre de ses fils, sous la dernière de ces Olympiades. Cf. Robert, *op. cit.*, p. 171.
[8] Ol. VII, *ad. init.*; Paus., VI, 7.

à travers le stade; c'est à cette anecdote que Cicéron fait allusion dans les *Tusculanes* (I, 46).

La victoire de l'année 464 est la première d'une longue série de triomphes olympiques des Diagorides. Le poème splendide qu'elle a inspiré à Pindare emprunte aux légendes rhodiennes ses récits mythiques, récits d'une beauté incomparable, mais d'une interprétation fort difficile [1]. D'après Gorgôn [2] (probablement dans l'ouvrage cité par Athénée [3] : Περὶ τῶν ἐν Ῥόδῳ θυσιῶν) l'ode écrite en lettres d'or se conservait dans le temple d'Athèna à Lindos [4].

Il semble résulter des vers 13 et 14 :

> καί νυν ὑπ' ἀμφοτέρων σὺν Διαγόρᾳ κατέβαν τὰν ποντίαν
> ὑμνέων παῖδ' Ἀφροδίτας Ἀελίοιό τε νύμφαν, Ῥόδον,
> κ. τ. λ.,

que Pindare était venu à Rhodes avec le vainqueur pour présider à l'exécution de l'ode. Les vers 7 à 10 :

> καὶ ἐγὼ νέκταρ χυτόν, Μοισᾶν δόσιν, ἀεθλοφόροις
> ἀνδράσιν πέμπων, γλυκὺν καρπὸν φρενός,
> ἱλάσκομαι
> Ὀλυμπίᾳ Πυθοῖ τε νικώντεσσιν.,

ne sont pas un obstacle à ce qu'on interprète le κατέβαν du vers 13 à la lettre. Dans les vers 7 à 10, le poète s'exprime d'une façon générale, tandis que les mots καί νυν du vers 13 indiquent la transition au fait spécial de la victoire de Diagoras, et marquent nettement une opposition avec ce qui précède. Le cas est entièrement différent de ceux que j'ai cités à propos de la Ire Néméenne [5].

---

[1] Voir A. Croiset, *op. cit.*, p. 344, 345.

[2] Cité par le schol. Ol. VII, *ad. init.* : ταύτην τὴν ᾠδὴν ἀνακεῖσθαί φησι Γόργων ἐν τῷ τῆς Λινδίας Ἀθηνᾶς ἱερῷ χρυσοῖς γράμμασιν.

[3] XV, 697, a.

[4] Graux (*Revue de Philologie,* 1881, p. 117 et suiv.) suppose sans fondement suffisant qu'il s'agit d'un manuscrit écrit à l'encre d'or.

[5] Voir plus haut, p. 59, 60.

ODES XXXVII et XXXVIII

PYTHIQUES IV ET V : A ARKÉSILAS DE CYRÈNE.

(Pythiade 31 = Ol. 79, 3 = 462 av. J.-C.)

Le quadrige du roi de Cyrène Arkésilas IV [1], remporta le prix aux Jeux Pythiques de la 31e Pythiade [2], correspondant à l'année 462 av. J.-C ; Karrhotos, le beau-frère d'Arkésilas, avait conduit le char dans la lice comme ἡνίοχος [3].

A cette époque, Damophilos, un grand seigneur cyrénéen, qui avait dû fuir son pays à la suite d'une conspiration dans laquelle il s'était compromis [4], résidait à Thèbes, où il s'était lié avec Pindare [5] ; c'est probablement à sa demande et à la demande de Karrhotos, que le poète composa à Thèbes même les deux merveilleuses épinicies qui célèbrent le triomphe d'Arkésilas : la IVe et la Ve Pythique. Cette dernière, dans laquelle l'éloge de Karrhotos occupe une place importante,

---

[1] Il descendait en droite ligne de cet Aristotelès, dit Battos, fils de Polymnèstos, qui vers 630 avant notre ère fonda Cyrène, à la tête d'une colonie de Myniens partis de l'île de Théra. — Les deux versions qu'Hérodote (IV, 150 et suiv.) donne de cette colonisation, appartiennent au domaine de la légende. — Voir l'excellent travail de M. Franz Studniczka, *Kyrene* (Leipzig, 1890).

[2] Schol. Pyth. IV, *ad. init.* : Γέγραπται ἡ ᾠδὴ Ἀρκεσιλάῳ Πολυμνήστου παιδὶ, Κυρηναίῳ τὸ γένος τῆς Λιβύης, νικήσαντι τὴν τριακοστὴν πρώτην Πυθιάδα. — Schol. Pyth. V, *ad. init.* : Γέγραπται καὶ αὕτη ἡ ᾠδὴ νικήσαντι τῷ αὐτῷ Ἀρκεσιλάῳ ἅρματι τὴν τριακοστὴν πρώτην Πυθιάδα.

[3] Pyth. V, 23-53.

[4] Schol. Pyth. IV, 467 : ἐστασίασάν τινες ἐν τῇ Κυρήνῃ κατὰ τοῦ Ἀρκεσιλάου, βουλόμενοι αὐτὸν μεταστῆσαι τῆς ἀρχῆς. ὁ δὲ ἐπικρατέστερος αὐτῶν γενόμενος ἐφυγάδευσεν αὐτοὺς τῆς πατρίδος. ἐν τοῖς οὖν στασιώταις ἦν καὶ Δημόφιλος, ὃς καὶ αὐτὸς ἀνάστατος γέγονε τῆς πατρίδος, καὶ φυγαδευθεὶς ἔρχεται εἰς Θήβας καὶ ἀξιοῖ τὸν Πίνδαρον. τινὲς δὲ, ὅτι καὶ τὸν μισθὸν τοῦ ἐπινίκου δίδωσι τῷ Πινδάρῳ αὐτός· ὥστε τῇ τοῦ ἐπινίκου γραφῇ διαλλάξαι αὐτὸν πρὸς τὸν Ἀρκεσίλαον.

[5] Pyth. IV, 298, 299 :

καί κε μυθήσαιθ' ὁποίαν Ἀρκεσίλα
εὗρε παγὰν ἀμβροσίων ἐπέων, πρόσφατον Θήβᾳ ξενωθείς.

Cf. schol. note précédente.

devait accompagner la marche triomphale à travers la ville des chevaux vainqueurs [1] et de leur ἡνίοχος, à leur retour à Cyrène [2], probablement durant les fêtes d'Apollon Karneios [3], — tandis que la IVe Pythique, beaucoup plus longue, était destinée à être exécutée à l'occasion du κῶμος célébré par Arkésilas dans son palais [4]. Le thème fondamental de celle-ci est la clémence et la générosité, — simplement suggérées par le mythe principal [5], — mais expressément conseillées dans la dernière partie de l'ode, où le poète intercède directement pour Damophilos [6]. Il est permis de supposer qu'une réconciliation entre le roi et le banni avait déjà été arrangée par Karrhotos, et que Damophilos retourna avec celui-ci à Cyrène, porteur des deux odes. Le scholiaste [7] nous apprend qu'à l'Olympiade 80 (460 av. J.-C.), — deux ans après son triomphe à Pythô, — Arkésilas remporta à Olympie cette victoire que le poète, à la fin de la Ve Pythique, prie Zeus de lui accorder. Le fait que Pindare ne fut pas chargé de célébrer la victoire olympique, confirme qu'il n'a dû avoir avec le roi de Cyrène que des rapports indirects, qui ont sans doute cessé avec l'exil de Damophilos.

Les passages dont on a voulu induire que Pindare avait visité Cyrène, ne prouvent absolument rien. Ses relations avec Damophilos, — et probablement aussi avec Karrhotos, — sont amplement suffisantes pour expliquer les notions, du reste très générales, que les deux poèmes révèlent au sujet de la topographie de Cyrène, et les vers 72 à 81 de la Ve Pythique ne démontrent nullement, comme on l'a prétendu, que Pindare assistait à la fête [8].

---

[1] Le char était resté à Delphes, où il avait été dédié à Apollon, probablement dans le trésor des Cyrénéens. (Pyth. V, 34-42.)

[2] Vers 43-44.

[3] Vers 77-81. — Cf. Studniczka, *op. cit.*, p. 77.

[4] Pyth. IV, 2. — *Sic* A. Croiset, *op. cit.*, p. 348, 349.

[5] A. Croiset, *op. cit.*, p. 305 et 314.

[6] Vers 263 jusqu'à la fin.

[7] Schol. Pyth. IV, *ad. init.*

[8] Studniczka, *op. cit.*, p. 76-77.

A aucun moment de la carrière poétique de Pindare, son génie ne s'est maintenu d'une façon aussi constante au plus haut degré de l'inspiration lyrique, — je parle bien entendu des épinicies, — que durant la période qui s'étend de la IIe Isthmique à la Ve Pythique, et qui couvre les années 470 à 462 av. J.-C. On marche de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre, et l'admiration ne sait où se fixer davantage. Si la Ire Pythique est peut-être dans sa sereine majesté, la plus sublime de toutes les odes de Pindare, et la plus parfaite comme forme, la IVe Pythique n'a pas de rivale quant à la partie mythique, qui allie dans une même splendeur, ce que la poésie lyrique et la poésie épique ont produit de plus absolument beau.

ODE XXXIX

Olympique VIII : A Alkimédon d'Egine.

(Ol. 80 = 460 av. J.-C.)

La date que les scholies [1] assignent à la victoire célébrée dans la VIIIe Olympique n'est ni contestée ni contestable : c'est à la 80e Olympiade (460 av. J.-C.), qu'Alkimédon, un jeune Eginète de la famile des Blepsiades, triompha à la lutte des παῖδες.

L'éloge du frère aîné d'Alkimédon, Timosthénès, vainqueur à Némée [2], et de l'alipte Mélèsias [3], qui les avait probablement « entraînés » tous les deux, occupe dans l'ode une place si importante, que sur l'autorité de Didyme [4], tous les manuscrits et toutes les éditions anciennes, jusqu'à Heyne exclusivement, ont cru devoir joindre les trois noms dans l'épigraphe [5]. Il résulte néanmoins à l'évidence de l'ensemble

---

[1] Schol. Ol. VIII, *ad. init.* : γέγραπται ὁ ἐπινίκιος προηγουμένως τῷ Ἀλκιμέδοντι παιδὶ παλαιστῇ νικήσαντι τὴν ὀγδοηκοστὴν Ὀλυμπιάδα, κ. τ. λ.

[2] Vers 15, 16.

[3] Vers 54-66. — Voir plus haut, p. 119.

[4] Schol. Ol. VIII, *ad. init.*

[5] Voir l'édition de Tycho Mommsen (1864), p. 69.

de l'épinicie que c'est à l'occasion du triomphe olympique seul qu'elle a été composée [1].

En l'année 460, la puissance croissante d'Athènes était devenue une menace permanente pour ses voisins et ne pouvait manquer d'inquiéter Égine et de réveiller sa jalousie envers son antique rivale. La crise approchait [2], et les vers 28 et 29 :

ὁ δ' ἐπαντέλλων χρόνος
τοῦτο πράσσων μὴ κάμοι·,

qui viennent se placer comme une parenthèse au milieu de l'éloge d'Égine, semblent déjà la prévoir. La tension des rapports entre les deux cités explique, comme je l'ai déjà dit [3], les protestations du poète contre les attaques des malveillants, dans l'éloge qu'il fait de l'alipte athénien Mélèsias.

L'épinicie doit avoir été exécutée très peu de temps après la victoire, à Olympie même, à l'occasion de la « στεφαναφορία » qui accompagnait le vainqueur à l'autel de Zeus [4].

ODE XL

Isthmique I : A Hérodotos de Thèbes.

(Isthmiade 62 = Ol. 80, 2 = 458 av. J.-C.)

L'ode a été composée à l'occasion d'une victoire isthmique au quadrige, remportée par le Thébain Hérodotos, fils d'Asôpodôros. Les allusions historiques qu'elle renferme permettent de la classer chronologiquement sans grande difficulté.

La principale de ces allusions, et celle qui de tout temps a le plus exercé la sagacité des interprètes, a trait à la fortune accidentée du père du vainqueur. « Parmi les gloires d'Héro- » dotos, je chanterai, dit Pindare, le sort fameux d'Asôpo-

[1] Voir notamment en dehors du proême les vers 19, 20 et 65-71.
[2] Voir plus haut, p. 38.
[3] Page 64, n. 6.
[4] Vers 9, 10.

» dôros, son père, et la terre d'Orchomène, patrie de ses » aïeux,

ἅ νιν ἐρειδόμενον ναυαγίαις
ἐξ ἀμετρήτας ἁλὸς ἐν κρυοέσσᾳ
δέξατο συντυχίᾳ · [1]

Didyme interprète ce passage dans un sens allégorique et entend le naufrage d'un événement politique qui aurait forcé Asôpodôros à s'exiler de Thèbes, et à se réfugier à Orchomène[2]; la plupart des commentateurs modernes ont accepté cette interprétation, et quelques-uns d'entre eux ont conjecturé que c'est à l'occasion des troubles qui ont suivi à Thèbes la bataille de Platée, qu'Asôpodôros aurait été forcé de s'exiler.

L'explication est exacte, mais il n'y a nul besoin de la présenter sous une forme hypothétique : pour la justifier, et établir d'une façon péremptoire que c'est bien la bataille d'août 479 qui a été la cause du « naufrage », il suffit d'ouvrir Hérodote, qui relate en toutes lettres les exploits d'Asôpodôros à Platée, où il combattait dans les rangs des Perses parmi les chefs des cavaliers thébains.

---

[1] Vers 34-38.

[2] Schol. Isthm. I, *ad. init.* : πρὸς ὅ φησιν ὁ Δίδυμος, ὅτι εἰκός ἐστι τὸν πατέρα Ἡροδότου Ἀσωπόδωρον διά τινας πολιτικὰς στάσεις εἰς τὸν Ὀρχομενὸν μεταστάντα ὕστερόν τε εἰς Θήβας κατελθόντα ἐπίτιμον γενέσθαι. τοῦτο γοῦν καὶ τὸν Πίνδαρον αἰνιττόμενον φάναι· Ἅ νιν ἐρειδόμενον ναυαγίαις ἐξ ἀμετρήτας ἁλὸς ἐν κρυοέσσα δέξατο συντυχίᾳ. ναυαγίαν γὰρ εἶπε τὴν ἐκ τῆς πατρίδος εἰς τὸν Ὀρχομενὸν φυγήν (Abel, p. 355). — Cf. Schol. v. 52 (Abel, p. 368) :

Ἅ νιν ἐρειδόμενον] φυγαδευθεὶς γὰρ ὁ Ἀσωπόδωρος Θήβηθεν ἐν Ὀρχομενῷ ἐπολιτογραφήθη.

Ἅ νιν ἐρειδόμενον ναυαγίαις] ἥτις ἡ Ὀρχομενὸς αὐτόν, ἐπὶ ταύτῃ γὰρ ὁ λόγος, βαρυνόμενον ἐπὶ τῆς ναυαγίας ἐδέξατο· ἀλληγορεῖ δὲ τὴν ἔκπτωσιν θαλάσσῃ καὶ χειμῶνι παραβάλλων.

Seule la seconde scholie au vers 52 semble prendre le passage à la lettre : ναυαγήσας ὁ Ἀσωπόδωρος ἐν Ὀρχομενῷ ἐξερρίφη. Un petit nombre de critiques modernes, parmi lesquels on s'étonne de trouver M. Mezger, ont eu la même naïveté. M. Bury (*Isthm. Odes,* p. 3), oubliant que ni Thèbes ni Orchomène ne sont des ports de mer, va jusqu'à supposer qu'Asôpodôros était un commerçant qui avait perdu sa fortune dans une série de naufrages : « It would seem that he was a trader, and that his ships venturing beyond » the western straits into the « immeasurable » Atlantic sea were wrecked » there, the loss of his worldly goods well-nigh proving his ruin. » (!!)

L'armée de Mardonius, raconte l'historien, se débandait de toutes parts devant les Spartiates et les Athéniens : seules la cavalerie perse et la cavalerie béotienne tenaient encore bon, et protégeaient vaillamment les fuyards contre les Grecs qui les poursuivaient [1]. Ceux des fédérés qui formaient le centre de l'armée grecque, s'étaient, la veille de la bataille, repliés vers la ville, et étaient allés camper en face de l'Hèraïon [2]. Lorsqu'ils apprirent que le combat était engagé et que Pausanias était vainqueur, « ils se précipitèrent sans ordre, — les Corinthiens par le » bas de la montagne et les collines, en suivant le chemin qui » mène droit au temple de Dèmèter, — les Mégariens et les » Phliasiens par la route la plus unie, à travers la plaine. » Lorsque les Mégariens et les Phliasiens furent près des enne- » mis, les cavaliers thébains, observant le désordre dans lequel » ils se pressaient, lancèrent contre eux l'escadron que com- » mandait Asôpodôros, fils de Timandros. Tombant sur eux, il » en coucha par terre six cents, et chassa les autres jusqu'au » Cithéron. C'est ainsi que ces hommes périrent sans gloire [3]. »

On comprend maintenant pourquoi Pindare, ayant à introduire dans l'invocation à Thèbes, qui forme le proême de la première Isthmique, la mention d'Hèraklès, fait choix parmi les nombreux travaux du héros thébain, de l'expédition contre Géryon, qu'il ramène au seul épisode des « chiennes » du triple monstre, mises en fuite par Hèraklès [4]. L'exploit du fils d'Alcmène, θρασεῖαι τόν ποτε Γηρυόνα φρίξαν κύνες, devait

---

[1] Hérod., IX, 68. L'historien rend pleine justice à la bravoure des Béotiens. Cf. IX, 67.

[2] Hérod., IX, 52.

[3] Hérod., IX, 69. — Par une inadvertance inexplicable, ce passage d'Hérodote, où Asôpodôros est cependant nommé en toutes lettres, et qui rend oiseuse toute discussion sur le sens des vers 34 à 40, a échappé à l'universalité des commentateurs de Pindare. Le fait, que j'ai vérifié avec le plus grand soin, est d'autant plus étonnant, que presque tous, comme je viens de le dire, suivent l'interprétation correcte de Didyme. M. Bornemann (*Pindars erste isthmische Ode « An die Vaterstadt »*, p. 10) a eu l'intuition de la vérité, en affirmant qu'Asôpodôros figurait à la bataille de Platée. Mais c'est chez lui également une simple conjecture et comme tous ses confrères en philologie, il passe sous silence le texte d'Hérodote.

[4] Vers 12-13.

forcément évoquer dans l'esprit des auditeurs thébains, le souvenir de la bravoure de cet autre de leurs concitoyens, dont ils fêtaient le fils, — et devant qui les lâches Mégariens avaient fui à Platée.

Mais quelle qu'ait été la vaillance d'Asôpodôros, elle s'était exercée au service de l'étranger, — et Pindare, avec ce tact exquis qui forme une des caractéristiques de son génie, s'empresse, sans avoir l'air d'y toucher, de rétablir la balance et de tempérer l'allusion flatteuse impliquée dans la mention d'Hèraclès, en y juxtaposant l'éloge du vainqueur Hérodotos, qu'il vante tout spécialement pour ne pas avoir confié à des mains *étrangères* la conduite de son quadrige :

ἀλλ' ἐγὼ Ἡροδότῳ τεύχων τὸ μὲν ἅρματι τεθρίππῳ γέρας,
ἀνία τ' ἀλλοτρίαις οὐ χερσὶ νωμάσαντι, θέλω
ἢ Καστορείῳ ἢ Ἰολάοι' ἐναρμόξαι νιν ὕμνῳ [1].

Il va de soi que le mot ἀλλότριος est pris ici simplement dans le sens de « d'autrui », — mais comme il signifie également étranger, en opposition avec national, l'élite tout au moins des auditeurs ne pouvait manquer d'y saisir au vol une de ces allusions légères et voilées dont le poète a dit lui-même :

. . . . . πολλά μοι ὑπ' ἀγκῶνος ὠκέα βέλη
ἔνδον ἐντὶ φαρέτρας
φωνέντα συνετοῖσιν· ἐς δὲ τὸ πᾶν ἑρμηνέων
χατίζει. [2]

La suite de l'histoire d'Asôpodôros, après Platée, se déduit facilement du contexte de l'ode. Il réussit à sortir sain et sauf de la mêlée, mais au lieu de rentrer à Thèbes, où il aurait sans nul doute été l'une des premières victimes réclamées par Pausanias [3], il se retira à Orchomène, sa patrie d'origine,

Ὀρχομενοῖό τε πατρῴαν ἄρουραν [4],

---

[1] Vers 14-16.
[2] Ol. II, 91-94.
[3] Voir plus haut, p. 66-67.
[4] Vers 35.

et y resta jusqu'à ce que le temps eut fait son œuvre d'apaisement, et que le souvenir de son « médisme » militant eut cessé d'être un danger. Un long intervalle doit donc s'être écoulé entre la bataille et l'ode de Pindare, qui nous montre la fortune d'Asôpodôros entièrement rétablie :

νῦν δ' αὖτις ἀρχαίας ἐπέβασε πότμος
συγγενὴς εὐαμερίας.[1],

— et lui-même assagi par l'expérience :

. . . . . ὁ πονήσαις δὲ νόῳ καὶ προμάθειαν φέρει.[2]

L'emphase avec laquelle Pindare associe dans le mythe [3] la gloire du thébain Ioalos à celle du lacédémonien Kastôr, et le soin qu'il prend d'accentuer à deux reprises leur nationalité :

κεῖνοι γὰρ ἡρώων διφρηλάται Λακεδαίμονι καὶ
Θήβαις ἐτέκνωθεν κράτιστοι.[4]
. . . . . .
τῶν ἀθρόοις ἀνδησάμενοι θαμάκις
ἔρνεσιν χαίτας ῥεέθροισί τε Δίρ-
κας ἔφανεν καὶ παρ' Εὐρώτᾳ πέλας,
Ἰφικλέος μὲν παῖς ὁμόδαμος ἐὼν Σπαρτῶν γένει,
Τυνδαρίδας δ' ἐν Ἀχαιοῖς ὑψίπεδον Θεράπνας οἰκέων ἕδος.[5],

nous mène jusqu'à cette époque où après l'occupation de Mégare [6], et l'expédition contre Haliées [7], suivie bientôt de la campagne qui devait aboutir à Kékryphaleia, l'alliance avec Lacédémone apparaissait aux cités doriennes comme leur seul

---

[1] Vers 39, 40.
[2] Vers 40.
[3] Vers 17-31.
[4] Vers 17.
[5] Vers 28-31.
[6] 459 av. J.-C. ; von Wilamowitz-Moellendorf, *Aristot. u. Athen.*, t. II, p. 301 ; Busolt, *Griech. Gesch.*², t. III, p. 301.
[7] Commencement du printemps 458 av. J.-C. ; von Wilamowitz-dorf, *loc. cit.*; Busolt, *ibid.*, p. 307.

espoir de salut, devant l'insolence de plus en plus menaçante d'Athènes.

En 458, — l'année avant cette bataille de Tanagra, où Lacédémoniens et Thébains, unis en un faisceau, réussirent pour un instant à faire pâlir l'étoile de leur rivale, — l'alliance avec Sparte était, pour Thèbes, sur le point de devenir un fait accompli. C'est donc aux Jeux Isthmiques de cette année 458, — quelques mois avant les Jeux Pythiques de la Pythiade 32 (Ol. 80, 3)[1], — qu'a très probablement été remportée la victoire d'Hérodotos[2].

La trahison récente des Mégariens, qui dans leurs démêlés avec Corinthe, s'étaient détachés de la ligue péloponnésienne pour se jeter dans les bras d'Athènes, explique le coup de dent que le poète leur donne en passant, quand il se sert de la comparaison des chiennes de Géryon tremblant devant Héraklès, pour rappeler les prouesses d'Asôpodôros à Platée.

ODE XLI

Olympique IV : A Psaumis de Camarine.

(Ol. 82 = 452 av. J.C).

Tant les scholies que le papyrus d'Oxyrhynchus nous apprennent qu'aux Jeux Olympiques de la 82e Olympiade (452 av. J.-C.), le Camarinéen Psaumis triompha au quadrige[3].

C'est à cette victoire que le scholiaste réfère la IVe Olym-

---

[1] Les vers 64-67 indiquent qu'Hérodotos entraînait ses chevaux en vue de les faire courir à Pythô et à Olympie.

[2] *Sic* Christ, *Pind.*, 1896, p. 325; cf. p. 329, n. 31.

[3] Schol. Ol. IV, *ad. init.* : γέγραπται ἡ ᾠδὴ Ψαύμιδι Καμαριναίῳ νικήσαντι τὴν ὀγδοηκοστὴν δευτέραν Ὀλυμπιάδα τεθρίππῳ.

Oxyr. Pap., col. II, l. 22, sous l'Ol. πβ' :

σαμιου καμ[αριναιου τεθριππον

Pour la reconstitution du texte, et l'identification de Σάμιος avec Ψαῦμις, voir Grenfell et Hunt, *Oxyr. Pap.*, p. 95, n. 22; C. Robert, *op. cit.*, p. 182.

pique, — et c'est cette victoire seule, la première sans doute que Psaumis ait remportée [1], que l'ode célèbre [2].

L'épigraphe porte dans tous les manuscrits, soit Ψάμμιδι Καμαριναίῳ ἅρματι (Ambr.), — soit Ψαύμιδι Κ. ἵπποις, ou τεθρίππῳ, — et le vers 15 :

ἐπεί νιν αἰνέω μάλα μὲν τροφαῖς ἑτοῖμον ἵππων,

exclut toute autre victoire qu'une victoire remportée par des chevaux, c'est-à-dire au quadrige.

Par contre l'ode suivante, la Ve Olympique, qu'on s'accorde actuellement à considérer comme n'étant pas de Pindare, a été indiscutablement composée à l'occasion d'une victoire au char attelé de mules. Boeckh [3], entraîné par son goût pour les conjectures, a prétendu identifier la victoire célébrée dans la IVe Olympique avec cette victoire à l'ἀπήνη, — en dépit du scholiaste, et du texte de la seule des deux odes qui soit de Pindare. Sauf quelques notables exceptions [4], les commentateurs modernes l'ont, comme d'habitude, aveuglément suivi.

Or, cette conjecture, erronément déduite, comme nous le verrons plus loin, des scholies de la Ve Olympique, n'a aucune raison d'être, et ne se justifie pas davantage dans le cas actuel que dans la plupart des autres cas où on a voulu « corriger » le scholiaste sur des points tenant à la chronologie. Le mot ὄχεα du vers 12, auquel Boeckh, par une véritable pétition de principe, impose la signification spécifique de « char attelé de mules », est d'un usage fréquent dans Homère et dans les tra-

---

[1] Il n'est pas question dans l'ode d'autres victoires. — Cf. Hermann, dans Heyne (1817), t. III, p. 289.

[2] Cf. Heyne (1817), t. I, p. 54 et 59 ; — et parmi les modernes, Carl Robert, *loc. cit.*

[3] T. II, 2 (1821), p. 141 et suiv. — Dans le premier volume paru en 1811, les deux odes figurent encore avec des épigraphes différentes : ἵπποις, — ἀπήνῃ.

[4] Boissonade, Tycho Mommsen, Homan Otto, Borghi (trad.), etc. Dans sa 4e édition (*P.L.G.*, t. I, p. 5), Bergk, tout en adoptant la théorie de Boeckh, admet la possibilité que les deux odes se rapportent à des victoires différentes.

giques, où il ne signifie jamais autre chose que char dans le sens général du mot : *vehiculum* [1]. Pindare l'emploie au vers 11 de la IXe Pythique, pour désigner le char d'Apollon, qui n'était certes pas attelé de mules. On le rencontre de nouveau — mais cette fois au singulier, ὄχος, — au vers 24 de la VIe Olympique, où il désigne il est vrai le char que les ἡμίονοι d'Agèsias ont conduit à la victoire : mais ce sont les mules mentionnées deux vers plus haut, qui spécifient le genre d'attelage dont il s'agit, et nullement le mot ὄχος, qui, pris isolément, ne signifie pas plus ici que dans les deux autres endroits où Pindare l'emploie, autre chose que char en général [2].

Le début de l'ode :

Ἐλατὴρ ὑπέρτατε βροντᾶς ἀκαμαντόποδος Ζεῦ·,

doit également faire écarter l'idée d'une victoire à l'ἀπήνη. Quand Pindare emprunte, comme il le fait souvent, ses métaphores à la victoire qu'il célèbre, c'est toujours avec un art consommé qu'il les choisit et les adapte à son sujet : or, l'image de Zeus conduisant « le tonnerre aux pieds infatigables », comme un ἡνίοχος son char, tout à fait appropriée pour une victoire au quadrige, serait déplacée s'il s'agissait de mules, animaux qu'au témoignage de Pausanias [3], il était interdit aux Eléens d'élever.

---

[1] Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir le *Thesaurus* d'Henri Estienne, le *Lexicon* de Liddell et Scott, ou n'importe quel autre dictionnaire.

[2] Il est possible que pour un char attelé de mules on ait employé de préférence le mot ὄχος. C'est du moins ce que dit le schol. Ol. VI, 39 : τὸ δὲ ὄχον κατὰ τὸ πλεῖστον ἐπὶ τῶν ἡμιόνων τιθέασιν. Boeckh et de Jongh citent également Hésychius : Ἀκεσταῖοι ὄχοι, Σικελικὰ ὀχήματα, et : Ὄχος Ἀκεσταῖος, ἐπὶ αἱ Σικελικαὶ ἡμίονοι σπουδαῖοι· ἦν δὲ Ἄκεστος Σικελίας. Mais il ne résulte nullement de ces citations que le mot pris en lui-même ait, soit au singulier, soit au pluriel, un sens spécifique déterminé. Tout ce qu'on peut en conclure, c'est que rien n'empêchait Pindare de l'employer aussi bien pour un char attelé de mules (Ol. VI), que pour le char d'Apollon (Pyth. IX).

[3] Parlant de la suppression du concours de l'ἀπήνη à Olympie, le Periégète (V, 9, 2) ajoute : ἀπήνῃ δὲ οὔτε τῷ ἀνευρήματι οὐδὲν ἀρχαῖον οὔτε εὐπρέπεια αὐτῇ προσῆν, ἐπάρατόν τε Ἠλείοις ἐκ παλαιοῦ καὶ ἀρχὴν γενέσθαι σφίσιν ἐν τῇ χώρᾳ τὸ ζῷον.

L'ode, fort belle dans sa brièveté, forme comme l'épilogue des grandes odes siciliennes de jadis, et les vers 6 à 8 :

ἀλλ', ὦ Κρόνου παῖ, ὃς Αἴτναν ἔχεις,
ἶπον ἀνεμόεσσαν ἑκατογκεφάλα
Τυφῶνος ὀβρίμου,

semblent un écho du passage célèbre sur Typhon et l'Etna, dans la Ire Pythique.

Il résulte des vers 2 et 3 que le poète assistait à la victoire de Psaumis, dont il avait probablement été l'hôte [1] lors de son voyage en Sicile, bien des années auparavant.

Camarine, à l'époque où l'ode a été composée, venait pour la seconde fois de se relever de ses ruines. Fondée en 599 av. J.-C. par les Syracusains [2], elle avait été, à la suite d'une révolte, détruite par eux de fond en comble 46 ans plus tard [3]. Le site qu'elle avait occupé, ayant passé aux Géloens après la bataille d'Héloros (492 av. J.-C.), Hippokratès rebâtit la ville [4], mais peu après, en 484, Gélon la rasa de nouveau et transporta ses habitants à Syracuse [5]. Enfin en 461-60, elle avait été réoccupée par les Géloens qui s'étaient partagé les terres [6].

La victoire olympique de Psaumis doit avoir été un événement considérable pour la jeune cité sur laquelle rejaillissait la gloire du triomphe [7]; il est probable que c'est en commémoration de cette victoire que certaines médailles de Camarine de la seconde moitié du Ve siècle portent à l'avers un quadrige victorieux [8].

---

[1] Cf. vers 4 et 16.

[2] Thucyd., VI, 5. — Schol. Ol. V, 16 : κτίζεται μὲν γὰρ ἡ Καμάρινα τεσσαρακοστῇ πέμπτῃ Ὀλυμπιάδι.

[3] Thucyd., *loc. cit.* — Schol. Ol. V, 16 : ἐπικρατησάντων δὲ τῶν Συρακουσίων πορθεῖται τῇ νζ' Ὀλυμπιάδι.

[4] Hérodote, VII, 154. — Thucyd., *loc. cit.*

[5] Hérodote, VII, 156 (cf. n. 8 dans Rawlinson, t. IV, p. 127). — Thucyd., *loc. cit.*

[6] Diodore (XI, 75, 1 et 76, 5) donne la date exacte : Ἐπ' ἄρχοντος δ' Ἀθήνησιν Εὐθίππου = 461-60 av. J.-C. (Ol. 79, 4). — Le chiffre du scholiaste Ol. V, 16 : πε' = Ol. 85 (440 av. J.-C.) est évidemment corrompu.

[7] Vers 11-13. Cf. Schol. Ol. V, 16.

[8] Voir Stuart Poole, *The use of the coins of Kamarina in illustration of the fourth and fifth olympian odes of Pindar.* — Barclay V. Head, *Historia Numorum*, p. 112.

La Ve Olympique, adressée également à Psaumis, n'est guère qu'un pastiche, qui n'a de commun avec l'art de Pindare que les locutions nombreuses que son auteur lui emprunte; tant la composition que la métrique de l'ode sont très différentes de celles des poèmes authentiques du plus grand des lyriques [1]. D'après le scholiaste, elle ne figurait pas dans les « recueils originaux » (c'est-à-dire évidemment dans la compilation d'Aristophane de Byzance), — mais Didyme l'aurait comprise dans ses commentaires sur Pindare [2]. Plus loin le scholiaste cite à deux reprises Aristarque [3], — sans qu'il soit néanmoins possible d'inférer de ces citations si le contemporain d'Aristophane partageait ou non l'opinion de Didyme.

Ainsi que je l'ai dit, l'ode célèbre une victoire à l'ἀπήνη : le vers 3 de la première strophe adressée à la nymphe Camarina :

ἀκαμαντόποδός τ' ἀπήνας δέκευ Ψαύμιός τε δῶρα·,

ne laisse aucun doute à ce sujet.

Tant la scholie *ad. init.* : γέγραπται ἡ ᾠδὴ τῷ αὐτῷ Ψαύμιδι τεθρίππῳ καὶ ἀπήνῃ καὶ κέλητι νενικηκότι τὴν ὀγδοηκοστὴν δευτέραν Ὀλυμπιάδα, que l'épigraphe : ἀπήνῃ καὶ κέλητι καὶ τεθρίππῳ, ne sont, pour ce qui concerne les trois victoires, autre chose qu'une déduction erronée que le grammairien tire des vers 5 à 7 :

βωμοὺς ἐξ διδύμους ἐγέραρεν ἑορταῖς θεῶν μεγίσταις,
ὑπὸ βουθυσίαις ἀέθλων τε πεμπταμέροις [4] ἁμίλλαις,
ἵπποις ἡμιόνοις τε μοναμπυκίᾳ τε.,

---

[1] La question de l'authenticité de la Ve Olympique a été définitivement élucidée par M. Hugo Jurenka (*Wiener Studien,* 1895, 1, p. 1-20). — Cf. Christ, *Pind.,* 1896, p. 35; von Wilamowitz-Moellendorf, *Bakchyl.,* p. 7.

[2] Schol. Ol. V, *ad. init.* : αὕτη ἡ ᾠδὴ ἐν μὲν τοῖς ἐδαφίοις οὐκ ἦν, ἐν δὲ τοῖς Διδύμου ὑπομνήμασι ἐλέγετο Πινδάρου.

[3] Schol. Ol. V, 20 et 54.

[4] Les meilleurs manuscrits, et l'Aldine et la Romaine, ont πεμπταμέροις; la lecture πεμπαμέροις de Triclinius et de certains éditeurs modernes ne se justifie pas. Voir C. Robert, *op. cit.,* p. 149, 150.

lesquels signifient tout simplement que Psaumis « a honoré les » six autels doubles aux très grandes fêtes des dieux, lors des » sacrifices de bœufs et des concours du cinquième jour aux » chevaux (attelés), aux mules (attelées) et au cheval seul [1] », et nullement qu'il a vaincu trois fois dans une même célébration olympique.

Ce n'est certes pas dans les listes d'Olympioniques que le scholiaste a pu trouver la mention des trois victoires : ces listes, nous le savons, n'enregistraient pas les victoires à l'ἀπήνη, et le papyrus d'Oxyrhynchus donne comme vainqueur au κέλης à l'Ol. 82, un personnage différent de Psaumis [2]. Le fait d'un vainqueur remportant trois victoires à Olympie en un même jour, aurait du reste été tellement extraordinaire, qu'il serait inadmissible que la IVe Olympique n'en eût dit mot. C'est donc sous l'empire d'une erreur évidente que le scholiaste ne trouvant pas dans les listes la victoire au char attelé de mules de la Ve Olympique, l'a référée à la même Olympiade sous laquelle ces listes enregistraient la victoire au quadrige célébrée dans l'ode précédente [3].

En réalité, la victoire à l'ἀπήνη ne saurait avoir été remportée ni à la même Olympiade que la victoire au quadrige, ni à l'Olympiade précédente, puisque la IVe Olympique ne fait mention que d'une seule victoire. M. Carl Robert place fort judicieusement la victoire à l'ἀπήνη sous l'olympiade suivante : Ol. 83 = 448 av. J.-C. En effet, le concours à l'ἀπήνη a figuré pour la dernière fois au programme olympique de l'Ol. 84, à laquelle sa suppression fut proclamée [4]. Si Psaumis avait été le dernier vainqueur à ce concours, l'ode n'aurait certes pas manqué de mentionner le fait.

---

[1] *Sic* Heyne (1817), t. I, p. 60 ; Hermann, *Opuscula*, t. VI, p. 15 ; Léop. Schmidt, *op. cit.*, p. 394 ; Mezger, *op. cit.*, p. 141 ; C. Robert, *op. cit.*, p. 150 ; etc.

[2] *Oxyr. Pap.*, col. II, l. 23 :

πυθωνος ι[κελης

[3] Heyne (1817), t. I, p. 59, est le premier qui ait relevé l'erreur.

[4] Voir Introduction, p. 11.

ODE XLII

Néméenne VI : A Alkimidas d'Egine.

(Néméade 64 = Ol. 83, 2 = 447 av. J.-C.).

La confiance dans l'alliance avec Sparte, que reflète la Ire Isthmique [1], était destinée à être bientôt déçue : après le succès chaudement disputé de Tanagra [2], les Spartiates abandonnèrent leurs alliés de la veille, et vers la fin de l'été 457, — à soixante-deux jours de distance de Tanagra, — Thèbes laissée à elle-même fut écrasée à Oenophyta par Athènes, qui s'empara de l'hégémonie des villes béotiennes [3].

Presqu'en même temps, Egine tombait aux mains de sa puissante rivale, et devenait vassale d'Athènes [4].

Pendant les tristes années qui suivirent la double catastrophe, — et jusqu'après la revanche des Thébains à Coronée en 447 [5], — il ne semble pas que la voix de Pindare se soit fait entendre pour chanter d'autre triomphe aux Jeux que celui de son vieil ami sicilien Psaumis, à Olympie [6]. Les deux épinicies, en effet, qu'il me reste à étudier, à savoir la VIe Néméenne et la VIIIe Pythique, présentent entre elles des affinités si étroites de sentiment et de pensée, qu'elles doivent être à peu près contemporaines : or, nous connaissons par le scholiaste, la date de la VIIIe Pythique, qui célèbre une victoire remportée à la 35e Pythiade (446 av. J.-C.) [7]. Dans le même groupe se range, comme nous le verrons, le poème connu sous le nom de XIe Néméenne, mais qui n'est pas une épinicie.

---

[1] Voir plus haut, p. 154.
[2] Thucyd., I, 108. Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*², t. III, p. 314.
[3] Voir plus haut, p. 27.
[4] Id., p. 38.
[5] Thucyd., I, 113. Diod., XII, 6. Cf. Curtius, *Hist. grecque*⁵, t. II, p. 445, 446 ; Busolt, *Griech. Gesch.*², t. III, p. 422 et suiv.
[6] Voir ode précédente.
[7] Voir ode suivante.

Le début solennel de la VIe Néméenne, — à Alkimidas d'Egine, — dans lequel le néant de l'homme est contrasté avec la permanence éternelle des dieux :

> Ἓν ἀνδρῶν, ἓν θεῶν γένος· ἐκ μιᾶς δὲ πνέομεν
> ματρὸς ἀμφότεροι· διείργει δὲ πᾶσα κεκριμένα
> δύναμις, ὡς τὸ μὲν οὐδέν, ὁ δὲ χάλκεος ἀσφαλὲς αἰὲν ἕδος
> μένει οὐρανός.,

révèle le même état d'âme que la gnome célèbre de la VIIIe Pythique :

> ἐπάμεροι· τί δέ τις; τί δ' οὔ τις; σκιᾶς ὄναρ
> ἄνθρωπος. ἀλλ' ὅταν αἴγλα διόσδοτος ἔλθῃ,
> λαμπρὸν φέγγος ἔπεστιν ἀνδρῶν καὶ μείλιχος αἰών.[1],

et que les vers 15 et 16 de la XIe Néméenne :

> θνατὰ μεμνάσθω περιστέλλων μέλη
> καὶ τελευτὰν ἁπάντων γᾶν ἐπιϝεσσόμενος.

Cet état d'âme est celui d'un vieillard qui, à la fin d'une longue carrière, « envisage mélancoliquement le manège de ce monde » : Pindare avait atteint 75 ans, mais comme le dit éloquemment M. de Wilamowitz-Moellendorf [2], « la muse » lui resta fidèle jusqu'au bout, — et aussi la paix d'un » cœur sincèrement pieux », — et c'est dans le langage de la plus sublime et de la plus haute poésie, qu'il donne carrière à ses austères pensées.

Dans l'ode à Alkimidas, l'éloge habituel de la patrie du vainqueur [3], fort court du reste, est conçu dans la même gamme que dans la VIIIe Pythique [4], — et cette gamme est en accord parfait avec la situation politique d'Egine dix ans après sa chute. Sa prospérité matérielle s'était relevée, et la victoire des Thébains à Coronée, en portant un coup ter-

---

[1] Pyth. VIII, 95-97.
[2] *Bakchyl.*, p. 20.
[3] Vers 45-49.
[4] Vers 21-28.

rible à la puissance d'Athènes, faisait naître l'espoir d'un avenir de liberté pour les autres vaincus également : mais ce n'était encore qu'un espoir ; aussi, tant dans la VIe Néméenne que dans la VIIIe Pythique, le panégyrique de règle ne fait aucune allusion ni à la puissance actuelle d'Egine, ni à ses possessions lointaines, ni à son patronage des étrangers, — comme dans la plupart des odes antérieures à l'année 457, — mais se borne à vanter la renommée historique qu'ont donnée à l'île les Eacides, et les héros du passé.

C'est la bataille de Coronée qui a dû dicter le choix du mythe très bref[1] qui termine l'éloge d'Egine. Le sort de Memnon à qui le retour dans la patrie a été refusé, et que le glaive d'Achille perça dans un combat terrible, fait immédiatement songer à la mort de Tolmidès, le général athénien tombé à Coronée. La Néméade 64 (juillet 447) coïncide à quelques semaines près avec la bataille, et c'est à cette Néméade que je crois devoir placer la victoire d'Alkimidas. Si ma conjecture est exacte il est possible que le vers 57 :

. . ἑκόντι δ' ἐγὼ νώτῳ μεθέπων δίδυμον ἄχθος ἄγγελος βᾶν,

sur l'interprétation exacte duquel les commentateurs varient[2], ait en vue à la fois le triomphe gymnique, et la victoire des Thébains sur le champ de bataille. Dans un poème destiné à Egine qui, elle, ne s'était pas encore relevée de sa défaite, l'allusion ne pouvait être que fort discrète. Peut-être les vers 53 et 54 :

. . . . . καὶ ταῦτα μὲν παλαιότεροι
ὁδὸν ἁμαξιτὸν εὗρον · ἕπομαι δὲ καὶ αὐτὸς ἔχων μελέταν.,

---

[1] Vers 49-53 :

. . . . καὶ ἐς Αἰθίοπας
Μέμνονος οὐκ ἀπονοστήσαντος ἔπαλτο · βαρὺ δ' ἔμπεσέ σφι νεῖκος
χαμαὶ καταβὰς Ἀχιλεὺς ἀφ' ἁρμάτων,
φαεννᾶς υἱὸν εὖτ' ἐνάριξεν Ἀόος ἀκμᾷ
ἔγχεος ζακότοιο.

[2] Voir schol. Ném. VI, 97 (Abel, p. 195).

qui suivent immédiatement le mythe, visent-ils le même ordre d'idées.

Les derniers vers de l'ode, à l'adresse de l'alipte Mélésias, dont l'éloge occupe une place importante dans la VIIIe Olympique, et qui se trouve mentionné également dans la IVe Néméenne, ne saurait entrer en ligne de compte que d'une façon très générale pour établir la chronologie du poème [1]. L'activité de l'alipte, comme je l'ai déjà fait remarquer, a dû s'étendre sur une assez longue période d'années.

La victoire d'Alkimidas à la lutte des παῖδες, était le vingt-cinquième triomphe aux Jeux remporté par un membre de la famille des Bassides [2]. Ces triomphes avaient eu ceci de particulier, qu'ils avaient presque constamment alterné d'une génération à l'autre, d'où la belle comparaison des vers 8 à 11 :

τεκμαίρει καί νυν Ἀλκιμίδας τὸ συγγενὲς ἰδεῖν
ἄγχι καρποφόροις ἀρούραισιν, αἴτ' ἀμειβόμεναι
τόκα μὲν ὧν βίον ἀνδράσιν ἐπηετανὸν ἐκ πεδίων ἔδοσαν,
τόκα δ' αὖτ' ἀναπαυσάμεναι σθένος ἔμαρψαν.,

que nous retrouverons reproduite dans la XIe Néméenne.

Le grand-père du vainqueur, Praxidamas, avait, le premier parmi les Eginètes [3], triomphé aux Jeux Olympiques (Ol. 59 = 544 av. J.-C.), et sa statue en bois de cyprès était, d'après Pausanias, la plus ancienne des statues de vainqueurs qu'on voyait à Olympie [4].

D'après Asklépiadès, cité par le scholiaste [5], les listes des Néméoniques auraient enregistré Alkimidas, fils de Theôn, comme Crétois : sa famille possédait sans doute des propriétés

---

[1] Cf. Léop. Schmidt, *op. cit.*, p. 447 et 505; Mezger, *op. cit.*, p. 414; Fraccaroli, *Le Odi di Pindaro*, p. 576 et 577.

[2] Vers 58.

[3] Vers 17 et 18.

[4] Paus., VI, 18, 5. — Cf. Förster, *Die Sieger in den olympischen Spielen*, I, p. 8.

[5] Schol.Ném. VI, *ad. init.*, Τοῦτον τὸν Ἀλκιμίδαν ἀναγράφεσθαί φησιν Ἀσκληπιάδης ἀντὶ Αἰγινήτου Κρῆτα οὕτως· Ἀλκιμίδας Θέωνος Κρής (Abel, p. 173).

dans la colonie éginétique de Cydonia, en Crète [1]. Le vainqueur avait le droit de se faire proclamer sous telle ethnique qu'il lui plaisait : c'est ainsi que nous avons vu Hiéron, lors de sa victoire pythique au quadrige prendre l'ethnique Αἰτναῖος, et que le Crotoniate Astylos s'était fait, à la demande du même Hiéron, inscrire comme Syracusain aux Jeux Olympiques, où il remporta sous ce nom sa seconde et sa troisième victoire à la course armée [2].

ODE XLIII

Pythique VIII : A Aristomenès d'Egine.

(Pythiade 35 = Ol. 83,3 = 446 av. J.-C.)

L'Eginète Aristomenès, fils de Xénarkès, du clan des Midylides, auquel est adressée la VIIIe Pythique, remporta, d'après le scholiaste, le prix de la lutte à la 35e Pythiade [3] = 446 av.

---

[1] Cf. Christ, *Pind.*, 1896, p. 275.

[2] Voir *Oxyr. Pap.*, col. I, l. 4 et 17, et les notes. — Paus., VI, 13, 1.

[3] Schol. Pyth. VIII, *ad. init.* : γέγραπται ἡ ᾠδὴ Ἀριστομένει Αἰγινήτῃ παλαιστῇ νικήσαντι τὴν λε' Πυθιάδα. Le chiffre λε' (35) est le même dans tous les manuscrits. Cette scholie a été, depuis le commencement du siècle, fort maltraitée par les commentateurs qui y ont cherché matière aux corrections et aux conjectures les plus diverses, et les moins justifiées. Otfried Müller (*Aegin. lib.*, p. 177, 178), se basant sur une interprétation forcée du vers 98, d'où il déduit à tort qu'à l'époque où l'ode a été composée, Egine devait encore être libre, a été le premier à révoquer en doute l'authenticité de la date du scholiaste, qui place le poème onze ans après l'assujettissement de l'île par Athènes. Il corrige λε' (35) en λβ' (32 = Ol. 80, 3 = 458 av. J.-C.), et rapporte les allusions du poème à la guerre alors pendante entre Athènes et Egine, immédiatement avant la défaite finale de celle-ci. — Il fut suivi par Thiersch et par Boeckh, — qui mit néanmoins le chiffre corrigé de la Pythiade en harmonie avec son système, et lut λγ' (Pyth. 33) au lieu de λε'. — Hermann (*Opusc.*, t. VII, p. 155), partant de la même interprétation erronée du vers 98, corrige λε' en κη' (Pyth. 28 = Ol. 75, 3 = 478 av. J.-C.), et rapporte les allusions aux guerres médiques. — Bergk (*P.L.G.*[4], p. 7, 8) adopte un moyen terme : il suppose le poème écrit entre les guerres médiques et la guerre de 458 et suggère la correction λα' (Pyth. 31 =

J.-C. Cette date est en accord complet avec le contexte de l'ode, qui reflète fidèlement la situation politique telle qu'elle se présentait après la bataille de Coronée, — et en particulier dans le dernier tiers de l'année 446.

La victoire des Thébains en 447 avait sérieusement ébranlé la puissance d'Athènes ; il avait fallu toute l'habileté de Périclès pour sauver d'une part l'hégémonie de l'Eubée, — et d'autre part pour éviter une guerre avec Sparte dans les circonstances les plus défavorables pour Athènes [1]. Le tribut ne rentrait qu'avec peine : un vent d'insubordination soufflait sur toutes les villes de la Ligue athénienne [2], — et à Egine des troubles avaient éclaté vers l'époque tout juste de la victoire d'Aristomenès à Pythô [3].

Athènes, comprenant que pour raffermir son autorité chancelante, il fallait avant tout que la paix avec les Lacédémoniens

---

Ol. 79, 3 = 462 av. J.-C.) — Il n'y a cependant dans l'espèce aucun motif de suspecter le chiffre de la scholie, — mais les commentateurs dont je viens de parler, — et nombre d'autres avec eux, — dont chacun avait son système au sujet de l'interprétation de l'ode, ont trouvé plus simple de corriger le texte du scholiaste en l'adaptant à leurs théories *à priori*, que de chercher à l'expliquer, tel qu'il nous a été transmis, au moyen des données de l'histoire. Actuellement tout le monde à peu près est d'accord pour accepter la date de la scholie comme correcte, — mais le faux calcul des Pythiades qui reporte cette date de quatre ans en arrière, a empêché même les commentateurs récents, en dehors de MM. Bornemann (*Philolog.*, L (1891), p. 230-247) et Fraccaroli (*Le Odi di Pindaro*, p. 453 et suiv.), de saisir le sens des allusions contenues dans le poème. M. de Wilamowitz-Moellendorf (*Aristot. u. Athen.*, t. II, p. 303) place l'ode à sa vraie date. Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*[2], t. III, p. 158.

[1] Voir Curtius, *Hist. grecque*[5], t. II, p. 446, 447 ; Busolt, *Griech. Gesch.*[2], t. III, p. 424-427.

[2] Busolt, *ibid.*, p. 434, 435.

[3] Schol. Pyth. VIII, 3 : ἰδίᾳ Αἰγινήταις ἦσαν στάσεις περὶ τὸν τῆς νίκης τοῦ Ἀριστομένους καιρόν· διὸ καὶ οἰκείως τὴν Ἡσυχίαν κατεύχεται, κ. τ. λ. — La scholie au vers 1 porte : τὴν Ἡσυχίαν προκαλεῖται διὰ τὸ νεωστὶ καταλελύσθαι τὰ Περσικά. Le scholiaste a ici évidemment en vue l'arrangement conclu avec les Perses entre les années 448 et 446, — qu'on a appelé à tort la paix de Cimon (Curtius, *Hist. grecque*[5], t. II, p. 451, 452 ; Busolt, *Griech. Gesch.*[2], t. III, p. 345-358 ; — pour la date cf. von Wilamowitz-Moellendorf, *Aristot. u. Athen.*, t. II, p. 303).

fût assurée, résolut de conclure avec eux à tout prix une nouvelle trève. Dix ambassadeurs, parmi lesquels se trouvaient Kallias, Charès et Andocide (le grand-père du rhéteur), partirent pour Sparte, — et vers la fin de l'année 446, la Trève de 30 ans fut signée [1].

Les Jeux Pythiques avaient eu lieu au mois d'août, et le traité entre Athènes et Sparte fut conclu l'hiver suivant [2] : c'est donc au moment où les négociations étaient actuellement pendantes, que la VIIIe Pythique a dû être composée et exécutée, — et rien ne saurait être mieux approprié aux circonstances que l'invocation à Ἡσυχία, la Tranquillité, la Paix dans son calme personnifiée comme déesse [3], qui ouvre le poème. C'est elle,

βουλᾶν τε καὶ πολέμων
ἔχοισα κλαΐδας ὑπερτάτας,

qui, « avec une juste opportunité, sait mettre en œuvre la douceur, et en jouir de même », — mais c'est elle aussi qui tient tête à ceux qui usent de violence, et « plonge l'insolence dans la sentine » [4]. C'est pour l'avoir méconnue que Porphyrion et Typhon ont été écrasés sous la foudre de Zeus et les flèches d'Apollon [5]. « Ce qu'on obtient de bon gré, est ce qu'il y a » de meilleur : mais la violence avec le temps renverse même » le superbe [6]. » Athènes et sa défaite à Coronée, — et la fortune des villes grecques introduites et maintenues par force dans la ligue athénienne, sont ici clairement visées.

Coronée avait libéré les villes béotiennes, le sort des autres était sur le point de se décider. Sparte ne devait pas négliger les intérêts des cités doriennes ; Egine en particulier ne fut pas

---

[1] Curtius, *ibid.*, p. 449 ; Busolt, *ibid.*, p. 436 et 422, n. 1.
[2] von Wilamowitz-Moellendorf, *loc. cit.*
[3] Elle avait probablement un temple à Egine. Cf. Christ, *Pind.*, 1896, p. 194, n. 1.
[4] Vers 6-12.
[5] Vers 12, 13, et 16-18.
[6] Vers 13-15.

oubliée : elle obtint une autonomie relative [1], et la prière qui termine le poème de Pindare :

> Αἴγινα, φίλα μᾶτερ, ἐλευθέρῳ στόλῳ
> πόλιν τάνδε κόμιζε Διὶ καὶ κρέοντι σὺν Αἰακῷ
> Πηλεῖ τε κἀγαθῷ Τελαμῶνι σύν τ' Ἀχιλλεῖ.[2],

fut, tout au moins en partie, exaucée.

Le mythe de la prophétie d'Amphiaraos [3] ne renferme aucune allusion historique : il semble n'avoir d'autre objet que d'illustrer la permanence des vertus innées, — φυᾷ τὸ γενναῖον ἐπιπρέπει [4], — que le poète loue chez le vainqueur [5]. Pindare explique lui-même, comment ce mythe lui a été suggéré, lorsque dans son voyage à Delphes, il a passé près du sanctuaire d'Alcméon [6].

La dernière partie de l'ode est imprégnée d'une mélancolie austère, qui l'a fait qualifier par un des scholiastes de « thrène de la vie humaine [7] » ; les réflexions du vieux poète ne pouvaient être que profondément tristes en songeant à cette Egine, qu'il aimait à l'égal presque de sa patrie, à la ville

---

[1] Busolt, *Griech. Gesch.*², t. III, p. 436.

[2] On ne voit guère comment on a pu induire de ces vers qu'Egine devait nécessairement jouir encore de sa pleine liberté quand le poème a été composé. On prie tout aussi bien pour ravoir ce qu'on a perdu, que pour conserver ce que l'on a. Cf. Krüger, *Historische-philologische Studien,* I, 190-192 ; Léop. Schmidt, *op. cit.*, p. 398 ; Mezger, *op. cit.*, p. 400 ; Bornemann, *Philolog.*, L (1891), p. 234 ; Fraccaroli, *Le Odi di Pindaro,* p. 463, n. 1 ; Christ, *Pind.*, 1896, p. 193 et p. 202, n. 98.

[3] Vers 38-56.

[4] Vers 44.

[5] Les oncles maternels d'Aristomenès avaient triomphé à la lutte, l'un, Théognètos, à Olympie, l'autre, Kleitomachos, à l'Isthme (Pyth. VIII, 35-37). Une épigramme attribuée à Simonide (Bergk, frg. 149) célèbre la victoire de Théognètos, dont le papyrus d'Oxyrhynchus (col. I, l. 15) nous donne la date : Ol. 76 = 476 av. J.-C. — Cf. C. Robert, *op. cit.*, p. 165 et suiv. ; *Oxyr. Pap.*, t. II, p. 91, n. 15.

[6] Vers 56-60. Pour la saine interprétation du mythe et du passage qui le suit, voir Friederichs, *Pindarische Studien,* p. 53 ; Bornemann, *op. cit.* ; mais surtout Fraccaroli, *op. cit.*, p. 457 et suiv.

[7] Schol. Pyth. VIII, 136 : ἐπιμέμφονται δέ τινες τῷ Πινδάρῳ, ὅτι ἐγκώμιον γράφων θρηνεῖ τὸν ἀνθρώπινον βίον. — Cf. A. Croiset, *op. cit.*, p. 216.

sœur de Thèbes, qu'il avait chantée si souvent à l'époque de sa grandeur, et qu'il retrouvait humiliée et asservie ! Il l'avait connue maîtresse incontestée de la mer, et maintenant c'est pour sa liberté qu'il en est réduit à prier les dieux !

ODE XLIV

[NÉMÉENNE] XI : A ARISTAGORAS DE TÉNÉDOS.

(Dernières années de Pindare).

Le poème, qui dans la compilation d'Aristophane de Byzance, fermait, — à la suite des Néméennes, — le recueil des épinicies, n'a aucun droit à figurer parmi celles-ci, ainsi que Didyme, cité par le scholiaste, prend la peine de l'expliquer tout au long [1].

Composée à l'occasion de l'entrée en fonction d'un prytane de Ténédos, Aristagoras, fils d'Arkésilas, — la soi-disant XIe Néméenne, aurait dû, d'après le même Didyme, être rangée parmi les παροίνια ou σκόλια [2]. Comme elle mentionne néanmoins les seize victoires gymniques remportées jadis à la lutte et au pancrace par le nouveau prytane [3], — que l'esprit timoré de ses parents a seul empêché de concourir et de vaincre à Olympie et à Pythô [4], — c'est probablement à ces allusions que l'ode doit d'avoir été incluse dans le livre des épinicies.

D'une admirable profondeur de pensée, le poème est étroitement apparenté à la VIe Néméenne et à la VIIIe Pythique, qui appartiennent, comme nous venons de le voir, à l'extrême vieillesse du poète. — En dehors de la similitude d'inspiration

---

[1] Schol.Ném. XI, *ad. init.* (Abel, p. 331-333).

[2] Ibid. — Cf. Bergk [4], p. 316 : « Putant Παροίνια a Didymo eadem dici carmina, quae ab aliis Scolia dicta sunt : sed Scoliorum liber peculiaris non fuit in Alexandrinorum grammaticorum editionibus, vid. quae dixi in Prolegomenis ad fragmenta Pindari ; igitur suspicor Παρθενεῖα scribendum esse, ut Didymus ad tertium librum Partheniorum, qui carmina miscella complectebatur, rettulerit. »

[3] Vers 19-21.

[4] Vers 22-29.

que j'ai déjà indiquée entre les vers 15 et 16 de la XIe Néméenne d'une part, — et le proême de l'ode à Alkimidas et les vers 95 à 97 de celle à Aristomenès, d'autre part, M. Christ[1] relève un parallélisme on ne peut plus marqué entre les vers 8 à 11 de la VIe Néméenne, cités plus haut (p. 164) et les vers 37 à 43 de la XIe :

. . . . . ἀρχαῖαι δ' ἀρεταὶ
ἀμφέροντ' ἀλλασσόμεναι γενεαῖς ἀνδρῶν σθένος·
ἐν σχερῷ δ' οὔτ' ὤν μέλαιναι καρπὸν ἔδωκαν ἄρουραι,
δένδρεά τ' οὐκ ἐθέλει πάσαις ἐτέων περόδοις
ἄνθος εὐῶδες φέρειν πλούτῳ Ϝίσον,
ἀλλ' ἐν ἀμείβοντι. καὶ θνατὸν οὕτως ἔθνος ἄγει
μοῖρα.;

ici, comme dans l'exemple que j'ai cité à propos de la IVe Isthmique, tant la pensée que les mots concordent presqu'exactement. — C'est donc à juste titre que M. Christ range la XIe Néméenne parmi les dernières œuvres du poète. M. de Wilamowitz-Moellendorf[2] la met à la même place.

D'après Suidas[3], le poète serait mort appuyé sur les genoux de ce jeune Théoxénos de Ténédos, auquel il a adressé le

---

[1] *Sitzungsber. der bayr. Akad.*, 1889, p. 54 et 55. — M. Christ note également l'analogie entre le vers 8 de la XIe Néméenne :

καὶ ξενίου Διὸς ἀσκεῖται θέμις ἀενάοις
ἐν τραπέζαις.,

et les vers 21 et 22 de la VIIIe Olympique :

ἔνθα Σώτειρα Διὸς ξενίου
πάρεδρος ἀσκεῖται Θέμις;

mais ici le parallélisme existe dans les mots plutôt que dans la pensée : en effet dans l'Olympique, il s'agit de Θέμις personnifiée comme déesse, — tandis que dans l'ode à Aristagoras, il faut avec le scholiaste et toutes les éditions anciennes jusqu'à Boeckh, lire θέρις, et interpréter avec Heyne (1817, t. I, p. 565), ξενίου Διὸς θέμις = ἡ ξενία, *jus hospitii*. — Cf. Ol. X, 24. — Les similitudes que M. Christ croit trouver entre le vers 28 et le vers 46 de la XIe Néméenne, et les vers 28 et 40 de la Ire Isthmique ne paraissent guère probantes.

[2] *Bakchyl.*, p. 20.

[3] *Vita* (Christ, *Pind.*, 1896, p. cx) : καὶ συνέβη αὐτῷ τοῦ βίου τελευτὴ κατ' εὐχάς· αἰτήσαντι γὰρ τὸ κάλλιστον αὐτῷ δοδῆναι τῶν ἐν τῷ βίῳ, ἀθρόον αὐτὸν ἀποθανεῖν ἐν θεάτρῳ ἀνακεκλιμένον εἰς τὰ τοῦ ἐρωμένου Θεοξένου αὐτοῦ γόνατα.

scolion dont Athénée nous a conservé un fragment aussi beau que passionné [1]. Quand bien même l'anecdote ne serait qu'une légende, ici aussi la légende doit couvrir un fond de vérité, — d'autant plus que le premier vers du scolion :

Χρῆν μὲν κατὰ καιρὸν ἐρώτων δρέπεσθαι,
θυμέ, σὺν ἁλικίᾳ·,

montre qu'il appartient à la vieillesse du poète. Il est donc permis de rapporter la liaison avec Théoxénos aux dernières années de la vie de Pindare, — et c'est peut être à la suite de ses relations avec Aristagoras, qu'il a connu le bel éphèbe de Ténédos. Par une coïncidence assez curieuse, dans le manuscrit B de la Vaticane (le plus ancien et le plus correct des manuscrits renfermant les Néméennes), le nom du père d'Aristagoras au vers 11 de la XIe Néméenne est écrit Ἀγησίλαν (Ἀγεσίλαν?) au lieu de Ἀρκεσίλαν [2], — et ce nom de Ἀγησίλας est tout juste celui du père de Théoxénos, tel que le donne le dernier vers conservé du scolion. Si les deux noms pouvaient être identifiés, il n'y aurait rien d'impossible à ce que Théoxénos ait été un jeune frère du prytane de Ténédos, dont Pindare loue également la beauté :

ἄνδρα δ' ἐγὼ μακαρίζω μὲν πατέρ' Ἀρκεσίλαν,
καὶ τὸ θαητὸν δέμας ἀτρεμίαν τε ξύγγονον.[3]

Suivant la *Vita Metrica,* celle des biographies de Pindare, qui paraît à la fois la plus ancienne et la plus digne de foi [4], le poète aurait vécu 80 ans :

κάτθανεν, ὀγδώκοντα τελειομένων ἐνιαυτῶν.[5];

---

[1] Fragm. 123.
[2] Voir Tycho Mommsen, *Pind.*, 1864, p. 386.
[3] Vers 11, 12.
[4] von Leutsch, *Philolog.*, XI, p. 9-13.
[5] Vers 31 (Christ, *Pind.*, 1896, p. CII).

sa mort devrait donc se placer à l'Ol. 84,3 = 442 av. J.-C. [1].

Les passages des *Vitae* d'Eustathe et de Thomas Magister qui rapportent la date κατὰ τὴν ἕκτην καὶ ὀγδοηκοστὴν Ὀλυμπιάδα, *vers* la 86e Olympiade, renferment, l'un comme l'autre, presqu'autant d'erreurs que de mots, et il n'y a pas lieu de s'y arrêter [2]. Il est cependant possible que le chiffre πϛ' ou ΠF (Ol. 86), soit une corruption ancienne pour πε' ou ΠΕ (Ol. 85); la phrase corrigée, κατὰ τὴν πε' Ὀλυμπιάδα, *vers* la 85e Olympiade, nous conduirait ainsi naturellement à l'Ol. 84,3 [3], date qui paraît la plus vraisemblable.

D'après l'épigramme que nous a transmis Eustathe [4] :

Ἦ μάλα Πρωτομάχη τε καὶ Εὔμητις λιγύφωνοι
Πινδάρου ἔκλαυσαν θυγατέρες πινυταί,
Ἀργόθεν ἧμος ἵκοντο κομίζουσ' ἔνδοθι κρωσσοῦ
λείψαν' ἀπὸ ξείνης ἀθρόα πυρκαϊῆς.,

c'est à Argos que Pindare mourut, et ses filles ramenèrent ses cendres à Thèbes, où Pausanias [5] rapporte avoir vu son tombeau, dans l'hippodrome, à la droite du stade.

---

[1] *Sic* Boeckh, Croiset, Fraccaroli, Christ, etc.
[2] Cf. von Wilamowitz-Moellendorf, *Aristot. u. Athen.*, t. II, p. 301, n. 20.
[3] Voir plus haut, p. 15.
[4] Christ, *Pind.*, 1896, p. CIII.
[5] IX, 23, 2 : Ὑπερβάντι δὲ τοῦ σταδίου τὰ ἐν δεξιᾷ δρόμος ἵππων καὶ ἐν αὐτῷ Πινδάρου μνῆμά ἐστι.

CONCLUSION

Dans le travail qui précède, j'ai essayé de mettre la chronologie pindarique en harmonie avec les progrès des sciences historiques et notamment avec les données nouvelles que les papyrus grecs découverts pendant les dix dernières années nous ont fournies.

Je me suis efforcé avant tout de me tenir à l'écart de l'esprit de système et des préjugés d'école, — et de sortir de la routine dans laquelle l'étude de la chronologie des odes de Pindare semble s'être immobilisée depuis l'œuvre monumentale de Boeckh et de Dissen, — œuvre admirable pour son temps, mais actuellement en majeure partie démodée. J'ai donc cru devoir remonter aux sources elles-mêmes, — et principalement aux scholies, dont la fidélité, pour ce qui concerne les points de fait, a été établie par les documents récemment mis au jour, dans presque tous les cas où les commentateurs modernes avaient prétendu les corriger : les Alexandrins, dont les scholies anciennes résument l'enseignement exégétique, avaient à leur disposition d'innombrables sources d'information qui nous manquent; sans parler des listes des vainqueurs aux Jeux, et des traités disparus d'Aristote ou de son école, ils pouvaient librement puiser dans cette foule d'historiens aujourd'hui perdus, dont, à chaque pas, les scholies invoquent l'autorité, et parmi lesquels, pour ne citer que les noms se rattachant à l'époque classique, nous trouvons Phérécyde, Hellanikos, Philistos, Théopompe, Ephore, Philochore, Timée et Phylarque.

Le compilateur cite quelquefois à faux, et souvent son texte est corrompu, mais en y regardant d'un peu près, on finit presque toujours par retrouver la vérité sous l'erreur. La mode de la conjecture pour le plaisir de la conjecture, est heureusement passée, et la critique a fini par comprendre qu'il vaut

mieux interpréter que corriger, et que pour avoir raison des obscurités souvent plus apparentes que réelles que les textes présentent, il suffit d'un peu de patience, sans qu'il soit besoin de trancher dans le vif.

Je ne me suis servi, comme données chronologiques, des allusions contenues dans les poèmes, que lorsqu'elles me paraissaient viser des événements historiques connus et déterminés, sans jamais essayer, comme on l'a fait trop souvent, d'inventer de toutes pièces des événements imaginaires destinés à expliquer les allusions que nous ne comprenons plus ou qui n'ont peut-être jamais existé dans l'esprit du poète.

Les parallélismes de pensée ou d'expression sont un argument dangereux, dont je n'ai usé que lorsque d'autres indices tendant à rapprocher les odes, venaient les corroborer, et lorsqu'ils se rapportaient non à ces généralités qu'on retrouve à travers toute l'œuvre de Pindare, et que M. Alfred Croiset nomme si bien « les lieux communs du lyrisme », mais à des idées spéciales indiquant un état d'esprit déterminé.

J'ai largement puisé dans l'histoire, sans l'assistance de laquelle l'étude des poètes grecs et de Pindare en particulier n'est qu'une étude morte : pour rendre la vie aux œuvres du passé, il faut nécessairement les replacer dans leur milieu historique et se rendre compte des circonstances dans lesquelles elles ont été composées et des événements qui les ont inspirées.

Quelque long que puisse paraître mon travail, la chronologie des œuvres de Pindare est d'une complexité telle et touche à tant de problèmes différents, que c'est à peine si j'ai pu en esquisser les grandes lignes, et nul mieux que moi ne se rend compte des lacunes et des imperfections de ce qui n'est et ne saurait être qu'un simple essai : un mérite au moins qu'on voudra bien, j'espère, lui reconnaître, c'est de présenter un ensemble plus logique et surtout mieux en harmonie avec les données générales que nous possédons sur la carrière de Pindare, que les chronologies généralement en cours.

Nous avons vu que tant les biographes byzantins qui résument les sources anciennes, que Diodore, placent l'ἀκμή du poète vers la seconde guerre médique. Or, d'après les chro-

nologies courantes, entre ses premiers débuts, et l'épanouissement complet de son génie, soit pendant les 20 ou 22 premières années de sa carrière, Pindare n'aurait composé tout au plus que six épinicies, consacrées les quatre premières à des victoires pythiques, les deux autres aux victoires des fils de l'Éginète Lampon. L'ordre que j'ai adopté met au contraire à son actif pendant cette période quatorze odes triomphales : mais ce chiffre paraît encore trop peu élevé, et il est probable que plusieurs des Isthmiques perdues, dont nous possédons des fragments, ont également été composées avant que le poète n'ait atteint l'âge de quarante ans.

Le classement des odes par ordre chronologique offre, au point de vue de l'étude, des avantages considérables, dont le principal est de permettre de suivre sous une forme qui frappe les yeux, la progression du génie du poète, tant dans la genèse et le développement de ses idées et de ses thèmes poétiques, que dans l'expansion graduelle de son style.

Il n'y a d'ailleurs aucune raison de maintenir la classification toute factice établie par Aristophane de Byzance, classification qui n'a pas même le mérite d'être conséquente avec elle-même, et qui, en intervertissant arbitrairement les rapports d'antériorité des odes, rend la compréhension de ces rapports impossible autrement que par un travail d'abstraction extrêmement fatigant.

En présence des progrès incessants de la science dans le domaine de la philologie et de l'histoire, le jour est proche où l'on pourra se mettre d'accord d'une façon plus ou moins définitive sur la date à assigner aux divers poèmes qui nous restent de Pindare, en y comprenant ceux des fragments qu'il est possible de classer chronologiquement; lorsque ce jour sera venu, il est à souhaiter qu'il se trouve un éditeur assez hardi pour rompre une bonne fois avec la tradition et la routine, et imprimer les œuvres de Pindare dans leur ordre chronologique.

Table chronologique*

Ol.	Av. J.-C.	
1,1	776-5	(Août 776). Victoire de Koroibos à Olympie. Commencement de l'ère des Olympiades.
47, 2	591-0	Prise de Krisa par Eurylochos à la tête de l'armée des Amphictyons; p. 4, 5.
47, 3	590-89	(Août 590). Restauration de l'ἀγὼν χρηματίτης à Pythô par Eurylochos ; p. 5, 6.
49, 3	582-1	(Août 582). Instauration de l'ἀγών de Pythô comme ἀγὼν στεφανίτης. (Dernière célébration du cycle ennaétérique et première du cycle pentaétérique). Commencement de l'ère des Pythiades ; p. 6-9.
49, 4	581-0	(Avril 580). Instauration des Jeux Isthmiques comme Grands Jeux. Commencement de l'ère des Isthmiades.
51, 4	573-2	(Juillet 573). Instauration des Jeux Néméens comme Grands Jeux. Commencement de l'ère des Néméades ; p. 39.
. . .	. . .	. . . . .
63, 4	525-4	Naissance d'Eschyle ; p. 16.
64, 3	522-1	(Août 522; Pythiade 16). *Naissance de Pindare;* p. 15, 16.
		(Entre 520 et 515). Achèvement du temple de Delphes, reconstruit par les Alcméonides, après le 1er incendie; p. 55.
67, 2	511-0	(Comm. de l'été 510). Chute d'Hippias et des Pisistratides. Cléomène en Attique ; p. 17.
—	—	(Vers 510 ?) Naissance de Bacchylide ; p. 64.

* Quand certains événements viennent s'intercaler entre une victoire aux Jeux et l'ode qui la célèbre, le rapport entre la victoire et l'ode est indiqué par des chiffres arabes.

Ol.	Av. J.-C.		
		(Avant 506). *Apprentissage de Pindare à Athènes ;* p. 18.	
68, 1	508-7	Archontat d'Isagoras à Athènes. Seconde intervention de Cléomène ; p. 17.	
68, 2	507-6	(Printemps 506). Première guerre péloponnésienne : expédition des Péloponnésiens sous Cléomène et Démarate contre Athènes. Désaccord entre les chefs et retraite des Péloponnésiens. Victoires d'Athènes sur les Béotiens et les Chalcidiens. Alliance de Thèbes avec les Eginètes qui ravagent les côtes de l'Attique ; p. 17, 18.	
68, 3	506-5	(Août 506). *Pindare a 16 ans.*	
68, 4 69, 1	505-4 504-3	*Premiers débuts du poète ; critiques de Corinne ;* p. 18, 19.	Fr. 29-30
69, 2	503-2	(Avril 502 ; Isthmiade 40). *Victoire de Strepsiadès de Thèbes à l'Isthme (Pancrace) ;* p. 22-28	Isthm. VII
69, 3	502-1	(Août 502). *Pindare a 20 ans.*	
69, 4	501-0	. . . . . p. 28-35.	[Ném.] X
70, 1	500-499	(Août 500). Institution du concours de l'ἀπήνη à Olympie ; p. 11.	
70, 3	498-7	(Août 498 ; Pythiade 22). *Victoire d'Hippokléas de Thessalie à Pythô.* (*Diaule et stade des παῖδες*) ; *Pindare (et Simonide ?) à la cour des Aleuades ;* p. 35, 36.	Pyth. X
—	—	Hippokratès, tyran de Géla.	
71, 1	496-5	Naissance de Sophocle.	
71, 3	494-3	Défaite des Argiens par les Spartiates au bois d'Argus ; p. 31-33.	
71, 4	493-2	(Juillet 493 ; Néméade 41). *Victoire de Sôgenès d'Egine à Némée (Pentathle) ;* p. 36-42.	Ném. VII
72, 1	492-1	(Août 492). *Pindare a 30 ans.*	
—	—	Victoire d'Hippokléas de Thessalie à Olympie.	

Ol.	Av. J.-C.		
—	—	Bataille d'Héloros entre Hippokratès de Géla et les Syracusains. Gélon et Chromios dans les rangs des Géloens; p. 69-70. Hippokratès rebâtit Camarine; p. 158.	
—	—	(Printemps 491). Les ambassadeurs de Darius en Grèce; p. 37.	
72, 2	491-0	(Juillet 491; Néméade 42). *Victoire de Deinis d'Egine à Némée (Stade)* [1]; p. 42-45.	
—	—	Plainte d'Athènes contre Egine pour avoir donné « la terre et l'eau » aux envoyés du Grand Roi. Dix otages éginètes sont remis par Sparte aux Athéniens; p. 37.	[1]Ném. VIII
—	—	Mort d'Hippokratès de Géla. Gélon s'empare de la tyrannie; p. 70.	
72, 3	490-89	(Août 490; Pythiade 24). *Victoire de Xénocratès d'Agrigente à Pythô (Quadrige)*; p. 45-49.	Pyth. VI
—	—	*Victoire de Midas d'Agrigente à Pythô (Flûte)*; p. 49	Pyth. XII
—	—	(Sept. 490). Bataille de Marathon; p. 45.	
72, 4	489-8	(Juillet 489; Néméade 43). *Victoire de Pythéas d'Egine à Némée (Pancrace)*; p. 50 et 63, 64. (Ode XIII de Bacchylide)	Ném. V
73, 1	488-7	(Août 488). *Victoire d'Asopichos d'Orchomène à Olympie (Stade des παῖδες)*; p. 50, 51.	Ol. XIV
—	—	Victoire de Gélon à Olympie (Quadrige); p. 51.	
—	—	2e victoire d'Hippokléas de Thessalie à Olympie.	
—	—	Théron s'empare de la tyrannie à Agrigente; p. 45.	
—	—	Sur le refus d'Athènes de rendre les otages éginètes, la guerre éclate entre Athènes et Egine; p. 38.	

Ol.	Av. J.-C.		
73, 2	487-6	(Juillet 487; Néméade 44). *Victoire de Timodèmos d'Athènes à Némée (Pancrace)*; p. 51-53	Ném. II
—	—	Ostracisme de Mégaklès; p. 54.	
73, 3	486-5	(Août 486; Pythiade 25). *Victoire de Mégaklès d'Athènes à Pythô (Quadrige)*; p. 54-56	Pyth. VII
—	—	2e victoire de Midas d'Agrigente à Pythô (Flûte); p. 49.	
73, 4	485-4	Gélon s'empare de Syracuse. Hiéron régent de Géla. Premier mariage de Hiéron, avec la fille du Syracusain Nikoklès. Mariages de Chromios et d'Aristonoos; p. 70.	
—	—	(Mars 484). Première victoire dramatique d'Eschyle.	
—	—	(Avril 484; Isthmiade 49). *1re victoire de Phylakidas d'Egine à l'Isthme (Pancrace)*; p. 56 et 65	Isthm. VI
—	—	(Vers 484). Naissance d'Hérodote.	
74, 1	484-3	Victoire de Timodèmos d'Athènes à Olympie (Pancrace); p. 52, 53.	
—	—	Echec à Olympie de Pythéas ou de Phylakidas d'Egine (Pancrace); p. 65.	
—	—	Gélon détruit Camarine et transporte ses habitants à Syracuse; p. 158.	
74, 3	482-1	(Août 482; Pythiade 26). *Pindare a 40 ans : ἀκμή*; p. 15, 16.	
—	—	*1re victoire du cheval Phérénikos à Pythô*; p. 77 et 95.	
—	—	Théron prend possession d'Himéra.	
74, 4	481-0	(Juillet 481; Néméade 47). *Victoire de Chromios de Syracuse à Némée (Quadrige)*; p. 56-60	Ném. I
—	—	*Victoire de Phylakidas d'Egine à Némée (Pancrace)*; p. 65.	
—	—	(Automne 481). Congrès panhellénique à l'Isthme. Paix entre Athènes et Egine; p. 38.	

Ol.	Av. J.-C.		
—	—	(Hiver 481). Ambassade des Grecs à Gélon; p. 70, 71.	
—	—	(Avril 480; Isthmiade 51). 2e *victoire de Phylakidas d'Egine à l'Isthme (Pancrace)*[2]; p. 60-63.	
75, 1	480-79	(Août 480). Combats des Thermopyles et d'Artémisium.	
—	—	(Sept. 480). Batailles d'Himéra et de Salamine; p. 71-72 et 62-63.	[2] Isthm. V
—	—	Gélon acclamé comme βασιλεύς; p. 72.— 2e mariage de Hiéron, avec la fille d'Anaxilas de Rhegium; p. 73.	
—	—	Naissance d'Euripide.	
75, 2	479-8	(Juillet 479; Néméade 48). *Victoire de Kléandros d'Egine à Némée (Pancrace)*[3]; p. 66-69.	
—	—	(Août 479). Batailles de Platée et de Mycale; p. 66.	
—	—	(Septembre 479). Châtiment de Thèbes; p. 66.	
—	—	(17 février 478). Eclipse de soleil.	
—	—	(Printemps 478). Expédition de Pausanias et de la flotte alliée contre Chypre; p. 117.	
—	—	Eruption de l'Etna, d'après le Marbre de Paros; p. 103, n. 1.	
—	—	(Avril 478; Isthmiade 52). *Victoire de Kléandros d'Egine à l'Isthme (Pancrace)*; p. 66-69	[3] Isthm. VIII
75, 3	478-7	(Août 478; Pythiade 27). 2e *victoire du cheval Phérénikos à Pythô*; p. 77 et 95.	
—	—	(Automne 478). Mort de Gélon. Hiéron lui succède; p. 73.	
—	—	(Printemps 477?) *Victoire de Hiéron de Syracuse aux Jeux de Thèbes (?) (Quadrige)*[4]; p. 69-77.	
—	—	Formation de la ligue de Délos; hégémonie athénienne.	

Ol.	Av. J.-C.		
75, 4	477-6	Hiéron sauve Locres de la tyrannie d'Anaxilas de Rhegium ; p. 73 et 75, n. 3.	
—	—	. . . . . p. 69-77.	[4][Pyth.] II
—	—	Querelle entre Hiéron et Polyzèlos ; p. 73-74.	
—	—	(Mars 476). Simonide remporte le prix du dithyrambe aux Grandes Dionysies d'Athènes (à l'âge de 80 ans) ; p. 74.	
—	—	Conflit entre Hiéron et Théron à propos de Polyzèlos. Intervention de Simonide. Réconciliation. 3e mariage de Hiéron, avec la nièce de Théron. Hiéron prend le titre de βασιλεύς ; p. 74, 75.	
—	—	. . . . . p. 77-80.	[Pyth.] III
—	—	(Avril 476 ; Isthmiade 53). *Victoire de Mélissos de Thèbes à l'Isthme (Pancrace)* ; p. 80-86	Isthm. IV
		(Avant Ol. 76, 1). *Victoire de Xénocratès d'Agrigente à l'Isthme (Quadrige)* ; p. 119-122.**	
76, 1	476-5	(Août 476). *Victoire d'Agésidamos de Locres à Olympie (Pugilat des παῖδες)* [5] ; p. 86-88	Ol. XI
—	—	*Victoire de Théron d'Agrigente à Olympie (Quadrige)* [6] ; p. 89-93. . . .	Ol. III
—	—	*1re victoire de Hiéron de Syracuse à Olympie (Cheval monté : Phérénikos)* [7] ; p. 93-100 (Ode V de Bacchylide).	
—	—	*Voyage de Pindare en Sicile* ; p. 98-100.	
—	—	. . . . .	[7]Ol. I
—	—	Mort d'Anaxilas de Rhegium ; p. 75.	[6]Ol. II
—	—	Fondation d'Etna ; p. 101.	
—	—	. . . . . p. 100-104.	[Ném.] IX
—	—	Eruption de l'Etna, d'après Thucydide ; p. 103, n. 1.	
—	—	(Printemps 475). Prise d'Eïon par Cimon ; p. 99, n. 1.	

Ol.	Av. J.-C.		
76, 2	475-4	(Juillet 475 ; Néméade 50). *Anniversaire de la victoire d'Aristokléidas d'Egine à Némée (Pancrace)* ; p. 104-107 .	Ném. III
—	—	*Victoire de Mélissos de Thèbes à Némée (Quadrige)*[8]; p. 107.	
—	—	*Retour de Pindare en Grèce* ; p. 107.	
		. . . . . p. 107.	[8] [Isthm.] III
		. . . . . p. 107-109.	[5] Ol. X
—	—	(Mars 474). *Pindare remporte le prix du dithyrambe aux Grandes Dionysies d'Athènes* ; p. 99-100	Fr. 76-78
76, 3	474-3	(Août 474 ; Pythiade 28). *Victoire de Télésicratès de Cyrène à Pythô (Course armée)* ; p. 109-112 . . .	Pyth. IX
—	—	*Victoire de Trasydaios de Thèbes à Pythô* (*Stade des παῖδες*) ; p. 113-116.	Pyth. XI
—	—	Bataille de Kymè ; p. 130-131.	
76, 4	473-2	(Juillet 473 ; Néméade 51). *Victoire de Timasarchos d'Egine à Némée* (*Lutte des παῖδες*) ; p. 116-119	Ném. IV
—	—	(Mars 472). Représentation des *Perses* d'Eschyle.	
77, 1	472-1	(Août 472). *Pindare a 50 ans.*	
—	—	*Victoire d'Ergotelès d'Himéra à Olympie (Course longue)*[9]; p. 122-128.	
—	—	2e victoire de Hiéron de Syracuse à Olympie (Cheval monté) ; p. 93.	
—	—	Prise de Tirynthe par les Argiens ; p. 33.	
—	—	Mort de Théron. Thrasydaios lui succède, p. 124.	
—	—	Guerre entre Hiéron et Thrasydaios. Fuite	
77, 2	471-0	et mort de Thrasydaios. — Indépendance d'Agrigente et d'Himéra ; p. 125-127.	
—	—	(Avril 470 ; Isthmiade 56). *Anniversaire (?) de la victoire de Xénocratès d'Agrigente à l'Isthme (Quadrige)* ; p. 119-122**	Isthm. II

Ol.	Av. J.-C.		
—	—	(Vers 470). Séjour d'Eschyle à la cour de Hiéron : représentation des *Etnéennes*.	
77, 3	470-69	(Août 470 ; Pythiade 29). *Victoire d'Ergotelès d'Himéra à Pythô (Course longue)* ; p. 122-128	[9] Ol. XII
—	—	*Victoire de Hiéron d'Etna à Pythô (Quadrige)* ; p. 129-136 (Ode IV de Bacchylide)	Pyth. I
—	—	(Vers 469). Naissance de Socrate.	
77, 4	469-8	(Mars 468). Première victoire dramatique de Sophocle.	
78, 1	468-7	(Août 468). *Victoire d'Agèsias de Syracuse à Olympie* (ἀπήνη) ; p. 137-140.	Ol. VI
—	—	*Victoire d'Epharmostos d'Oponte à Olympie (Lutte)* [10] ; p. 140-142.	
—	—	3e victoire de Hiéron à Olympie (Quadrige) : Ode III de Bacchylide ; p. 139.	
—	—	(Automne 468 ?). Bataille de l'Eurymédon. Victoire de Cimon sur les Mèdes.	
—	—	(Mars 467). Représentation de la *Thébaïde* d'Eschyle.	
—	—	Mort de Simonide.	
78, 2	467-6	(Printemps 466). Mort de Hiéron ; son frère Thrasyboulos s'empare de la tyrannie à Syracuse ; p. 136.	
78, 3	466-5	(Août 466 ; Pythiade 30). *Victoire d'Epharmostos d'Oponte à Pythô (Lutte)* ; p. 140-142	[10] Ol. IX
—	—	2e victoire de Télésicratès de Cyrène à Pythô (Stade) ; p. 109.	
—	—	Révolution populaire à Syracuse ; chute des Deinoménides et triomphe de la démocratie ; p. 136.	
79, 1	464-3	(Août 464). *Victoire de Xénophon de Corinthe à Olympie (Stade et pentathle)* ; p. 142, 143	Ol. XIII Fr. 122
—	—	*Victoire de Diagoras de Rhodes à Olympie (Pugilat)* ; p. 144-146. . . .	Ol. VII

Ol.	Av. J.-C.		
—	—	2e victoire d'Ergotelès d'Himéra à Olympie (Course longue); p. 123.	
—	—	Prise et destruction de Mycènes par les Argiens; régénération d'Argos; p. 33.	
—	—	(30 avril 463). Eclipse de soleil.	
79, 3	462-1	(Août 462; Pythiade 31). *Pindare a 60 ans.*	
—	—	*Victoire d'Arkésilas de Cyrène à Pythô (Quadrige);* p. 147-149	Pyth. IV, V
—	—	Rupture entre Athènes et Sparte. Alliance d'Athènes avec les Argiens et les Thessaliens.	
79, 4	461-0	Etna-Catane est rendue à ses anciens habitants; p. 136.	
—	—	Les Géloens réoccupent le territoire de Camarine et relèvent la ville; p. 158.	
—	—	(Vers 460). La présidence des Jeux Néméens passe définitivement des Kléonéens aux Argiens.	
80, 1	460-59	(Août 460). *Victoire d'Alkimédon d'Egine à Olympie* (*Lutte des παῖδες*); p. 149-150.	Ol. VIII
—	—	Victoire d'Arkésilas de Cyrène à Olympie (Quadrige); p. 148.	
—	—	(Vers 460). Naissance de Thucydide.	
80, 2	459-8	Mégare se rallie à la ligne athénienne; p. 154 et 155.	
—	—	(Mars 458). Représentation de l'*Orestie* d'Eschyle.	
—	—	Expédition des Athéniens contre Haliées; p. 154.	
—	—	(Avril 458; Isthmiade 62). *Victoire d'Hérodotos de Thèbes à l'Isthme (Quadrige);* p. 150-155	Isthm. I
—	—	Défaite de la flotte péloponnésienne à Kékryphaleia	
80, 3	458-7	et à Egine; p. 38 et 154.	
—	—	Victoire des Athéniens dans la Mégaride.	

Ol.	Av. J.-C.		
—	—	(Printemps 457). Une armée péloponnésienne pénètre dans la Grèce centrale pour protéger les Doriens contre les Phocidiens.	
—	—	(Juillet 457). Les Péloponnésiens unis aux Béotiens battent les Athéniens à Tanagra ; p. 27 et 155.	
80, 4	457-6	(Sept. 457). Victoire des Athéniens sur les Béotiens à Oenophyta. Thèbes perd l'hégémonie des villes béotiennes ; p. 27 et 161.	
—	—	(Hiver). Egine assiégée par les Athéniens capitule et devient tributaire d'Athènes ; p. 38 et 161.	
81, 1	456-5	Mort d'Eschyle à Géla.	
—	—	(Mars 455). Représentation des *Péliades* d'Euripide.	
81, 3	454-3	(Août 454 ; Pythiade 33). 2e victoire de Thrasydaios de Thèbes à Pythô (Diaule) ; p. 113.	
—	—	Transfert à Athènes du trésor de la Ligne de Délos.	
82, 1	452-1	(Août 452). *Pindare a 70 ans.*	
—	—	*Victoire de Psaumis de Camarine à Olympie (Quadrige)*; p. 155-158.	Ol. IV
82, 2	451-0	Paix de trente ans entre Sparte et Argos.	
82, 3	450-49	Trève de cinq ans entre Athènes et Sparte.	
—	—	(Vers 450). Naissance d'Aristophane.	
83, 1	448-7	(Août 448). *Victoire de Psaumis de Camarine à Olympie* (ἀπήνη) ; p. 159-160.	[Ol. V
83, 2	447-6	(Juillet 447 ; Néméade 64). *Victoire d'Alkimidas d'Egine à Némée* (*Lutte des* παῖδες) [11]; p. 161-165.	
—	—	Victoire des Béotiens sur les Athéniens à Coronée ; p. 161-163 et 166.	
—	—	. . . . .	[11]Ném. VI
—	—	Commencement de la construction du Parthénon.	

Ol.	Av. J.-C.		
—	—	(446). Situation critique d'Athènes en raison de l'insubordination des villes alliées et tributaires, et de la guerre imminente avec les Spartiates ; p. 166.	
83, 3	446-5	(Août 446 ; Pythiade 35). *Victoire d'Aristomenès d'Egine à Pythô (Lutte)* [12] ; p. 165-169.	
—	—	Triomphe de la politique de Périclès : Ambassade des Athéniens à Sparte ; p. 166-167.	
—	—	. . . . .	[12] Pyth. VIII
—	—	(Hiver 446). Paix de Trente ans entre Athènes et Sparte ; p. 167.	
84, 1	445-4	Fin du concours de l'ἀπήνη à Olympie ; p. 11.	
—	—	. . . . . p. 169-171.	[Ném.] XI
84, 3	442-1	(442). *Mort de Pindare à Argos, à l'âge de 80 ans ;* p. 171-172.	

Ordre chronologique des odes

I	Isthmique VII	A Strepsiadès de Thèbes	Ol. 69, 2 = 502 av. J.-C.
II	[Néméenne] X	A Théaïos d'Argos	Ol. 69, 4 = 500 »
III	Pythique X	A Hippokléas de Thessalie	Ol. 70, 3 = 498 »
IV	Néméenne VII	A Sôgenès d'Egine	Ol. 71, 4 = 493 »
V	Néméenne VIII	A Deinis d'Egine	Ol. 72, 2 = 491 »
VI	Pythique VI	A Xénocratès d'Agrigente	Ol. 72, 3 = 490 »
VII	Pythique XII	A Midas d'Agrigente	Ol. 72, 3 = 490 »
VIII	Néméenne V	A Pythéas d'Egine	Ol. 72, 4 = 489 »
IX	Olympique XIV	A Asopichos d'Orchomène	Ol. 73, 1 = 488 »
X	Néméenne II	A Timodèmos d'Athènes	Ol. 73, 2 = 487 »
XI	Pythique VII	A Mégaklès d'Athènes	Ol. 73, 3 = 486 »
XII	Isthmique VI	A Phylakidas d'Egine	Ol. 73, 4 = 484 »
XIII	Néméenne I	A Chromios de Syracuse	Ol. 74, 4 = 481 »
XIV	Isthmique V	A Phylakidas d'Egine	Ol. 75, 1 = 480 »
XV	Isthmique VIII	A Kléandros d'Egine	Ol. 75, 2 = 478 »
XVI	[Pythique] II	A Hiéron de Syracuse	Ol. 75, 4 = 477-6 »
XVII	[Pythique] III	A Hiéron de Syracuse	Ol. 75, 4 = 476 »
XVIII	Isthmique IV	A Mélissos de Thèbes	Ol. 75, 4 = 476 »
XIX	Olympique XI	A Agésidamos de Locres	Ol. 76, 1 = 476 »
XX	Olympique III	A Théron d'Agrigente	Ol. 76, 1 = 476 »
XXI	Olympique II	A Théron d'Agrigente	Ol. 76, 1 = 476 »
XXII	Olympique I	A Hiéron de Syracuse	Ol. 76, 1 = 476 »
XXIII	[Néméenne] IX	A Chromios d'Etna	Ol. 76, 1 = 476-5 »
XXIV	Néméenne III	A Aristokléidas d'Egine	Ol. 76, 2 = 475 »
XXV	[Isthmique] III	A Mélissos de Thèbes	Ol. 76, 2 = 475 »
XXVI	Olympique X	A Agésidamos de Locres	Ol. 76, 2 = 475 »
XXVII	Pythique IX	A Télésicratès de Cyrène	Ol. 76, 3 = 474 »
XXVIII	Pythique XI	A Thrasydaios de Thèbes	Ol. 76, 3 = 474 »
XXIX	Néméenne IV	A Timasarchos d'Egine	Ol. 76, 4 = 473 »
XXX	Isthmique II	A Xénocratès d'Agrigente	Ol. 77, 2 = 470 »
XXXI	Olympique XII	A Ergotelès d'Himéra	Ol. 77, 3 = 470 »
XXXII	Pythique I	A Hiéron d'Etna	Ol. 77, 3 = 470 »
XXXIII	Olympique VI	A Agèsias de Syracuse	Ol. 78, 1 = 468 »
XXXIV	Olympique IX	A Epharmostos d'Oponte	Ol. 78, 3 = 466 »
XXXV	Olympique XIII	A Xénophon de Corinthe	Ol. 79, 1 = 464 »
XXXVI	Olympique VII	A Diagoras de Rhodes	Ol. 79, 1 = 464 »
XXXVII	Pythique V	A Arkésilas de Cyrène	Ol. 79, 3 = 462 »
XXXVIII	Pythique IV	A Arkésilas de Cyrène	Ol. 79, 3 = 462 »
XXXIX	Olympique VIII	A Alkimédon d'Egine	Ol. 80, 1 = 460 »
XL	Isthmique I	A Hérodotos de Thèbes	Ol. 80, 2 = 458 »
XL[illegible]	[illegible]nique IV	A Psaumis de Camarine	Ol. 82, 1 = 452 »
	[illegible]e VI	A Alkimidas d'Egine	Ol. 83, 2 = 447 »
	VIII	A Aristomenès d'Egine	Ol. 83, 3 = 446 »
	[illegible] XI	A Aristagoras de Ténédos	Extrême vieillesse du poète

Index des odes

	Pages.
Olympique I, à Hiéron de Syracuse	93
Olympique II, à Théron d'Agrigente Olympique III, à Théron d'Agrigente	89
Olympique IV, à Psaumis de Camarine	155
[Olympique V, à Psaumis de Camarine]	159
Olympique VI, à Agèsias de Syracuse	137
Olympique VII, à Diagoras de Rhodes	144
Olympique VIII, à Alkimédon d'Egine	149
Olympique IX, à Epharmostos d'Oponte	140
Olympique X, à Agésidamos de Locres	107
Olympique XI, à Agésidamos de Locres	86
Olympique XII, à Ergotelès d'Himéra	122
Olympique XIII, à Xénophon de Corinthe	142
Olympique XIV, à Asopichos d'Orchomène	50
Pythique I, à Hiéron d'Etna	129
[Pythique] II, à Hiéron de Syracuse	69
[Pythique] III, à Hiéron de Syracuse	77
Pythique IV, à Arkésilas de Cyrène Pythique V, à Arkésilas de Cyrène	147
Pythique VI, à Xénocratès d'Agrigente	45
Pythique VII, à Mégaklès d'Athènes	54
Pythique VIII, à Aristomenès d'Egine	165
Pythique IX, à Télésicratès de Cyrène	109
Pythique X, à Hippokléas de Thessalie	35
Pythique XI, à Thrasydaios de Thèbes	113
Pythique XII, à Midas d'Agrigente	49
Néméenne I, à Chromios de Syracuse	56
Néméenne II, à Timodèmos d'Athènes	51
Néméenne III, à Aristokléidas d'Egine	104
Néméenne IV, à Timasarchos d'Egine	116
Néméenne V, à Pythéas d'Egine	50
Néméenne VI, à Alkimidas d'Egine	161
Néméenne VII, à Sôgenès d'Egine	36
Néméenne VIII, à Deinis d'Egine	42
[Néméenne] IX, à Chromios d'Etna	100
[Néméenne] X, à Theaïos d'Argos	28
[Néméenne] XI, à Aristagoras de Ténédos	169
Isthmique I, à Hérodotos de Thèbes	150
Isthmique II, à Xénocratès d'Agrigente	119
[Isthmique] III, à Mélissos de Thèbes	107
Isthmique IV, à Mélissos de Thèbes	80
Isthmique V, à Phylakidas d'Egine	60
Isthmique VI, à Phylakidas d'Egine	56
Isthmique VII, à Strepsiadès de Thèbes	22
Isthmique VIII, à Kléandros d'Egine	66

Additions et Corrections

*** Pendant que cet ouvrage était en cours d'impression, M. Otto Schroeder a fait paraître (juin 1900) une nouvelle édition de Pindare, que la maison Teubner présente au public comme « le 1er volume de la 1re partie de la Ve édition des *Poetae Lyrici Graeci* de Théodore Bergk ». Je n'y ai rien trouvé qui fût de nature à modifier en quoi que ce soit les conclusions de mon travail. L'auteur n'a du reste pu utiliser le papyrus d'Oxyrhynchus que d'une façon très sommaire, dans ses *Addenda et Corrigenda*.

P. 2, n. 5, l. 2 : au lieu de t. II, p. 1-5, lisez II, 1-5.

P. 3, l. 11 : Dans les *Dissertationes* insérées au 3e vol. de l'édition de 1817 du Pindare de Heyne, Hermann suit la vraie computation des Pythiades ; plus tard néanmoins, et notamment à la page 156 des *Emendationes Pindaricae*, publiées en 1834 (*Opusc.*, t. VII, p. 129-173), il semble s'être rallié à la « correctio » de Boeckh. (Cf. plus haut, p. 165, n. 3 : pour la VIIIe Pythique, il adopte comme date la Pythiade 28, qu'il fait coïncider, d'après le système de Boeckh, avec l'Ol. 75, 3 = 478 av. J.-C., alors que la vraie concordance devrait être Pyth. 28 = Ol. 76, 3 = 474 av. J.-C.)

P. 5, n. 3, l. 5 : au lieu de πολίτεια, lisez πολιτεία.

P. 6, l. 20 : les six ans, bien entendu, doivent être comptés à partir de la prise de Krisa.

P. 6, n. 2, l. 3 : au lieu de σταφανίτην, lisez στεφανίτην.

P. 7, l. 15 : au lieu de πολίτεια, lisez πολιτεία.

P. 9, l. 12 : *idem*.

P. 12, § 2 : Dans un seul endroit, le scholiaste fait également mention de listes d'Isthmioniques, à propos des victoires isthmiques rappelées au vers 11 de la Ire Isthmique : τούτων δὲ, dit une scholie à ce vers, οὐδέτερον ἐν ταῖς Ἰσθμιακαῖς ἀναγραφαῖς ὡμολόγηται (Abel, p. 359).

P. 37, l. 5, au lieu de 591, lisez 491.

P. 39, n. 3, l. 1 : au lieu de t. III, p. 3, lisez III, 3.

P. 59, § 2 : cf. schol. Pyth. I, 56 : τιμᾶται δὲ κατὰ τὸ ὄρος τῆς Αἴτνης ὁ Ζεύς.

P. 62, n. 1, l. 4, au lieu de ἐπίκνικος, lisez ἐπίνικος.

P. 66-69 : Isthmique VIII : M. de Wilamowitz-Moellendorf (*Aristot. u. Athen.*, t. II, p. 299) rapporte également l'ode à l'année 478.

P. 68, l. 31 : au lieu de *doit placer,* lisez *doit faire placer.*

P. 69, l. 6 : le mot PYTHIQUE doit être mis entre crochets : [PYTHIQUE].

P. 70, n. 4 : au lieu de Ode XXXI, lisez Ode XXXII.

P. 77, l. 20 : le mot PYTHIQUE doit être mis entre crochets : [PYTHIQUE].

P. 80, n. 2 : au lieu de Ode XXXI, lisez Ode XXXII.

P. 95, n. 1 : » Ode XXXII, » Ode XXXI.

P. 101, n. 4 : ajoutez Diod. XI, 66, 4 ; v. plus loin, p. 136.

P. 103, l. 6 : au lieu de *Sycione,* lisez *Sicyone.*

P. 142 à 146 : Olympiques XIII et VII : Comme il paraît certain que Pindare a présidé à l'exécution des deux odes, j'ai cru devoir placer celle adressée au Corinthien Xénophon avant celle destinée au Rhodien Diagoras : il est vraisemblable, en effet, que Pindare aura commencé par remplir ses engagements en Grèce, avant de partir pour Rhodes.

P. 156, l. 24 : après *du vers 12,* ajoutez *de la IVe Olympique.*

P. 168, l. 11 : supprimez la virgule après *lui-même.*

P. 171, l. 23 : » » » *Pindare.*

Août 1900.

Table des matières

Pages.

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS IX

INTRODUCTION : HISTORIQUE DE LA QUESTION. — LES SOURCES. . . 1

CHRONOLOGIE 15

Ode I. — Isthmique VII, à Strepsiadès de Thèbes 22
Ode II. — [Néméenne] X, à Théaïos d'Argos 28
Ode III. — Pythique X, à Hippokléas de Thessalie 35
Ode IV. — Néméenne VII, à Sôgenès d'Egine 36
Ode V. — Néméenne VIII, à Deinis d'Egine. 42
Ode VI. — Pythique VI, à Xénocratès d'Agrigente. 45
Ode VII. — Pythique XII, à Midas d'Agrigente 49
Ode VIII. — Néméenne V, à Pythéas d'Egine 50
Ode IX. — Olympique XIV, à Asopichos d'Orchomène 50
Ode X. — Néméenne II, à Timodèmos d'Athènes 51
Ode XI. — Pythique VII, à Mégaklès d'Athènes 54
Ode XII. — Isthmique VI, à Phylakidas d'Egine 56
Ode XIII. — Néméenne I, à Chromios de Syracuse. 56
Ode XIV. — Isthmique V, à Phylakidas d'Egine 60
Ode XV. — Isthmique VIII, à Kléandros d'Egine 66
Ode XVI. — [Pythique] II, à Hiéron de Syracuse 69
Ode XVII. — [Pythique] III, à Hiéron de Syracuse 77
Ode XVIII. — Isthmique IV, à Mélissos de Thèbes. 80
Ode XIX. — Olympique XI, à Agésidamos de Locres 86
Odes XX et XXI. — Olympiques III et II, à Théron d'Agrigente. 89
Ode XXII. — Olympique I, à Hiéron de Syracuse 93
Ode XXIII. — [Néméenne] IX, à Chromios d'Etna 100
Ode XXIV. — Néméenne III, à Aristokléidas d'Egine 104

Pages.

Ode XXV. — [Isthmique] III, à Mélissos de Thèbes 107
Ode XXVI. — Olympique X, à Agésidamos de Locres 107
Ode XXVII. — Pythique IX, à Télésicratès de Cyrène. . . . 109
Ode XXVIII. — Pythique XI, à Thrasydaios de Thèbes . . . 113
Ode XXIX. — Néméenne IV, à Timasarchos d'Egine 116
Ode XXX. — Isthmique II, à Xénocratès d'Agrigente 119
Ode XXXI. — Olympique XII, à Ergotelès d'Himéra 122
Ode XXXII. — Pythique I, à Hiéron d'Etna 129
Ode XXXIII. — Olympique VI, à Agèsias de Syracuse. . . . 137
Ode XXXIV. — Olympique IX, à Epharmostos d'Oponte . . . 140
Ode XXXV. — Olympique XIII, à Xénophon de Corinthe. . . 142
Ode XXXVI. — Olympique VII, à Diagoras de Rhodes . . . 144
Odes XXXVII et XXXVIII. — Pythiques IV et V, à Arkésilas de Cyrène 147
Ode XXXIX. — Olympique VIII, à Alkimédon d'Egine . . . 149
Ode XL. — Isthmique I, à Hérodotos de Thèbes 150
Ode XLI. — Olympique IV (et Ol. V), à Psaumis de Camarine . . 155
Ode XLII. — Néméenne VI, à Alkimidas d'Egine 161
Ode XLIII. — Pythique VIII, à Aristomenès d'Egine 165
Ode XLIV. — [Néméenne] XI, à Aristagoras de Ténédos . . . 169

Conclusion 173

Table chronologique 177

Ordre chronologique des odes 189

Index des odes suivant l'ordre des éditions 191

Additions et corrections 193

Achevé d'imprimer
le quatre septembre mil neuf cent
par Polleunis et Ceuterick
pour Henri Lamertin,
éditeur à Bruxelles.

Dans le même éditeur

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS

RELATIFS AUX

MYSTÈRES DE MITHRA

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

Par FRANZ CUMONT

Professeur à l'Université de Gand.

Deux volumes in-4° avec 570 figures dans le texte, 2 planches en héliotypie et 1 carte. — Prix de l'ouvrage complet . . . . . 40 fr.

RECUEIL D'INSCRIPTIONS GRECQUES

POUR SERVIR À L'ÉTUDE

de l'Histoire et des Institutions de la Grèce ancienne jusqu'à la Conquête romaine

Par CHARLES MICHEL

Professeur à l'Université de Liège.

Préface par E. HAUSSOULLIER

Maître de Conférences à l'École pratique des Hautes Études.

Fort volume in-8° de XXVI-1071 pages. — Prix . . . . . 30 fr.

Les Mystères de Mithra, par Franz Cumont.

In-4°, 54 pages et 1 carte . . . . . 4 fr.

CATALOGUS

CODICUM ASTROLOGORUM GRAECORUM

I. **CODICES FLORENTINOS** descripsit Alexander Olivier Accedunt fragmenta selecta primum edita a Francisco Boll, Francisco Cumont, Guilelmo Kroll, Alexandro Olivieri, 1898.

Gr. in-8°, 182 pages et 1 planche. — Prix : **8 francs.**

II. **CODICES VENETOS** descripserunt G. Kroll et A. Olivieri Accedunt fragmenta selecta primum edita a Francisco Boll, Francisco Cumont, Guilelmo Kroll, Alexandro Olivieri, 1900.

Gr. in-8°, 224 pages et 1 planche. — Prix : **10 francs.**

1968
984
2952

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
CANCEL
JUL 23 1999
JUN 28 1989
2944239

Gp 75.371
Essai de chronologie Pindarique /
Widener Library 005189623
3 2044 085 147 536